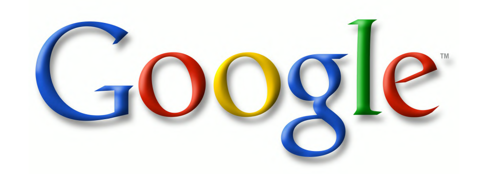





M.B.



LES

MAL-VIVANTS

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LES

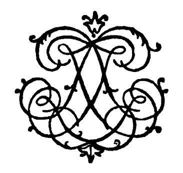
MAL-VIVANTS

OU LE

BRIGANDAGE MODERNE EN ITALIE

PAR

ADRIEN PAUL



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

—

1866

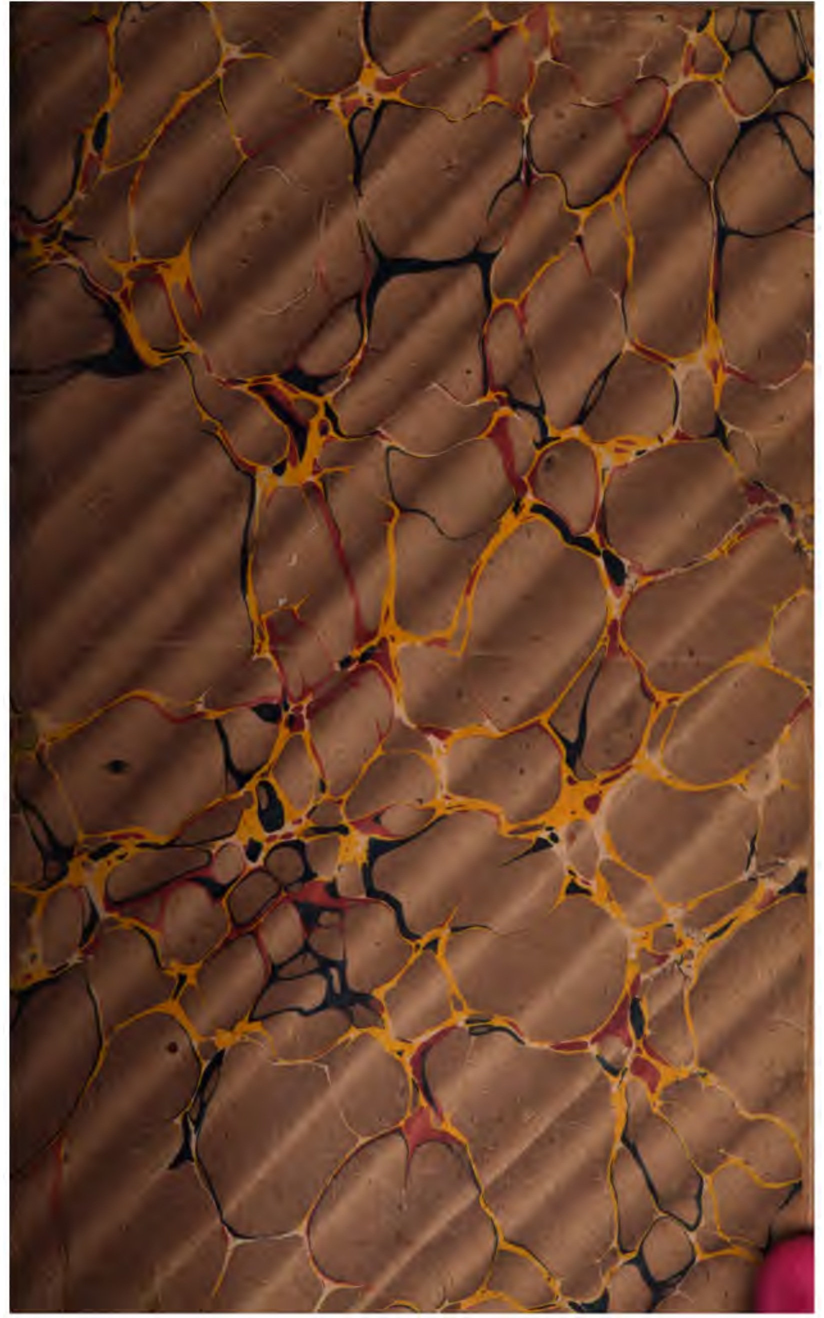
AVANT-PROPOS

QUELQUES MOTS SUR LE HÉROS DE CETTE HISTOIRE ET SUR PLUSIEURS CÉLÈBRES BRIGANDS QUI L'ONT PRÉCÉDÉ DANS LA CARRIÈRE.

Antonio Gasparoni est le plus fameux entre les nombreux chefs de bandits dont peuvent se *glorifier* les États romains. Il dépasse de beaucoup dans la mémoire du peuple tous ses prédécesseurs, y compris même l'illustre Fra Diavolo. En outre, remarquable avantage qu'il a sur ceux-ci, il est vivant. A son grand regret, sans doute, il ne peut plus exercer, mais à Civita-Castellana, dans le bagne où le gouvernement pontifical lui accorde l'hospitalité, il a le plaisir de recevoir la visite de beaucoup de curieux, et même de quelques admirateurs.

Nous aurions bien voulu compter parmi les premiers lorsque, nous rendant de Rome à Pérouse, nous passâmes par Civita-Castellana; mais nous

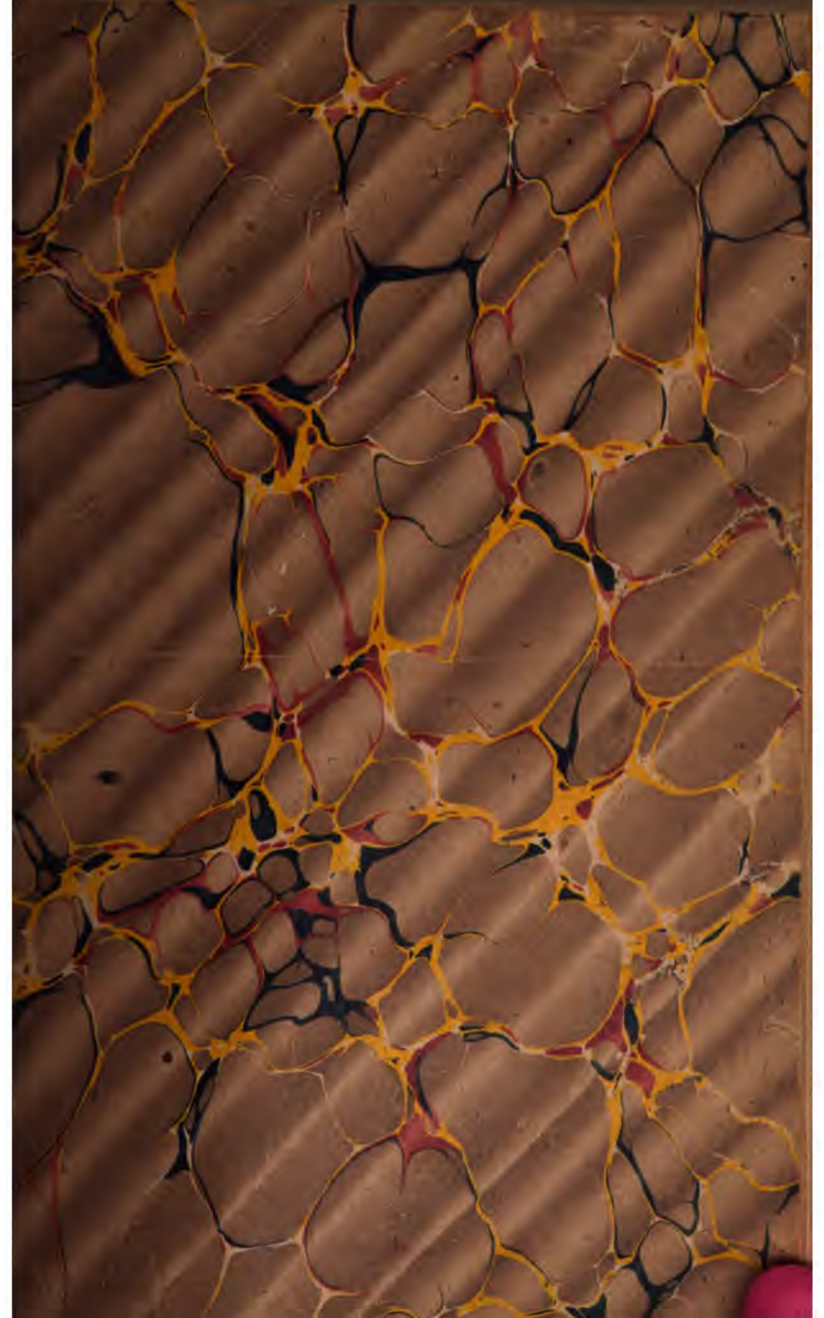

M.B.




M.B.




M.B.



LES

MAL-VIVANTS

pas dans les environs de Naples, à cette époque, moins de quarante mille bandits!

Lors de leur première restauration, le roi et la reine durent récompenser ces honnêtes soutiens de la bonne cause; après avoir fait tomber les têtes d'une foule de personnes distinguées par la naissance, le savoir, le mérite et la vertu, on couronna les actes de ce joyeux avénement en comblant de faveurs les assassins, les voleurs de grande route, les échappés des bagnes et des prisons.

Cesare, l'ex-domestique, fut nommé général. Fra Diavolo, Memmone, Pronio, Sciarpa furent faits colonels et barons. Tous reçurent en outre la décoration de l'ordre de Constantinien, des pensions et des terres.

Ceci se passait avant la bataille de Marengo.

Le lendemain de cette bataille mémorable, Ferdinand ne dut la conservation de ses trônes qu'à la générosité de Bonaparte. C'était la deuxième fois qu'il était ainsi épargné. Incorrigible, il se mit de nouveau, à deux reprises, en hostilité avec celui qui seul le soutenait encore de sa main puissante. Ce fut pour ces motifs que Napoléon lança de Schœnbrunn, ou l'avait conduit la campagne de 1805, une proclamation dont voici la conclusion :

« Soldats, disait Napoléon, la maison de Naples » a cessé de régner; son existence est incompatible

» avec le repos de l'Europe et avec l'honneur de ma
» couronne... »

Au mois de mars 1806, Joseph monta sur le trône de Naples, Ferdinand et Caroline se réfugièrent en Sicile, et le brigandage refleurit de plus belle; mais, cette fois dans les Calabres, que les souverains déchus avaient traversées en quittant le royaume.

Le général Régnier y fut envoyé et en eut bientôt raison. Masséna, qui était entré à Naples avec 40,000 hommes, lui en avait donné 12,000 avec lesquels il occupa les Calabres en quinze jours. « Si, à cette époque, dit un contemporain [1], il eût été possible de disposer de 10 à 12,000 hommes, on eût pu facilement s'emparer de la Sicile. »

Malheurensement, Régnier ne les avait point, plus malheureusement encore, il commit la faute de livrer sans nécessité et très-légèrement, le combat de Sainte-Euphémie, où il n'avait à opposer à 8,000 Anglais, soutenus par le feu de plusieurs bâtiments légers et pourvus d'une formidable artillerie, qu'un petit corps de 4,500 soldats, n'ayant qu'une seule batterie d'artillerie légère. Ce funeste combat, où nous perdîmes 1,500 hommes, fut le signal de l'insurrection dans les Calabres.

1. *Séjour d'un officier en Calabre*, par M. de Rivarol, 1820.

Masséna, le redoutable et le redouté, vint rétablir les choses. On désarma les villes et les villages, les bandes se réfugièrent au plus haut des montagnes. Puis, Masséna parti, elles redescendirent dans les villes et dans les villages. Les moyens de les détruire étant insuffisants, elles s'accrurent tellement qu'en 1809, au commencement du règne de Murat, elles comptaient treize cents hommes, dont quatre cents à cheval : ils se livraient avec impunité au vol, au pillage et au meurtre.

Un historien napolitain, le général Colletta, constate que ces désordres et d'autres tout aussi graves se commettaient au nom du duc d'Ascoli, du prince de Canosa, du marquis de la Schiava et des principaux seigneurs et courtisans qui avaient suivi les Bourbons en Sicile; « car, ajoute-t-il, selon les opinions et les paroles de cette cour, le brigandage, étant considéré comme un moyen légitime et comme une manifestation du vœu et de la fidélité du peuple, n'inspirait aucune répugnance aux bourbonniens même les plus consciencieux.

Mais le gouvernement du roi Joachim, qui jugeait le brigandage par ses œuvres, ses vols, ses assassinats, ses dévastations, qui n'y trouvait rien de sacré, de noble, de grand, fut tellement irrité de cet état de choses, qu'il décréta la confiscation des biens des complices du brigandage au profit des victimes. En outre, chaque citoyen avait désormais le droit d'ar-

rêter les *fuorgiudicati.* Ils étaient jugés par des commissions militaires. Les promoteurs et les soutiens du brigandage encouraient également la peine de mort.

Ces dispositions, dont la rigueur fut surpassée dans la suite par le gouvernement papal lui-même, trouvaient un instrument inflexible dans le général Manhès.

Manhès avait été chargé de pacifier les Abruzzes. Peu de mois lui avaient suffi pour s'acquitter de cette tâche difficile, à la satisfaction des habitants de ces provinces.

Il devait donc être tout naturellement désigné pour apporter une répression exemplaire aux actes de brigandage qui se continuaient dans les Calabres.

Cette mission a été jugée diversement. Nous n'avons point à l'apprécier. Constatons qu'en deux mois, du commencement de novembre à la fin de l'année 1810, des trois mille brigands qui étaient inscrits sur les listes il n'en existait plus un seul, Tous avaient péri dans les combats ou dans les exécutions.

Le général Colletta, qui était à cette époque intendant de la province de Monteleone, a raconté plusieurs des actes de la terrible dictature de Manhès. Mais Colletta, qui ne cache pas assez l'antipathie qu'il a contre celui-ci, nous paraît avoir un peu

chargé les couleurs, déjà assez sombres par elles-mêmes, de son tableau.

Colletta, c'est visible, n'aime guère plus les Français que Manhès lui-même, et en même temps qu'il fait des héros des brigands calabrais, en même temps qu'il montre souvent une pitié singulière pour ces assassins, il accepte de la tradition populaire les légendes les plus vulgaires et les plus invraisemblables. En voici une, pour l'exemple.

II

« Parafanti, » raconte Colletta, « était âgé de quarante et quelques années; son esprit était audacieux, son caractère féroce, sa taille et sa force gigantesques. Très-jeune encore, étant condamné à mort pour meurtre, il commit des vols et de nouveaux assassinats, par suite de la nécessité de défendre sa vie; mais, dans les bouleversements de 1806, il rentra en grâce auprès des Bourbons, en embrassant leur cause, et, durant quatre ans, il fit la guerre de brigands, presque toujours heureusement. Pendant les poursuites du général Manhès, on le traqua de toutes parts, on lui coupa la retraite en Sicile, et il fut investi dans le bois de Nicastro. Une partie de sa bande mourut les armes à la

main; d'autres plus faibles se rendirent à l'ennemi. Le chef n'était plus suivi que de cinq brigands et d'une femme qui partageait son sort. Étant tombés dans de nouvelles embuscades dans le même bois, quatre périrent, le cinquième fut pris, et lui-même s'enfuit avec sa femme; mais une troupe nombreuse les poursuit, sa compagne tombe à ses côtés; Parafanti est seul et résiste encore. Un coup de feu vient lui briser la jambe, et il se sent blessé pour la première fois dans le cours aventureux de sa vie de brigand. Il ne tombe pas; mais, ne pouvant plus se tenir sùr pied, il combat appuyé contre un arbre. La haute et triste réputation de son courage tient éloignés les assaillants; mais enfin, l'un d'eux se couvrant adroitement par l'épais branchage des arbres de la forêt, parvient inaperçu jusqu'à lui et lui porte un coup dans la poitrine. Parafanti tombe sur le dos et laisse en même temps tomber ses armes. Son adversaire, le croyant mort, s'avance, et, avide de butin, se penche sur lui pour le fouiller. Mais le chef de brigands n'était pas encore mort, et ses bras robustes étaient intacts; il saisit son ennemi, l'attire vers lui, l'entoure de son bras gauche, saisit de sa main droite un poignard et le lui enfonce dans les reins, à l'encontre de sa propre poitrine. Ainsi périrent en même temps ces deux ennemis dans un affreux embrassement. »

Certes, voilà du drame, et du plus haut goût.

Mais il n'est guère de pays où l'on n'ait brodé une légende sur ce thème. Pietro Masi, lui-même, l'exact et véritique Pietro Masi, n'a pas craint d'attribuer le même haut fait à un autre brigand nommé Guiliano, qui florissait longtemps après Parafanti.

Quelle indulgence méritaient ces hommes couverts de crimes et toujours prêts à verser le sang? Faut-il reproduire l'épouvantable histoire de Bisarro? C'est Rivarol, alors officier au régiment d'Issembourg, qui nous l'apprend.

« Le Bisarro, » dit-il « longtemps la terreur du bois de Solano, rendit souvent périlleux le passage de Seminara à Scylla. Pendant la *persécution* de Manhès, la difficulté de cacher une troupe nombreuse et de pourvoir à des besoins multipliés le força de disséminer sa suite.

» Accompagné de sa femme, il fut bientôt réduit à vivre des racines et de l'herbe des bois qui lui servaient d'asile. Dans ces moments de détresse, sa femme accoucha d'un fils. Il est des instants, » remarque tranquillement Rivarol, « où les besoins et l'amour de la vie font taire les plus chères affections. Bisarro, craignant que les cris de cette créature révélassent sa retraite, lui brisa sans pitié la tête contre un arbre. La mère dissimula sa douleur, de crainte d'un pareil sort; mais, profitant du moment où le Bisarro, étourdi par *un peu de vin*

qu'il s'était procuré, cédait à un sommeil profond, elle saisit avec adresse ses armes, et lui fracassa le crâne, avant qu'il pût se mettre en défense. Une récompense était attachée à la tête de ce brigand. Sa femme alla aussitôt déclarer son crime et en solliciter le prix. »

Du reste, ce qui est surabondamment constaté, c'est que, alors comme aujourd'hui, le brigandage recevait ses ressources et ses excitations du dehors. C'est de Sicile que Ferdinand, que Caroline, que l'amiral Sidney-Smith, dirigeaient cette *agitation* dont, nous nous plaisons à le croire, ils n'avaient pas prévu toutes les horribles conséquences. Pour l'entretenir, ils jetaient l'or à pleines mains, et lançaient sur les malheureuses Calabres tout ce qu'ils pouvaient ramasser de galériens. « La maison de Bourbon, » s'écrie Colletta avec indignation, « suivait alors une politique infernale. » Le prince de Canosa était à la tête de tous les chefs de brigands. Retranché dans l'île de Ponza, il en fit le centre de cet abominable système, mettant en liberté les forçats qui y étaient détenus. Une fois débarquée, cette écume du droit divin trouva toujours un asile sûr et des secours dans la multitude de monastères qui couvrent le pays.

Une grande partie du clergé cependant était opposée au retour des Bourbons, et ne cachait ni son horreur ni son mépris pour le système de

dévastation adopté par leurs partisans. Ceux-ci mirent inutilement le siége devant la petite ville de Picerno, défendue par d'héroïques habitants, que des prédicateurs dans les églises et même jusque sur les places publiques encourageaient à la résistance. Les balles manquant, les prêtres en fondirent avec les tuyaux de l'orgue. Rebutés par une défense si opiniâtre, les bourbonniens se retirèrent après avoir éprouvé de grandes pertes. Le clergé, sur lequel ils croyaient pouvoir compter, leur ayant fait éprouver mainte déconvenue semblable, ils s'en vengèrent un jour en égorgeant le libéral évêque de Potenza, Francesco Serrao.

Mais, comme nous l'avons dit, les brigands trouvèrent dans les moines et dans les religieuses des complices plus dévoués que parmi les prêtres. Les portes du couvent de l'Incoronata s'ouvrirent en 1806 devant le sanguinaire Fra Diavolo. Ce couvent fut supprimé. Était-ce une punition suffisante ?

On peut objecter que les couvents, dévoués à la dynastie déchue, croyaient de leur devoir d'accueillir un officier supérieur de l'armée de la fidélité. Or, Fra Diavolo (Michele Pezza) n'avait-il pas été fait colonel par le roi Ferdinand ? Sans doute si Fra Diavolo avait commandé des troupes régulières, s'il avait exercé dans une seule rencontre les fonctions du grade qui lui avait été conféré, à la

tête d'un corps quelconque, on aurait pu se tromper sur sa qualité réelle. Mais un assassin de profession qui commande une troupe de galériens ne peut être considéré comme possédant un grade quelconque, et le couvent de l'Incoronata ne dut pas se faire illusion un seul instant sur la qualité de l'hôte étrange qu'il recevait.

La dernière expédition de Fra Diavolo lui fut fatale. Il avait été mis en Sicile à la tête de trois cents forçats, et il était débarqué à Sperlonga. Ses habitudes de pillage et de meurtre eurent bientôt signalé son retour. Traqué de tous côtés, abandonné des scélérats qui décidément ne trouvaient plus la partie aussi belle qu'autrefois, resté seul et blessé, il se déguisa pour aller acheter au village de Baronisi les simples qu'il lui fallait pour se guérir. Sa présence éveilla quelques soupçons; on l'arrêta, et des lettres de Sidney-Smith et de Caroline firent reconnaître en lui le fameux Fra Diavolo. Dans ces lettres, ses illustres correspondants lui donnaient sans vergogne le titre de colonel de l'armée de Sicile.

Un certain Père Segnori s'est cru en position de décrire, dans un ouvrage *ex-professo*, tous les tourments variés que doivent éprouver les damnés en enfer. La peinture qu'il en a faite glace d'épouvante, et cependant Pietro Masi déclare que la

plume du révérend père serait à peine assez colorée pour retracer les souffrances de toute espèce auxquelles est soumis le misérable qui a embrassé la carrière du brigandage. Car, il ne faut pas s'y tromper, dans quelques parties de l'Italie c'était jadis une carrière, et les habitants de certaines localités n'en voulaient réellement pas avoir d'autre.

Dormir toujours habillé, sur la dure, en toute saison, et ne marcher que la nuit, tels étaient les moindres inconvéniens de cette profession.

Impossible de jamais allumer du feu. Dans le jour la fumée, et la lumière la nuit signalaient bientôt la retraite de la bande.

Souvent soumis au supplice de Tantale, ils endurent tous les tourments de la soif, à deux pas d'une fontaine que leurs yeux voient, dont leur oreille entend le murmure, mais que le voisinage d'une maison ou l'approche d'un être vivant qui pourrait les trahir leur rend redoutable à l'égal d'un piége.

Pour ceux qui ont déjà commis un crime, et c'est le plus grand nombre parmi les brigands, les tortures morales égalent les souffrances physiques; non pas que le brigand redoute la mort pure et simple : il la donne ou la reçoit avec la même insouciance. Mais sa femme, ses enfants, ses parents emprisonnés, ses biens confisqués, sa tête séparée

du tronc et placée au bout d'une pique pour l'effroi de ceux qui seraient tentés de l'imiter, voilà ce qui trouble continuellement ses rêves. Il se voit malade, blessé, privé de tout secours, et bientôt surpris par ses ennemis, en butte aux insultes et aux outrages de la population. Il feint la joie et la gaieté, mais qu'un pâtre libre chante dans la vallée, et le voilà devenu triste et pensif. « Qu'il est heureux, celui-là ! » murmure-t-il en poussant un soupir de regret vers le foyer perdu, vers le repos qu'il ne doit plus retrouver.

Nous l'avons déjà dit, le brigandage, j'entends le brigandage fortement organisé, prit naissance en 1799. A cette époque, les gouvernements de l'Italie méridionale, en proie à des préoccupations bien graves, ne purent songer tout d'abord à faire disparaître ce fléau naissant. L'impunité grossit les rangs des bandes nouvelles, et tous ceux qui s'y présentaient étaient bien reçus. Mais bientôt, à défaut de forces suffisantes qui pussent détruire les brigands, il fallut les combattre à l'aide de dispositions regrettablement barbares. C'est ainsi que la grâce fut promise à tout bandit qui se présenterait avec la tête d'un de ses compagnons.

Les chefs se sentirent perdus s'ils ne trouvaient un remède à la terrible position qui leur était faite. En conséquence, nul novice ne fut accepté désormais s'il ne prouvait qu'il eût commis quelque grave

attentat qui le mettait hors la loi. Il ne devait pas être âgé de plus de trente ans, parce que, passé cet âge, il eût été trop porté vers des réflexions qui pouvaient devenir dangerenses. Il ne fallait pas qu'il eût de parents employés dans la police, ni qu'il eût été lui-même gendarme ou archer, ni qu'il eût reçu trop d'éducation.

Le candidat n'était admis que si le résultat des informations était « favorable. » Avant de lui donner des armes, le chef lui mettait sous les yeux tous les malheurs qu'il allait attirer sur lui et sur ses parents; puis, s'il persistait à demeurer, il recevait un fusil, un poignard et une giberne, le prix de ces armes devant lui être retenu sur sa première part de butin.

Les munitions venaient de Rome ou d'autres pays avec lesquels le chef entretenait des rapports secrets. En cas d'urgence, les propriétaires et fermiers des environs étaient requis de procurer de la poudre et du plomb, sous peine de voir tuer leurs troupeaux.

Dès que sonne l'Angelus, on descend la montagne dans le plus profond silence, et le fusil sur l'épaule. Toujours attentif, le chef marche en avant. A la moindre alerte, il met un genou en terre et il arme son fusil ; chacun en fait autant.

Les mêmes précautions sont employées à l'ap-

proche des hôtelleries et des maisons de campagne habitées.

Sur les grandes routes qu'il faut traverser, pour plus de précaution, un brigand formant arrière-garde, traîne un large rameau d'arbre sur la poussière et efface les moindres vestiges de pas.

Pendant le jour, une sentinelle veille sur la troupe, qui dort le fusil entre les jambes. Le silence est encore ici de rigueur. Si quelque berger est conduit près du refuge des brigands par le hasard, il est retenu prisonnier jusqu'au soir. Si une pauvre femme y vient faire du bois, malheur à elle ! Sa mort même répondra de son silence. Mais si elle est reconnue pour appartenir à « quelqu'un des amis » alors elle est respectée, dit Masi « à l'égale d'une princesse de Perse dans le camp d'Alexandre. »

Les brigands ont un vocabulaire à eux, plein d'euphémismes et d'atténuations. Voler, piller, extorquer, c'est pour eux *butiner* tout simplement.

Il y a trois manières de butiner.

La première consiste à ordonner aux propriétaires de déposer de l'argent dans un endroit désigné, sous peine de voir égorger leurs troupeaux. Cette manière n'est pas à la portée de tout le monde ; mais elle a l'avantage de se pouvoir pratiquer en toute saison.

La seconde est de s'emparer des propriétaires eux-mêmes, de les conduire dans la montagne, et

d'enjoindre à leurs parents de leur sauver la vie moyennant une rançon déterminée.

La troisième manière, la manière classique, est d'arrêter les voitures et les chaises de poste sur le grand chemin, de piller les bagages et d'emmener les promeneurs ou les voyageurs dans la montagne. Là on leur fait écrire à leurs parents comme ci-dessus.

Le brigand a toujours besoin d'argent, non pas tant pour lui, qui n'en pourrait jouir tranquillement, que pour ceux qu'il doit récompenser d'avoir exposé leur vie pour le servir. L'argent réussit mieux pour cela que les moyens de rigueur. Il a une telle vertu que, poussés d'un beau zèle et de leur propre mouvement, les employés où les domestiques des propriétaires livrent souvent leurs maîtres aux bandits.

Plus scélérats mille fois, en effet, que les brigands eux-mêmes, des domestiques, l'occasion se présentant, vont au-devant d'un chef de bande, lui font connaître le jour où celui qui les nourrit se rendra à tel endroit et ne craignent pas même de conseiller le meurtre après le vol, pour anéantir ainsi tout indice de complicité de leur part.

Redoutant toujours quelque embûche, le chef n'accueille pas les propositions de cette nature sans objecter d'abord qu'il a affaire ailleurs ou sans opposer une fin de non recevoir quelconque; il ne se

rend que lorsqu'il a nettement reconnu qu'il a en face de lui un coquin de bonne foi.

La rançon est d'abord partagée par moitié au profit du dénonciateur. Le chef réunit ensuite les vétérans autour lui. On fait le lot des novices qui n'ont pas encore payé leur équipement, et l'on s'arrange de telle façon que la somme qui leur revient ne dépasse point le chiffre de leur dette. Les novices qui ne doivent rien reçoivent une part arbitrairement fixée par le conseil des anciens, et ceux-ci s'adjugent le reste, sans qu'il soit permis aux novices de s'informer de la quotité échue à chacun. Où l'aristocratie et le privilège vont-ils se nicher !

Du reste, le chef a et doit avoir beaucoup plus d'argent que les autres, car ce sont chaque jour pour lui de nouvelles dépenses; soit pour récompenser les services rendusà la bande par les paysans, soit pour acheter des vivres, des vêtements et mille autre choses nécessaires à la vie commune.

Malgré les rudes épreuves auxquelles elle soumet ceux qui s'y livrent, la *malvivance*, — c'est un autres euphémisme employé par les brigands pour désigner le brigandage, — engendre peu de maladies; sans doute à cause de l'exercice qu'on y fait, de l'air frais et pur qu'on y respire, et de la simplicité avec laquelle la table y est toujours servie. Masi constate que, dans l'espace de vingt-cinq ans,

trois brigands seulement, à sa connaissance, moururent de mort naturelle. La colique emporta Louis d'Angelis; la fièvre emporta Louis Palombi, et les rhumatismes ravirent à la lumière un troisième dont le monde devra toujours regretter de ne pas savoir le nom.

Quand la fièvre s'empare d'un bandit, on lui administre héroïquement un remède quelconque; s'il n'est pas remis sur pied, on le mène dans un endroit écarté et de difficile accès, et il y reste sous la garde de trois camarades pourvus de toutes les provisions nécessaires. On peut s'imaginer le genre de cure auquel de pareils infirmiers soumettent le pauvre malade, couché par terre et tout habillé.

Du temps de Gasparoni, la loi s'appesantissait lourdement sur les bandits. Leur tête était mise à prix : 500 écus romains pour le frétin, 1,000 écus pour les vétérans et 2,500 pour le chef, telles étaient les primes promises à ceux qui les livreraient morts ou vifs [1]. On fit même monter à 3,000 écus (16,200 francs) les têtes de deux assassins illustres, de Césaris et Massaroni.

Aussi le *manutengulo* dont la discrétion avait été éprouvée devenait-il précieux à la bande. Il y avait parmi eux des voituriers, des armuriers, des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres; ceux-là

1. L'écu romain vaut environ 5 fr. 40 cent.

n'étaient pas obligés, comme les pourvoyeurs, de venir dans la campagne. Ils ne quittaient pas la ville, et n'étaient connus que des plus éprouvés parmi les brigands. Des peines épouvantables étaient fulminées contre eux par les lois; aussi étaient-ils appelés par les bandits « amis de premier ordre. »

Un berger, choisi par l'*ami* lui-même, se tenait à la disposition du chef chaque fois que celui-ci avait une commande à faire au fournisseur. Supposons que la bande eût besoin d'armes. L'armurier, prévenu par son berger, se rendait près du chef, qui lui payait immédiatement moitié de la fourniture demandée; l'autre moitié était soldée quand, à l'époque convenue, l'ouvrier se représentait avec des armes neuves. Mais ces opérations avaient lieu dans un tel mystère, que Masi déclare n'avoir jamais vu le visage d'un de ces affidés, pendant les dix-neuf mois qu'il a fait partie de la bande de Gasparoni. « Tels de nous, dit-il, qui avaient la veille un costume délabré ou des armes vieilles et en mauvais état, se trouvaient le lendemain posséder un habillement neuf et des armes nouvelles, sans qu'on pût savoir par quel miracle. »

Aucune précaution ne paraissait assez minutieuse pour assurer la sûreté des fournisseurs et les mettre à l'abri de la délation. Ainsi un brigand de la bande de Gasparoni, Giuseppe del

Giudice, de Sonnino, arrêté en 1825 et sommé par le délégat d'avouer qui lui avait fourni les armes toutes neuves qu'il possédait, ne put désigner que Gasparoni lui-même. Pour sauver sa vie, cet homme aurait certainement dénoncé l'armurier s'il l'eût connu et il l'eût fait fusiller sans remords.

Les *manutenguli* de second ordre étaient des paysans qui, comme nous l'avons dit, apportaient les provisions journalières. Il arrivait souvent que la bande traversait un pays inconnu. On s'emparait alors de deux hommes, le père et le fils, autant que possible. On chargeait le père des commissions pressantes, et l'on retenait le fils en otage. Un rendez-vous avait été fixé, mais, au lieu de s'y trouver, on s'avançait assez loin au devant du commissionnaire, dans un endroit bien couvert de façon à le voir passer sans être vu. S'il revenait seul, on l'appelait et l'on réglait les comptes. S'il avait donné l'alarme, s'il amenait les gendarmes avec lui, on tuait son fils sur place et l'on décampait.

La longue durée du brigandage, de 1799 à 1825, a fait croire que plusieurs, parmi les chefs de l'autorité judiciaire et militaire, étaient de connivence avec les bandits. Pietro Masi nie le fait, et il attribue l'impuissance des lois aux précautions dont nous venons d'esquiser le savant système.

Le brigandage, on se le rappelle, ne se recrutait plus que parmi les meurtriers. On y admettait aussi ceux qui avaient encouru la peine de mort par complicité. Gasparoni ne fit à cette règle que deux exceptions, en faveur d'un prêtre et d'un apothicaire. Il eut à s'en repentir comme on le verra plus tard.

Décrivons maintenant le costume et l'équipement des bandits.

Le chapeau élevé et pointu, était paré dans toute sa hauteur de rubans bleus, blancs, verts, jaunes, rouges, dont les bouts voltigeaient coquettement de tout côté.

Veste, gilet et pantalon étaient en toute saison de velours bleu. Des galons d'or pour le chef et de soie jaune pour les autres couraient sur le col, les manches et les contours de la veste.

Le gilet, très-court, était orné de cinq rangées de boutons; celle du milieu, faite de laiton, servait à boutonner, mais les quatre autres rangées étaient d'argent et pendaient comme des grelots. Les novices n'avaient pas le moyen de posséder cette riche parure.

Le pantalon descendait jusqu' à la cheville. Il était galonné en or chez le chef, et bordé chez les autres d'un passe-poil de soie jaune.

La coiffure était presque féminine. Partagés d'une oreille à l'autre, les cheveux de derrière

étaient réunis en forme de queue, tandis que ceux de devant, tressés à droite et à gauche, retombaient sur les joues et sur la poitrine. Les richards de la bande se paraient de gros pendants d'oreilles et même de montres à répétition attachées à de belles chaînes d'or. Ce luxe n'était pas seulement commandé par la vanité; les méfiances de la bande l'exigeaient aussi. Un brigand trop économe eût été soupconné de thésauriser pour quitter le brigandage et obtenir sa grâce en tuant un de ses camarades.

Les souliers étaient inconnus; tous indistinctement étaient chaussés de choches (*cioccie*), pièce de cuir que retenaient des ficelles (*spaci*).

Le manteau porté en tout temps, complétait le costume, avec une gibecière renfermant quelque nourriture, le tabac, deux ou trois paires de bas et autres menus objets. On n'avait de chemise que celle qui était sur le corps, mais il en existait de grandes quantités chez les bergers affiliés; on en prenait une blanche en laissant l'autre, à quelque bande que l'on appartînt.

L'armement consistait en une carabine dont la crosse était souvent damasquinée de riches ciselures d'argent et couverte de pierres précieuses; en un poignard long et pesant, enrichi d'argent à la poignée et au fourreau, et en une ceinture de cuivre nommée *patroncina*.

Le *patroncina*, large de cinq doigts, faisait le tour du corps et était attaché par devant à l'aide d'une large plaque d'argent. A droite et à gauche de cette boucle étaient disposés au nombre de trente-deux, des tuyaux de fer-blanc destinés à recevoir les cartouches. Chacun de ces tuyaux était doublé de cuir cramoisi; le tout était enveloppé d'une peau de veau à poils rouges, fixée elle-même par des boutons symétriquement disposés.

Sur la boucle ou plaque d'argent appelée *ciappa*, l'orfévre gravait des images de saints ou traçait en relief le tableau des âmes du purgatoire. La *ciappa* d'un des plus cruels bandits, Joseph de Cesaris, exécuté à Frosinone, portait écrite au burin cette inscription latine : *Salvator mundi, salva nos!* (Sauveur du monde, sauve-nous!) Belle prière d'un scélérat qui donnant la mort à tout le monde, prétendait ne la recevoir de personne.

C'était, comme on voit, un joli meuble que la *patroncina*, mais un peu pesant. Outre le cuivre, le fer-blanc, l'argent et le cuir dont il était formé; outre les trente-deux cartouches pourvues de leurs trente-deux balles de treize à la livre, la *patroncina* servait encore à suspendre le lourd poignard décrit plus haut et deux grosses bourses de cuivre presque toujours pleines d'argent.

Pour rendre moins fatigant le poids de tout cet outillage, une bretelle de cuir était assujettie à la

patroncina, et, vers le milieu de cette bretelle, un fourreau recevait une cuiller et une fourchette d'argent.

Quant à la manière dont ces brigands entendaient la religion, nous laisserons parler Masi, qui nous paraît expert en la matière.

« Bien que leurs *opérations*, directement contraires aux lois divines et humaines, puissent avec raison faire croire que les brigands étaient des monstres sans aucune espèce de foi; bien que moi-même, avant de faire partie de leurs bandes, je les crusse athées, on se trompait. Il est vrai que c'étaient des *monstres très-scélérats*, plus criminels *peut-être* devant Dieu que les hommes qui sont nés idolâtres, mais ils n'étaient pas athées!

» Toutes les semaines, le mercredi et le samedi, ils ne mangeaient ni viande, ni œufs, ni fromage; ils ne buvaient pas de vin, à moins qu'ils ne fussent tout à fait privés de pain. Sans doute, » continue excellemment Masi, « ces manifestations religieuses étaient très-imparfaites, et j'avoue que, quant à moi, me moquant de ceux qui se signalaient par une exactitude plus scrupuleuse, je ne me faisais faute de manger de tout, sans m'inquiéter si le jour était gras ou maigre.

» J'étais bon catholique cependant, mais je me disais : comment le jeûne peut-il sauver un homme

qui viole sans cesse les commandements de Dieu, et qui est toujours prêt à les violer de nouveau? »

On voit que messieurs les brigands ressemblaient, sous ce rapport, à bien des gens qui n'éprouvent aucun scrupule à commettre toutes sortes d'iniquités, pourvu qu'ils abritent leur conscience derrière une multitude de petites pratiques superstitieuses.

LES

MAL-VIVANTS

I

ANTONIO GASPARONI

Topographie de la province de *Frosinone.* — Origine du brigandage. — Vingt-quatre brigands passés par les armes. — Giovanni Giuliano. — Maria Eletta. — *Ristretta.* — On veut prendre les bandits par la famine. — Ce qui arrive. — Enlèvement du gouverneur de *Frosinone.* — Le maire de *San-Stefano.* — Le cavalier Magistri. — *Bis in idem.* — L'anneau pastoral de monsignor Ugolini.

Le brigandage, dans les États du pape et dans le royaume de Naples, date de l'autre siècle. C'est à la province de Frosinone que revient le triste honneur de son origine.

Disons d'abord ce qu'est topographiquement cette province, dans laquelle nous aurons à faire beaucoup de marches et de contre-marches.

Frosinone est situé à environ cinquante milles

4

de Rome, au sud-est de cette capitale. La terre de Labour est au sud, la campagne de Rome au nord, la mer Thyrrénienne à l'ouest; à l'est s'étend cette haute chaîne de montagnes qui sépare, qui séparait, du moins, l'État romain du royaume de Naples, et que l'on appelle les Abruzzes : un autre nid de brigands qui ne laissera pas que de jouer un rôle important dans l'histoire qui va suivre.

Ces redoutables Abruzzes, qui prennent naissance sur la terre de Labour, dans le voisinage de San-Germano, servent également de limites, au nord, entre la province de Frosinone, la Sabine, l'Ombrie et l'ex-royaume napolitain.

Une seconde chaîne de montagnes commence à Terracine et s'étend, à l'est, jusqu'à Ponte-Corvo, qu'elle sépare de la terre de Labour.

Une troisième part de Frascati, s'en va vers le sud se réunir à la précédente, et, coupant en deux parties égales cette même terre de Labour, fait de l'une, contiguë à la mer Tyrrhénienne, la province *maritime*, et, de l'autre, la province *campagne*, voisine des Abruzzes.

D'où il suit que le gouverneur de la terre de Labour s'appelle *délégat de maritime et campagne.*

On voit que c'est là un pays fort accidenté, plein de mystères et de ravins, que la nature semble avoir créé tout exprès à l'usage des brigands, lesquels peuvent aller tranquillement et tour à tour

cuver chez le roi de Naples les crimes commis chez le saint-père, ou se purifier en terre romaine des assassinats perpétrés chez le voisin.

Croyez, du reste, que ces messieurs se livraient fort assidûment à ce doux échange de patries.

Toutes ces montagnes, sauf celles du sud, étant couvertes de neige pendant l'hiver, — ce qui, à part le froid, trahirait sans cesse leur passage, — c'est naturellement à ces dernières que, la bise venue, les mal-vivants donnent la préférence. Nous avons dit où et à quelle époque le brigandage avait pris naissance en Italie; disons maintenant quelle en fut la cause et comment il se recruta.

Le général Bonaparte venait de faire irruption dans la haute Italie et de la délivrer de ses entraves. Impatiente du joug de ses tyranneaux, l'Italie centrale voulut le secouer aussi. Le désir d'être *libres* s'étendit partout comme une flamme rapide. Les fils de Brutus s'insurgèrent de toutes parts, et le drapeau aux trois couleurs flotta sur le *Campidoglio*, aussi étonné que charmé de cette bonne fortune.

Assurément la grande majorité de ces Brutus étaient de généreux citoyens prêts à répandre leur sang pour la cause commune, et dont le patriotisme n'avait pas d'alliage. Mais quelques-uns ne songeaient qu'à assouvir plus sûrement ces haines particulières qui éclatent partout, vivaces et terri-

bles, — et en Italie plus qu'ailleurs, — à la suite des révolutions civiles.

Quelques-uns aussi, sans haines précises, n'avaient d'autre but que de profiter des troubles et de l'anarchie pour s'enrichir d'une façon quelconque, mais rapide.

Tour à tour vainqueurs ou vaincus, ils se pillaient et s'entre-égorgeaient le plus tranquillement du monde. L'autorité, souvent née de la veille, et que le lendemain allait chasser peut-être, avait, ma foi! bien autre chose à faire que de s'occuper de ces vétilles.

Mais lorsque, après la bataille de Marengo, toute l'Italie fut devenue bien positivement française, lorsque la loi remonta à son niveau et que les rouages d'un gouvernement ferme et stable reprirent leur jeu régulier, ceux que leurs crimes avaient mis au ban de la société s'aperçurent que le moment était venu de rendre leurs comptes.

Or, ces comptes, pour quelques-uns, étaient terribles et ne pouvaient se solder que par la peine capitale.

De là quelques bandes qui se formèrent de la lie de tous les partis et ravagèrent d'abord la campagne.

Un jour, en 1806, que des troupes françaises allaient de Rome à Naples, par la voie Appienne, les habitants de Terracine, et parmi eux vingt-

quatre brigands, tous de Sonnino, lesquels avaient sans doute fomenté cette folle résistance, s'opposèrent à leur passage. Le chef de ces brigands s'appelait Benoît Bernabaï.

Ils avaient cinq pièces de canon, et commencèrent par décimer le détachement français pris à l'improviste et répugnant d'abord à employer brutalement la force contre une population égarée, parmi laquelle l'innocent côtoyait nécessairement le coupable.

Cependant, la patience ayant des bornes, le colonel mit l'émeute à la raison; et fit tout bonnement fusiller les deux douzaines de brigands dont il fit jeter les cadavres dans un égout, hors des portes de la ville.

Ce terrible exemple jeta l'effroi parmi toutes les bandes disséminées dans les provinces; elles perdirent désormais l'espoir de toute rémission, et résolurent de vendre chèrement leur vie.

Le premier chef de quelque importance que nous trouvions après Benoît Bernabaï s'appelait Giovanni Rita de Giuliano. C'était un homme résolu, moins avide de butin que de sang. Il aimait à tuer en détail, et commençait volontiers par priver ses victimes de leurs doigts de pieds et de leurs mains. Nous passerons sommairement sur ses crimes nombreux pour arriver à sa mort survenue en 1809, et qui tient du poëme épique.

Giuliano était, à cette époque, sur le territoire de Sezza, à la tête de sa bande, et accompagné de sa femme. Maria Eletta, — c'était le nom de cette femme, — ne le cédait à ses compagnons ni en énergie ni en courage. L'histoire ajoute qu'elle était belle à ravir, et que son redoutable époux l'aimait avec cette passion sauvage qu'il mettait à tout.

La force armée était à sa poursuite. Le cercle qu'elle formait autour des brigands se rétrécissait chaque jour, si bien qu'on avait fini par les acculer dans une grotte d'où la fuite était impossible.

Quand Giuliano vit que tout espoir d'échapper à la force armée était désormais perdu, il résolut de s'ouvrir violemment un passage; et, se montrant tout à coup à l'entrée de la grotte, une hache à la main, il se rua, tête baissée, suivi de ses compagnons, au milieu des archers.

Peut-être allait-il réussir à gagner la montagne voisine, lorsque la voix suppliante de sa femme frappa son oreille :

— Mon époux aimé, criait-elle, ayez pitié de moi ! Ne m'abandonnez pas au pouvoir de ces païens.

Elle n'aimait pas les archers, cette femme, ce que nous lui pardonnons volontiers en raison de son affection conjugale.

A cet appel désespéré, Giuliano s'arrête, fait

volte-face et se fraye de nouveau un passage, à coups de hache, jusqu'à la grotte, dont il couvre l'entrée.

Là, il s'empare d'un fusil, et, grâce aux cartouches qui garnissent sa *patroncina*, il entame un feu nourri contre la force armée, à laquelle il sert lui-même de cible, comme on le pense bien.

Pendant quelque temps, la Providence se trompe de côté et sèmble favoriser Giuliano, qui sème autour de lui l'épouvante et la mort.

A la fin, cependant, un balle lui casse l'os de la cuisse et le renverse. Son bras ne peut plus rien, mais son corps barre encore l'accès de la grotte, d'où Maria Eletta lui crie qu'elle l'aime et qu'il est vaillant comme Hercule.

Alors une idée pousse au cerveau de Giuliano, la même que Racine prête à Étéocle au moment où, après leur lutte fratricide, Polynice s'avance pour le désarmer : il tire un pistolet de sa ceinture et le cache sous lui. Puis, appelant le *bargello*, ou chef des archers, il lui dit qu'il est mortellement blessé, et que c'est à lui qu'il veut se rendre.

En témoignage de la sincérité de cette détermination, il jette au loin son fusil.

Mais le *bargello* était, à ce qu'il paraît, un homme prudent, pour ne pas dire plus, dont il est bon que la postérité sache le nom. Il s'appelait Capucci.

Or, Capucci ne bougeait pas, jetant autour de lui des regards d'encouragement, comme pour engager l'un de ses hommes à tenter l'aventure :

— Lâche! lui criait Giuliano, archer de malheur! mouchard! pleutre! viens donc! Je ne suis plus qu'un cadavre, et tu grelottes dans ta peau comme une poule mouillée!... Et cela se donne des airs de poursuivre de braves cœurs comme nous!

Mais Capucci restait inaccessible à toutes les injures et n'avançait pas d'une semelle.

A bout de patience un archer napolitain, plus brave que son chef, se dirigea vers Giuliano, le couteau à la main.

— Enfin! criait ce dernier, ce n'est pas malheureux! Un seul cœur pour vingt poitrines, ce n'est, ma foi! pas trop. C'est égal, j'aurais préféré que ce fût ce *bargello*, à qui je voulais couler mon testament dans le tuyau de l'oreille.

On devine que le testament était une balle.

Aussi, au moment où, de la main gauche, l'archer napolitain saisissait le brigand par les cheveux pour lui couper la tête, ce dernier, tirant le pistolet qu'il avait caché sous sa cuisse valide, l'appuya sur la tempe du pauvre diable et lui fit sauter la cervelle.

Le mort et le blessé, l'assassin et sa victime ne firent plus qu'un seul groupe.

Alors le courage revint au *bargello* et à sa troupe; ils se précipitèrent vers la grotte, achevèrent Giuliano à coups de crosse de fusil, puis séparèrent du tronc sa précieuse tête, qui ne valait rien moins que deux mille cinq cents écus romains (treize mille cinq cents francs; l'écu romain valant cinq francs quarante centimes).

Nous avons, du reste, toujours remarqué que, morts, les hommes avaient plus de prix que vivants.

Capucci, qui avait à se venger des injures subies, et qui trouvait sous sa main une femme sans défense, força Maria Eletta à accommoder les tresses de la tête coupée.

— Je rends avec plaisir ce dernier service à mon époux, dit cette héroïne de grand chemin; mais, au moins, ce n'est pas toi, vil *bargello*, qui te vanteras de l'avoir tué. Regarde autour de toi et compte les victimes qu'il s'est immolées avant de tomber lui-même. Une pareille défaite vaut plus qu'une victoire.

En effet, dix-huit archers mordaient la poussière.

Maria Eletta, la veuve du brigand, fut transférée à Frosinone et condamnée à une prison perpétuelle. Mais lorsque Pie VII rentra dans ses États, il lui accorda sa grâce.

Malgré ces exemples, le brigandage ne faisait que croître et enlaidir. Beaucoup de jeunes Italiens élu-

daient la conscription et préféraient la *malvivance* à la guerre.

Or, le premier empire tenait à ses conscrits; il avait ses raisons pour cela. Les réfractaires furent traqués. On arrêta leurs parents. Quiconque connaissait leur retraite devait la dénoncer à l'autorité. Puis on résolut de les prendre par la famine. On promulgua la *ristretta*, qui défendait d'exporter, sans escorte, des villes et des villages, quelque nourriture que ce fût; en sorte que toujours, sous peine de mort, les paysans devaient prendre leurs repas chez eux avant d'aller aux champs. Tous les troupeaux, comptés par têtes de bétail, devaient s'en aller paître de compagnie dans des pâturages désignés, et cela, sous la protection d'une escorte armée.

Ces mesures extrêmes n'aboutirent à rien qu'à forcer de plus en plus les réfractaires à se faire brigands, comme suprême ressource.

D'un autre côté, beaucoup d'exactions furent commises dans la mise à exécution de l'édit qui rendait les familles solidaires des crimes commis par un de leurs membres.

Ainsi le fameux Capucci, — déjà nommé, — ayant arrêté quatre jeunes gens inoffensifs, frères de deux brigands, les égorgeait, de nuit, dans leur prison, sous le prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader.

Un archer, conduisant à Frosinone la femme d'un bandit, la poignardait en route, alléguant qu'elle avait poussé des cris séditieux et appelé son mari à son aide.

Atteints dans leurs affections de famille, punis au hasard et par ricochets, les mal-vivants voulurent recourir à la peine du talion et se venger, à tort et à travers, sur les premiers venus, innocents ou coupables.

Heureusement que leur nouveau chef, Pasquale Tambucci, de Vallecorsa, était un homme de quelque sens, à qui les notions du juste et de l'injuste n'étaient pas absolument inconnues; il sut rallier ses hommes à son opinion, laquelle était de régler plus décemment leurs comptes avec l'autorité.

Tambucci, comme tous les chefs de bande, avait sa police secrète; il savait que le gouverneur de la province devait aller à Ceperano et il se posta avec sa bande, au jour et à l'heure désignés, sur la lisière des bois qui avoisinaient alors la grande route.

Nous disons alors, parce que, à la suite de cette aventure et de quelques autres, on rasa les bois jusqu'à une distance de douze *cannes*[1] des grands chemins de façon à voir venir, et à ne plus être surpris à l'improviste. Cette distance fut portée plus tard jusqu'à cinquante cannes.

1. Mesure italienne.

Donc, quand parut le gouverneur, et pendant que les mal-vivants tenaient en joue les dragons de l'escorte, Tambucci ouvrait la portière du carrosse de Son Excellence et la priait, le chapeau à la main, de vouloir bien venir faire une petite promenade dans le bois.

— Vous y trouverez de l'ombrage et des rafraîchissements, dit le brigand; et je suis en vérité charmé de vous soustraire à l'affreuse poussière des chemins.

— Vous êtes mille fois bon, reprit l'Excellence, et je vous prie de croire que j'apprécie cette galanterie à sa juste valeur.

Il n'y a que l'Italie, et surtout l'Italie papale, — voyez Chiavone, — pour voir de ces façons courtoises entre les brigands et l'autorité.

Tambucci, en prévision de ce qui arrivait, avait, à grand'peine et à grands frais, accumulé de véritables magasins de vivres et plusieurs barils d'un excellent petit vin de Montefiascone qui ne demandait qu'à se laisser boire.

Le gouverneur n'en revenait pas. Il avait eu jusque-là foi entière en la *ristretta*, et s'était figuré que les bandits mouraient de faim.

A dire vrai, ils n'étaient pas toujours à pareille fête et jeûnaient plus souvent que ne l'ordonnaient les lois de l'Église. Mais l'essentiel était de tromper

l'Excellence et de la laisser croire à d'éternelles noces de Cana.

Le gouverneur daigna accepter une collation et l'on causa. Tambucci apprit alors que, selon le rapport du maire de *San-Stefano*, les quatre frères et la femme cités plus haut avaient été tués en flagrant délit d'évasion.

C'était tout ce que Tambucci voulait savoir.

Il reconduisit le gouverneur jusqu'à sa voiture, et, au grand ébahissement de ce dernier, le renvoya sans rançon.

Le résultat de ce hardi coup de main fut que, de retour à Frosinone, Son Excellence annula la *ristretta* comme souverainement inutile, et fit élargir les personnes arrêtées sans autre motif que leur parenté avec les brigands.

Les bois seuls furent décapités comme nous l'avons dit ci-dessus.

De retour vers ses compagnons, Tambucci leur tint ce langage :

— Mes amis, au lieu de vous venger sur des innocents, allez au vrai coupable, qui est le maire de *San-Stefano*, et faites-en ce que vous voudrez. Ce sera une vengeance raisonnable au lieu d'une représaille stupide.

Personnellement, ce maire n'avait pas trempé ses mains dans le sang, mais il avait approuvé et justifié les sbires aux yeux de l'autorité supérieure.

Voilà pourquoi Tambucci l'appelait le vrai coupable.

Les deux frères des quatre jeunes gens tués par Capucci ne montrant qu'une ardeur médiocre à se charger de la *vendetta*, — sans doute que ces quatre frères de moins ne les chagrinaient que tout juste, — ce fut le mari de la femme assassinée par les archers sur la route de Frosinone, qui prit à son compte la haine générale.

Ce modèle des époux s'appelait Cotto. Il alla se cacher dans les environs de San-Stefano, épia les démarches du maire, et, un jour que ce dernier passait, à cheval, à portée de son fusil, il le tua raide d'une balle dans les reins.

Ce Cotto était un homme exact et régulier en toutes choses. Il retourna triomphant à la montagne.

— Il faut payer ce que l'on doit, disait-il en recevant les félicitations de ses dignes amis; quelle que soit la résidence actuelle de ma femme, chez le bon Dieu ou chez le diable, je suis sûr que ce doit être un beau jour pour elle.

Quelque temps après, Tambucci eut l'audace d'entrer à Sezza, petite ville parfaitement murée, bastionnée et crénelée, et d'y enlever, à la barbe de la population, dans sa maison même, le chevalier Magistri, qu'il emmena dans la montagne, à un mille environ au sud-est de la ville.

La rançon du chevalier fut fixée à cinq mille écus (27,000 fr.), payables en or et pas autrement.

On comprend, en effet, que les mal-vivants, sujets à fuir instantanément d'un réduit à l'autre, aimaient à être légers de bagage.

Le hasard voulut que le chevalier Magistri n'eut que de l'argent chez lui; si bien que le pâtre envoyé à la ville et chargé de l'opération, en rapporta la charge d'un cheval.

— Que diable voulez-vous que je fasse de cela? demanda Tambucci à son prisonnier.

Le chevalier Magistri s'excusa de son mieux : assurément que, s'il avait pu prévoir l'aimable visite du bandit, il se serait arrangé de façon à n'avoir que de l'or; à l'avenir, il ferait en sorte de ne plus être pris au dépourvu... et autres platitudes à l'usage des diplomates pris dans un traquenard.

Bref, il proposa de renvoyer le pâtre à la ville, où il échangerait l'argent contre de l'or.

— Soit, dit Tambucci, mais je garde l'argent jusqu'à son retour.

— A quoi bon, reprit Magistri, puisque je suis là?

— Bah! dit le brigand, en affaires deux garanties valent toujours mieux qu'une.

Il appelait cela des affaires!

Quand le pâtre revint avec de beaux *scudi* bien

neufs et bien trébuchants, Tambucci garda le tout, l'or et l'argent, et relâcha *il nobilissime cavaliere* qui se déclara satisfait, tant il redoutait que sa peau y passât par-dessus le marché.

Il est bon d'ajouter que ce chevalier Magistri était un mauvais riche, dont la maison était toujours fermée à l'indigence, dont le cœur était sourd aux supplications, et dont la main ne s'ouvrait jamais pour en laisser tomber l'aumône.

De là l'insouciance des habitants de Sezza, qui l'avaient vu enlever sans s'en émouvoir.

Un des derniers crimes de Tambucci fut d'arrêter monsignor Ugolini aux portes mêmes de Fondi, ville du royaume de Naples, et de lui couper l'index pour s'emparer plus facilement de l'anneau pastoral qui serrait un peu.

Tambucci fut passé un peu plus tard par les armes pour un autre crime, — ce fut la première chose qu'il ne vola pas, — et cela par jugement de ce même monsignor Ugolini, devenu cardinal, et qui ne trouva sans doute pas que son index coupé fût une circonstance assez atténuante pour acquitter le coupable.

II

Décret du délégat apostolique. — Vincenzo Panici. — Gaëtano le *Calabrais*. — N'était pas brigand qui voulait. — Prise de la princesse d'Étrurie et de sa fille. — Le mausolée de Cicéron. — Une tête dans une cage de fer. — Trahison d'un pâtre. — Expédition à *Rocca Secca di Piperno*. — Les frères Giuliani. — Amnistie promise. — Le maire de *Vallecorsa*. — Treize personnes massacrées le samedi-saint 1814, pendant les complies. — Retour à la montagne.

Nous citerons une ordonnance, datée du 22 décembre 1812, qui fera apprécier à sa valeur tout le tracas que donnaient à cette époque les *mal-vivants* au gouvernement romain :

« Considérant que les assassins et les voleurs qui
» infestent les environs de Frosinone et de Velle-
» tri ont échappé jusqu'ici aux mesures prises pour
» les extirper ;
» Vu les décrets de M. le préfet du départe-
» ment de Rome, relatifs à la formation des
» gardes nationales et à l'obligation, pour cha-
» que habitant, d'être muni d'une carte de sû-
» reté ;
» Vu les instructions ministérielles qui en-
» joignent à la haute police de s'entendre avec
» les autorités locales et le commandant des

» colonnes mobiles pour arriver aux fins que
» dessus;

» Ordonnons :

» Art. Ier. Les habitants de Frosinone et de Velletri sont tenus de concourir à la destruction du brigandage. A cet effet, les commandants de la gendarmerie et des gardes mobiles délivreront aux habitants d'une moralité notoire la permission de porter des armes pour la défense commune et leur sécurité personnelle.

» Art. II. Les primes accordées pour l'arrestation ou la destruction des malfaiteurs seront de quatre-vingts francs par simple brigand et de cinq cents francs [1] pour un chef de bande.

» Art. III. Ceux qui, par leurs révélations, concourront à faire connaître le lieu de refuge des brigands et à faciliter leur arrestation seront également récompensés.

» Art. IV. Les personnes qui seraient reconnues avoir été à même de fournir des renseignements, sans le faire, seront traduites devant une commission militaire et jugées comme complices, en vertu des art. 59, 60, 61, 62 et 63 du code pénal.

1. A mesure que s'étendait la lèpre du brigandage, les primes s'élevaient et allèrent jusqu'à trois mille écus (17,200 fr.), comme on le verra par la suite.

» Art. V. A l'apparition des malfaiteurs, chaque habitant sera tenu d'aviser l'autorité municipale et le commandant militaire qui feront immédiatement sonner la cloche à marteau (cloche d'alarme). A ce signal, chaque habitant armé sera tenu de se mettre à la disposition de l'autorité et de lui prêter concours.

» Les communes voisines sonneront aussi leur beffroi, et des patrouilles seront immédiatement organisées sur leur territoire.

» Art. VI. Tout individu qui sera reconnu avoir eu des rapports directs ou indirects avec les brigands, qui leur aura procuré des vivres, des armes, des munitions, donné asile on rendu un service quelconque, sera considéré comme complice et puni selon la teneur des articles cités plus haut.

» Art. VII. Toute personne rencontrée, hors du territoire de sa commune, sans carte de sûreté, sera arrêtée sur-le-champ et traduite devant l'autorité compétente.

Rome le 22 décembre 1812.

» Signé, le chevalier DE NORVINS.

» Vu et approuvé par le sous-gouverneur de Rome.

» Comte MIOLLIS. »

Suivait une liste nominale de quarante-deux bandits mis au ban de l'État.

On a vu dans le chapitre préliminaire qu'il n'était pas loisible au premier venu d'être admis à l'honneur de faire partie de la mal-vivance. Nous ne savons s'il était tout à fait indispensable d'être *présenté*, mais toujours est-il que les mal-vivants étaient fort méticuleux sur le choix de leurs compagnons.

Ainsi un jeune homme de bonne famille, Vincenzo Panici, s'étant laissé entraîner, avec quatre de ses paysans, à tuer un prêtre, fut se présenter à Gaëtano, surnommé le *Calabrais*, chef d'une bande qui infestait les environs de San-Stefano. On refusa de l'affilier, sous le prétexte que sa fortune et les habitudes de sa vie avaient été, jusque-là, trop en désaccord avec les dures épreuves et les privations réservées aux mal-vivans. Gaëtano lui conseilla d'aller se remettre bénévolement entre les mains de l'autorité, ajoutant que, s'il s'obstinait à rester dans la montagne, il y serait impitoyablement tué à la première rencontre.

Quant aux quatre paysans, fils de paysans, rien ne s'opposait à leur admission, mais ils préférèrent s'associer à la bonne ou mauvaise fortune de leur maître.

Celui-ci se figura qu'il n'avait été refusé que faute de titres, c'est-à-dire de crimes suffisants ; et

arrêtant par-ci, dévalisant par-là, il se mit en devoir de conquérir ses éperons de mal-vivant.

Pendant quelque temps, ses expéditions n'eurent pas tout l'éclat qu'il en avait espéré. Mais s'étant aventuré dans les environs de Cisterna, dans les marais Pontins, il réussit à s'emparer de la princesse d'Étrurie et de sa fille, et à les conduire dans un bois voisin appartenant au prince de Caserte. Elles n'en sortirent que fort maltraitées.

Fier de ce succès, Vincenzo Panici se présenta de nouveau à Gaëtano, la tête haute et avec ce légitime orgueil qu'inspirent aux belles âmes les actions d'éclat.

Mais, fidèle à sa promesse, Gaëtano lui fracassa l'épaule d'un coup de fusil.

Recueilli par sa famille, Panici fut dirigé sur Itzi, petit bourg du royaume de Naples, où il resta caché jusqu'en 1815, sans autre distraction que d'y contempler, chaque jour, la tombe, en forme de tour, que les affranchis de Cicéron y ont élevée à la mémoire du célèbre orateur.

A cette époque (1815), monsignor Ugolini, délegat à Frosinone, le fit arrêter avec le concours des autorités napolitaines. On le fusilla au lieu même où il s'était emparé de la princesse d'Étrurie. Sa tête fut enfermée dans une cage de fer et pendue à la porte de l'auberge *delle Torre dei-tre-ponti*, où elle se voyait encore en 1825.

Maintenant, était-ce en raison d'une délicatesse excessive, était-ce par horreur pour la nature de son crime, ou pour ne pas déroger aux coutumes de la malvivance qui repoussait les riches de son sein, que Gaëtano s'était obstiné à ne pas accueillir un si digne confrère?

La réponse sera facile, quand on saura que les quatre complices de Panici furent admis à l'unanimité et reçus à bras ouverts.

Il arrivait souvent que, pour se mettre dans les bonnes grâces des bandits et leur soutirer les trente oboles de Judas, les bergers leur indiquaient des coups de main faciles à exécuter. C'est ainsi qu'un indigne pâtre, nommé Honorato Tornesi, introduisit, une nuit, Gaëtano et sa bande à Roccasecca-di-Piperno, dans le palais de ses maîtres, les frères Giuliani, dont l'un était chanoine. Le palais fut mis à sac, les deux frères furent traînés vers la montagne et leur rançon fut fixée à dix mille écus (54,000 fr.)

Lorsque la famille Giuliani eut envoyé cette somme, et au moment même où les bandits allaient relâcher leurs prisonniers, le pâtre fit observer qu'il se trouvait compromis aux yeux de ses maîtres, qu'il allait vraisemblablement perdre leur *confiance*, et que le plus sûr serait de les tuer tous les deux.

Les petits cadeaux entretenant l'amitié entre ber-

gers et brigands, Gaëtano s'empressa de se ranger à cette opinion, et l'on égorgea les Giuliani.

— Comme cela, ils ne se plaindront pas, dit le pâtre.

— C'est juste, reprit le chef de bande ; mais, comme de mon côté je redoute les indiscrétions, vous trouverez bon, cher ami, que je vous fasse partager leur sort.

Et il étendit le traître à ses pieds d'un coup de poignard. C'est presque invraisemblable, et cependant rien n'est plus vrai.

Une chose digne de remarque, et nous aurons l'occasion d'en citer plus d'un exemple, c'est le mépris profond que ces hommes couverts de sang ne pouvaient s'empêcher de témoigner aux traitres, la joie farouche avec laquelle ils se vengeaient, en quelque sorte, sur ceux-là même qui les servaient, de l'espèce de honte qu'ils éprouvaient à s'en servir.

Vers la fin de 1813, après la bataille de Leipsick, Pie VII revint à Rome, et les délégats firent insinuer aux mal-vivants que, s'ils voulaient rentrer dans la vie légale, il leur serait accordé une amnistie pleine et entière.

A cette nouvelle, Pasquale Tambucci et sa bande, Gaëtano et ses bandits s'internèrent de leur plein gré à Vallecorsa, dans l'intention d'y attendre que le saint-père réalisât ses promesses.

Malheureusement, pendant la domination fran-

çaise, le maire de Vallecorsa avait montré beaucoup de sévérité à l'égard des conscrits réfractaires ; il avait fait déporter jusqu'en Corse les parents des bandits vallécorsains, alors qu'ailleurs on s'était contenté de les disséminer dans la péninsule. Malheureusement encore ce maire, — il s'appelait Rossi, — avait été confirmé dans ses fonctions par le gouvernement pontifical, Il en résultait une sourde haine qui couvait dans tous les cœurs et n'attendait que l'occasion d'éclater. La présence des mal-vivans, comme on le pense bien, n'était guère faite pour calmer les esprits.

De sourdes rumeurs couraient dans la population du village ; le carnage et le meurtre se respiraient dans l'air ; les signes de ralliement s'échangeaient par les rues ; si bien que, le samedi-saint de l'année 1814, à l'heure de l'*alleluia*, les bandits, Tambucci en tête, firent irruption chez le maire, et, le tuant, lui, sa concubine, ses domestiques et ses estafiers, amoncelèrent treize cadavres les uns sur les autres.

Puis, comme il n'était pas prudent d'attendre l'amnistie en pareille occurrence, ils s'en retournèrent à la montagne plus brigands que jamais.

III

Antonio Gasparoni. — Sa famille. — Ses amours avec Ginévra. — De l'inconvénient d'avoir certains frères. — Premier crime de Gasparoni.

Antonio Gasparoni, cet émule de Fra Diavolo qu'il devait dépasser de beaucoup, naquit à Sonnino, diocèse de Terracine, arrondissement de Frosinone, le 13 juin 1794. Les fatalistes trouveront sans doute que cet homme devait naître un treize; reste à savoir si ce n'était pas aussi un vendredi.

Son père, Giuseppe Gasparoni, était un berger à son aise, faisant paître son propre troupeau. Antonio était fort jeune encore lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il resta alors sous la tutelle d'un frère et d'une sœur aînés ; celle-ci épousa plus tard Angelo de Paolis, autre brigand fameux dont nous nous occuperons beaucoup par la suite.

Gennaro Gasparoni, le frère aîné d'Antonio, s'étant réuni aux mal-vivants pour échapper à la conscription, notre héros resta seul chargé de la garde de son troupeau.

Dès lors commencèrent pour lui quelques relations forcées avec les brigands, par cette double raison qu'il avait un frère parmi eux et que ses pérégrinations de berger l'exposaient à les rencontrer fréquemment.

La vie de berger est triste et solitaire. Le cœur d'Antonio venait de s'éveiller ; il désirait être deux, et s'éprit vivement d'une charmante jeune fille de son âge et de sa condition.

Antonio était un beau garçon bien découplé, à l'œil noir et profond, au teint mat, à cette chevelure abondante et un peu crépue qui encadre si bien les têtes italiennes. Ginévra le paya de retour.

Les parents de la jeune fille n'eurent d'abord pas l'air de voir d'un trop mauvais œil cette passion naissante. Ginévra avait aussi un troupeau, et trouvait naturellement que les pâturages choisis par Gasparoni étaient les plus fertiles. Ils passaient ainsi presque toutes leurs heures, confiants dans l'avenir et la main dans la main. Les journées s'envolaient que c'était miracle, et, le soir venu, Antonio allait encore s'asseoir au foyer de Ginévra, sous l'œil de sa mère.

C'était du Florian, de l'Estelle et du Némorin dans toute leur naïveté champêtre : et nul ne se serait alors douté du terrible renom que ce tendre jouvenceau se ferait un jour.

Toutefois, les parents de Ginévra avaient une arrière-pensée et n'accueillaient Antonio qu'en raison de la peur qu'ils avaient de son frère Gennaro, le réfractaire enrôlé parmi les brigands.

C'est ici le lieu de dire que, au mois de mai 1815, et malgré les crimes que nous avons vu commettre à Vallecorsa, par Tambucci et sa bande, Pie VII avait eu la clémence ou la faiblesse, — nous laissons au lecteur le soin de choisir, — d'accorder enfin cette amnistie générale si mal méritée.

Tambucci revint à Vallecorsa, dont les rues étaient encore humides du sang répandu par lui.

Deux autres chefs, Gaëtano le Calabrais et Decinnove, furent internés avec leurs hommes, l'un à Sonnino, l'autre à Sezza.

Ces messieurs recevaient du gouvernement trente sous par jour, ce qui, en Italie, dans un village et à cette époque, suffisait largement à tous leurs besoins. Ils n'avaient donc absolument qu'à se promener les mains dans les poches, à humer le soleil, à conter fleurette aux jeunes filles et à étaler au grand jour l'or de leurs costumes de brigand, qu'ils portaient encore.

Nous laissons à juger de l'effet que devait produire sur le peuple cette répression qui avait l'air d'une récompense, et faisait à ces mécréants, assez

mal corrigés, une existence plus douce et pour ainsi dire plus honorée que celle infligée aux laboureurs et aux ouvriers.

Quoi d'étonnant à ce que, en face de pareils exemples, les jeunes gens coupables d'une faute s'en allassent tout droit à la montagne y faire la *nozza* et le carnage, à en revenir plus tard amnistiés et rentés?

Cette amnistie, survenue au beau milieu des amours d'Antonio Gasparoni, eut cela de fatal pour lui, qu'elle ramena son frère Gennaro, amnistié comme les autres, et que, dès lors, les parents de Ginévra n'ayant plus à redouter les représailles du brigand, mirent tout simplement à la porte le prétendu de leur fille.

Jusqu'à cette époque, Antonio n'avait eu aucune mauvaise action à se reprocher. Cette injustice du sort, cette solidarité du nom de famille qui lui faisait payer les fautes de son frère, inspirèrent son premier cri d'anathème.

Cependant, Antonio demanda à Ginévra un dernier rendez-vous, et, l'ayant obtenu, il lui proposa de quitter la maison paternelle et de fuir avec lui au hasard du bon Dieu.

La raison de la jeune fille disait non, mais le cœur disait oui. Or, où a-t-on jamais vu que, à dix-huit ans et dans de pareilles luttes, ce dernier ne soit pas vainqueur?

La fuite fut résolue ; à quelques jours de là, à la nuit tombante, Ginévra sortit par la fenêtre de sa chambre, son petit paquet sous le bras, et non sans s'être agenouillée devant une image de la Madone, fort étonnée sans doute d'être mêlée à pareille affaire, mais que les Italiennes prennent volontiers pour complice dans toutes leur histoires d'amour.

De son côté, Antonio avait vendu quelques buffles, réalisé quelque argent, et il attendait la jeune fille sous un orme quelconque.

Seulement, Ginévra avait un frère ; — souvent les frères ont du bon, mais il arrive parfois qu'ils surveillent leur sœur. — Celui-ci avait surpris le premier rendez-vous, deviné qu'elle en serait la suite, et surveillait toutes les démarches de sa sœur.

Il en résulta que, au moment ou Ginévra sortait par la fenêtre, ce frère barbare sortait par la porte, et que se coulant dans l'ombre, à une distance calculée, il arriva presque en même temps qu'elle sous l'orme en question.

Là, il se dressa tout à coup devant Antonio, et lui adressa les plus vifs reproches.

Antonio plaida chaleureusement sa cause pendant que Ginévra pleurait, ce qui est l'argument habituel des jeune filles surprises en escapades d'amour.

Le frère fut inéxorable; il s'était muni d'un bâton et alla jusqu'à le lever sur Gasparoni.

— Levez-le, dit ce dernier, calme jusque-là, mais chez qui le sang commençait à entrer en ébullition; levez-le, mais ne le laissez pas retomber!

Malgré cet avis, le bâton retomba, si dru que le pauvre amoureux en eut l'épaule gauche démise.

Alors Antonio tira de sa ceinture un poignard dont il s'était précautionné pour le voyage, et le planta jusqu'à la garde dans le cœur de son adversaire.

Ce crime commis, il ne restait plus à Antonio Gasparoni d'autre refuge que la montagne.

Le berger finissait par faire place au brigand.

IV

Gasparoni se fait brigand. — Dominique, le *Calabrais*. — Les mal-vivants se séparent en deux bandes. — Rivalité du *Calabrais* et de Gasparoni. — Caractère de ce dernier. — Vengeance d'un berger. — Sentinelles perdues et patrouilles grises. — D'un souper accaparé par dix-sept brigands qui le payent à raison d'une tête par tête.

Se retirer sur la montagne, où l'on ne pouvait du reste gagner sa vie par les voies légales, étant

synonyme de se faire brigand, le lecteur s'étonnera peut-être de ce que Gasparoni prenait ce parti extrême au moment même, où en raison de l'amnistie, la malvivance finissait.

A cela il y a deux réponses :

La première, que Gasparoni était une nature perverse, et que sa vocation venait sans doute de se révéler.

La seconde, qu'un certain nombre de Calabrais, sujets du roi de Naples et se défiant du pardon pontifical, avaient refusé d'en profiter et continuaient leur petit métier dans les États romains, qu'ils trouvaient plus avantageux à exploiter que les Calabres.

Il est si vrai que le brigandage continuait que nous citerons, pour mémoire seulement, un décret du cardinal Consalvi, le célèbre secrétaire d'État, promulgué postérieurement à l'amnistie [1], le 13 décembre 1814.

Ce décret remettait en vigueur toutes les mesures de répression prises précédemment, ajoutant que les individus rencontrés en campagne, masqués, noircis ou cherchant à dissimuler leur visages d'une façon quelconque, seraient condamnés à sept ans de galère, pour ce seul fait d'être travestis, et

1. L'amnistie était du mois de mai précédent.

sans qu'il fût besoin de les convaincre d'un autre crime ou délit.

La prime fixée par tête de bandit pris ou dénoncé était portée à deux cents écus.

Il est bon de préciser que cette rigueur à propos des travestissements n'était pas à l'adresse des mal-vivants déclarés qui, loin de se cacher, opéraient toujours à face découverte ; mais bien à celle des petits voleurs par raccroc qui détroussaient sur les grands chemins, dans l'espoir qu'on mettrait leurs vols au compte des brigands, et allaient ensuite en manger tranquillement le produit dans leurs respectables familles.

Du reste, ces bandits amateurs n'exerçaient pas sur le territoire de Frosinone, où les mal-vivants, trés à cheval sur leurs prérogatives, ne les auraient pas tolérés.

Gasparoni à raconté lui-même que, après le meurtre du frère de sa maîtresse, meurtre qui le séparait à jamais de celle qu'il aimait, il avait été pris d'une désolation profonde et d'un dégoût absolu de la vie. Il allait à la montagne sans parti pris, lorsqu'il y fut rencontré par un chef de bande, Dominique le Calabrais.

Dominique était le frère de ce Gaëtano, également surnommé le *Calabrais*, dont nous avons déjà parlé et qui, actuellement interné à Sonnino, y menait la douce existence que vous savez.

Dominique persuada à Gasparoni que son crime étant irrémissible, il ne lui restait qu'à s'affilier.

Gasparoni le crut, se laissa armer de la carabine, du coutelas, de la *patroncina*, fit serment de fidélité à la malvivance et passa brigand à l'unanimité

S'il faut s'en rapporter à lui, il ne tarda pas à s'en repentir; mais rien ne nous oblige à le croire sur sa parole.

Dominique le Calabrais était un homme d'environ quarante ans, ancien sbire pontifical à Frosinone même. Rien de curieux comme la facilité qu'ont, dans ce pays, les sbires à devenir brigands et les brigands à tourner aux sbires.

Toutes les passions mauvaises, la cruauté gratuite, l'ingratitude, la dépravation la plus éhontée étaient le partage de ce chef. Les meurtres dont il s'est souillé sont innombrables, et tous témoignent qu'il versait le sang pour le sang lui-même. Sa bourse ne s'ouvrait jamais que pour engloutir. Il ne dominait que par la terreur les pâtres qui lui servaient d'intermédiaires. Il abusait de leurs femmes, de leurs filles, ne leur laissant que le déshonneur et les larmes en échange des services qu'il en exigeait.

La domination d'un pareil homme ne pouvait s'imposer longtemps à Gasparoni, lequel avait au

moins, dans un coin de l'âme, quelques cordes généreuses qui vibraient parfois.

La bande s'était augmentée de deux nouvelles recrues : Allessandro Massaroni et Bartolomeo Varroni, tous deux du même âge que Gasparoni et ses compatriotes.

Ils résolurent de se séparer de Dominique, et furent suivis par quelques autres également originaires des États du pape.

Il y eut dès lors deux bandes : la bande napolitaine et la bande pontificale.

Soit en raison de son ascendant personnel, soit en raison de l'expérience pratique des montagnes qu'il devait à sa qualité de berger, Gasparoni fut nommé le chef de cette dernière bande.

Les gouvernements de Rome et de Naples avaient tant d'affaires sur les bras, ils étaient si ébranlés par les commotions politiques qui se succédaient les unes aux autres, que tout se bornait à de stériles édits et que le brigandage prospérait à miracle.

Gasparoni ne tarda pas à se signaler par des captures importantes. L'or poussait en quelque sorte sous ses pas. Son premier soin fut de faire habiller magnifiquement ses compagnons et de leur procurer des armes de précision damasquinées avec luxe. Il se complaisait à la mise en scène d'un brigandage qui se respecte et de bonne tenue. Il avait le caractère facile, la parole insinuante, la

main toujours ouverte, et jetait l'argent comme il le *gagnait*; à ce point que les bergers et les fournisseurs l'aimèrent bientôt autant qu'ils détestaient Dominique.

Les brigands ne sont pas parfaits; on l'admettra volontiers. Aussi était-il dans l'ordre des petitesses humaines que l'ancienne bande jalousât la nouvelle. Les vieux ne voulaient rien moins que tuer et dévaliser les plus jeunes, menaçant Dominique de l'abandonner s'il ne les mettait tout au moins en mesure de rivaliser d'élégance avec les compagnons de Gasparoni.

Si le hasard avait permis que les deux bandes se rencontrassent en ce moment, elles se seraient peut-être détruites l'une par l'autre, et c'eût été un fier débarras pour les gouvernements de Rome et de Naples.

Le hasard, parfois si adroit, manqua de tact en cette circonstance.

Cependant, en attendant que cette rencontre eût lieu, Dominique songeait à se réhabiliter dans l'esprit des siens par une action d'éclat.

Dominique se concerta avec un berger du nom de Marzo, lequel tenait, à ce qu'il paraît, un bureau de renseignements officieux, et pouvait sans doute le mettre sur la voie d'une *razzia* mémorable.

On était alors à la fin de septembre 1814, époque de villégiature.

Marzo apprit à Dominique que précisément son maître devait, à quelques jours de là, réunir à sa maison de campagne toute la noblesse des environs.

Il devait y avoir là un magnifique coup de filet et de grosses rançons à palper.

Dominique appela Marzo son meilleur ami, et lui promit une forte part dans les bénéfices.

Seulement, Dominique avait perdu de vue une chose : c'est qu'il avait autrefois infligé à Marzo une de ces mésaventures conjugales qu'on pardonne rarement.

C'était donc tout bonnement un piége que Marzo avait résolu de tendre à son excellent ami Dominique.

Le berger aurait pu se concerter avec les autorités locales; mais telle était la croyance générale que les archers et les bandits s'entendaient, qu'il préféra s'en aller jusqu'à Mola-di-Gaëta prévenir le commandant militaire.

Le commandant fixa une date où il ferait marcher nuitamment des troupes par Fondi et se trouverait lui-même à leur tête, aux portes du château, dès la pointe du jour.

Ce plan combiné, Marzo retourna vers Dominique, et lui annonça que la fête aurait lieu le 28 septembre.

— Vous ne savez pas, ajouta-t-il, un bon tour auquel j'ai pensé?

— Voyons cela! demanda le bandit, en se frottant déjà les mains de l'aubaine promise.

— Personne n'habite actuellement le château, reprit Marzo, si ce n'est moi qui suis préposé à sa garde. Mon maître et ses invités ne doivent arriver que dans la matinée du 28. Les provisions les plus recherchées, les vins les plus fins garnissent déjà le cellier et l'office... A votre place, cher ami, j'arriverais avec tous mes hommes le 27 au soir, je souperais au château, je ferais bombance, et le lendemain, lorsque la société arriverait, elle se trouverait naturellement prise dans votre embuscade.

Dominique le *Calabrais* n'était décidément qu'une brute, plutôt faite pour obéir que pour commander. Fasciné sans doute par la splendeur du butin qui déjà miroitait à ses yeux avides, il donna tête baissée dans ce traquenard qu'aurait éventé le stratégiste le plus vulgaire.

Heureuses ou néfastes, attendues ou redoutées, toutes les dates arrivent en leur temps. Le 27 septembre arriva comme les autres, et Domnique ne manqua pas de se rendre au château avec toute sa bande, composée d'une femme et de dix-sept hommes.

Hélas! oui, une femme!

C'était une marchande de Lenola, — royaume de

Naples, — dont la spécialité avait été de fournir les mal-vivants, et qui, poursuivie de ce chef, — il y allait de la vie, — n'avait rien trouvé de mieux à faire que de venir embellir l'existence de Dominique.

Marzo fit les honneurs de la *villa* avec un empressement du meilleur augure. On se mit à table. Le commandant de Mola-di-Gaëta avait fait les frais du festin.

Dominique avait bien eu la précaution de poster des sentinelles autour du château; mais, à force de venir prendre part aux libations de leurs camarades, elles finirent par trouver plus commode de prendre place à table et de n'en plus bouger.

Le lendemain, au petit jour, les brigands furent réveillés par des tambours qui battaient la charge.

Le commandant et sa troupe cernaient le château.

Le Calabrais se frotta les yeux, sauta sur sa carabine, secoua ses hommes et appela Marzo, qui se garda bien de paraître, par cette excellente raison qu'il était passé à l'ennemi.

Dominique reconnut enfin le piége où il était tombé, et se prépara à faire une défense désespérée.

Les portes furent barricadées; la fusillade s'engagea par les fenêtres, et déjà plusieurs soldats avaient été tués, lorsque le commandant ordonna

de mettre le feu aux quatre coins du château, dont les greniers étaient remplis de foin.

La fusillade continuait, pendant que les flammes se propageaient avec une rapidité dévorante.

Jugeant toute fuite impossible, quatre brigands et la femme dont nous avons parlé se jetèrent au milieu de l'incendie et y périrent.

Alors le commandant fit battre un ban et ordonna aux assiégés de jeter les armes.

Dominique aurait pu répondre comme ce héros de l'antiquité : « Viens les prendre ! » Mais il préféra arborer un mouchoir blanc au bout d'un bâton, pour signifier qu'il se rendait.

Les treize bandits qui restaient, toujours ce chiffre fatal ! furent garrottés un à un, à mesure qu'ils sortaient du château, et transférés à Fondi.

Traduits devant le tribunal de Capoue, ils furent fusillés sans merci.

Il y avait, entre les mal-vivants des différentes bandes, un pacte, une sorte d'assurance mutuelle qui les obligeait à poursuivre et à tuer les traîtres, quels que fussent les chefs de la bande trahie.

Il en résulta que, si intimement charmé que fût Gasparoni d'être débarrassé d'un collègue gênant, il n'en dut pas moins traquer à outrance le pâtre aux abois.

C'est ainsi que, tout en succédant à Caligula,

l'empereur Claudius se vit obligé de punir le régicide auquel il devait la pourpre.

Pour en finir tout de suite avec Marzo, nous dirons que la seule ressource qui lui resta fut de s'enrôler dans la police papale. Huit ans après, en 1822, il espérait que le temps avait fait sa besogne habituelle, qui est d'amener l'oubli, et se risqua seul par les chemins pour aller revoir sa famille qui habitait Lenola; mais la vengeance veillait et lui envoya deux coups de fusil, comme si elle eût voulu tuer à la fois le traître et le sbire.

V

Décret du cardinal Consalvi. — La cavalerie dans les montagnes. — De l'utilité des cloches d'alarme... pour les malvivants. — Conduite des amnistiés. — La bataille de Macerata. — Murat détrôné. — Le siége de Gaëte. — Le général Bianchi. — Gasparoni dans le camp autrichien. — La famille Fabrizzi. Comment Gasparoni redevient brigand. — Il s'aperçoit que sa bourse est déserte et la repeuple aussitôt. — Le curé de Campo-di-Miele. — Un homme de confiance.

Le secrétaire d'État, cardinal Consalvi, continuait à faire pleuvoir sur la malvivance d'inutiles décrets qui ne l'atteignaient guère.

Celui du 12 août 1815 est curieux : Son Éminence constatait, dans le même paragraphe, « que

» les mesures prises jusque-là avaient eu les meil-
» leurs résultats, et que cependant le brigandage se
» développait chaque jour en de plus effrayantes
» proportions. »

Il nous semble que la seconde de cès allégations dément quelque peu la première.

L'article 2 affectait « spécialement à la poursuite
» des bandits une colonne mobile de cavalerie et
» d'artillerie. »

Des chevaux et des canons sur les montagnes et dans les ravins qui servaient habituellement de retraite aux bandes insurgées, alors que des hommes légèrement armés n'y pénétraient qu'avec peine!

Il faut le lire pour le croire.

L'article 10 ordonnait « de sonner les cloches à
» l'approche des brigands, » ce qui avertissait, à la vérité, les populations, mais avertissait aussi les bandits qu'il ne leur restait plus qu'à battre en retraite.

Les articles 18 et 22 étaient mieux inspirés.

Le premier décrétait que les églises, chapelles et couvents cessaient d'être *lieux d'asile,* et qu'il était désormais permis d'y poursuivre les mal-vivants « avec le respect et la décence exigés en pareil cas. »

Le second accordait la vie sauve et promettait « une peine douce » aux brigands qui se constitueraient prisonniers dans le délai de quinze jours.

Nous ne savons si le cardinal était enchanté de son œuvre, mais, à coup sûr, ces messieurs de la montagne devaient s'en frotter les mains.

Pendant ce temps, les amnistiés continuaient à exercer sous la garantie du gouvernement.

Gaëtano, le Calabrais, pour s'entretenir la main, s'était fait boucher à Sonnino; mais il ne payait ses bêtes aux éleveurs qu'à coups de bâton.

Decinnove continuait à se pavaner dans Sezza, où il rançonnait les propriétaires.

Tambucci allait souvent, la nuit, revoir ses amis à la montagne; il leur fournissait des armes et des *conseils*, narguait les habitants de Vallecorsa qu'il avait naguère pris ou dépouillés, se parait à leurs yeux de leurs propres bijoux et paraissait ne pas se ressouvenir le moins du monde que, grâce à lui, monsignor Ugolini n'avait plus que neuf doigts au lieu de dix.

Tout cela à raison de trente sous par jour, que leur payait exactement le gouvernement bénévole.

Toutefois, cette entente cordiale devait mal finir, comme nous le dirons plus tard.

Revenons à Gasparoni:

Murat venait de perdre son royaume à la bataille de Macerata (1815), et les restes de son armée s'étaient enfermés dans Gaëte, où l'assiégeait le général Bianchi à la tête d'un corps autrichien.

Ce général, à qui le bois importait peu pourvu

qu'il fît flèche, publia une amnistie qui autorisait tous les bandits, brigands ou autres, à se réintégrer dans le royaume.

Gasparoni envoya un affidé au général pour lui demander si les sujets du pape étaient compris dans cette amnistie.

La réponse ayant été affirmative, Gasparoni et sa bande, munis d'un sauf-conduit, se rendirent à Mola-di-Gaëta, où était le quartier général allemand. Ils y furent reçus avec tous les égards qu'on ne leur devait pas.

Il y avait à Gaëte une riche famille appelée Fabrizzi. De tout temps, les Fabrizzi avaient exécré les Bourbons de Naples, semant l'or à pleines mains pour leur aliéner l'opinion et saper le trône du roi Ferdinand. Après Marengo, les Fabrizzi s'étaient donnés corps et âme, au roi Joseph d'abord, puis au roi Murat.

La chute de l'empereur causa à cette famille un chagrin profond, sans compter que, les Bourbons revenant, l'heure des représailles allait sonner, et qu'elle aurait à rendre un terrible compte au pouvoir nouveau.

Cependant les Fabrizzi avaient le courage de leurs opinions. Quand l'armée de Murat se retira dans Gaëte, ce fut un Fabrizzi qui ravitailla la place à ses frais. Un autre membre de cette famille, un

prêtre, ne quittait pas les remparts, stimulant les assiégés de l'exemple et de la voix.

Sur ces entrefaites, un homme à mine suspecte ut arrêté par Gasparoni au moment où il se coulait furtivement sous la tente du général Bianchi, au camp de Mola-di-Gaëta.

Cet homme, qui cachait un poignard sous sa veste, avoua son intention de tuer le général, et accusa, à tort, le chanoine Fabrizzi de la lui avoir inspirée.

Dès lors Gasparoni passa pour avoir sauvé Bianchi, lequel lui prouva sa reconnaissance en le chargeant d'aller mettre à sac un palais que les Fabrizzi avaient à Itri, et de s'emparer de leurs troupeaux nomades qu'il ramènerait au camp.

Cette mission rentrait trop bien dans les habitudes de Gasparoni pour qu'il ne s'en acquittât point parfaitement.

La place de Gaëte, que les Autrichiens investissaient par terre et les Anglais par mer, fut obligée de capituler. Le général Bianchi y entra à la tête de son armée, et le chanoine Fabrizzi fut expédié à Naples, chargé de malédictions et de chaînes.

Que les muratistes fussent victorieux, et il devenait archevêque ou cardinal.

Gasparoni était entré à Gaëte en vainqueur, à la suite du général. A cette heure, grâce à la protection de Bianchi, il était en passe de prendre du

service et de se réhabiliter. Lui-même en avait, à ce qu'il paraît, le désir très-formel.

Malheureusement, un jour que Gasparoni se disposait à aller visiter les vaisseaux anglais, Alessandro Massaroni, un de ses anciens compagnons de malvivance, insinua qu'on ne l'en laisserait pas revenir, et qu'il y resterait prisonnier.

Le soir, au détour d'une rue, et comme pour le confirmer dans sa défiance, un inconnu lui glissa à l'oreille que l'amnistie proclamée par le général n'avait été ratifiée par le roi Ferdinand qu'à l'égard des sujets napolitains, et que, quant à lui, Gasparoni, sujet papal, il serait arrêté le lendemain et livré aux autorités de Frosinone.

Gasparoni aurait dû aller droit au général Bianchi, en appeler à sa gratitude, à sa loyauté, et lui demander net ce qu'il devait espérer ou craindre.

Au lieu de cela, la peur le prit ; il se vit déjà sur la place du marché à Frosinone, pendu à quelque fourche patibulaire, honni, lapidé par la foule, et, rassemblant à la hâte quelques-uns de ses compagnons, il reprit, la nuit même, le chemin de la montagne.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, mystification, haine ou vengeance, il n'y avait pas un mot de vrai dans les avertissements qu'il avait reçus. L'événement le prouva, en ce que ceux de ses

compatriotes restés dans le royaume des Deux-Siciles sur la foi de l'amnistie purent s'y marier par la suite et y faire souche d'honnêtes gens.

Gasparoni avait vécu à Gaëte avec son insouciance et sa prodigalité habituelles, mais sur ses *bénéfices* passés et en ne dépouillant personne, comme un ex-brigand qui veut vivre tranquillement de ses rentes.

Pris au dépourvu comme la cigale, il retournait à la montagne les poches vides, lorsque en passant par Campo-di-Miele, dans la Terre de Labour, il daigna choisir le curé de cette commune pour repeupler sa bourse.

Ce curé passait pour riche. Gasparoni entra seul au presbytère, sella lui-même la mule du pasteur, le pria de monter dessus, sauta en croupe, piqua des talons... et le tour était fait.

Le lendemain, le curé dut écrire à sa famille de lui envoyer deux mille écus; la famille n'en envoya que mille, et Gasparoni allait se contenter de cette somme, lorsqu'il fut tiré à l'écart par le messager.

— Seigneur brigand, lui dit ce dernier, les deux mille écus étaient prêts; je les ai vus et palpés; on ne s'est ravisé qu'au dernier moment. C'est tout simplement une supercherie, — *apparenza*, — dont on a pensé que vous seriez dupe; exigez le tout et vous l'aurez.

Gasparoni regarda l'envoyé dans le blanc des yeux.

— Qui es-tu? lui demanda-t-il.

— L'homme de confiance de la famille.

Gasparoni toisa cet homme de confiance de son regard *noir :* un terrible regard, que ses compagnons baptisaient ainsi.

Puis, retournant vers le pasteur :

Monsieur le curé, reprit-il, vous avez là un fidèle serviteur que je vous engage à mettre à la porte le plus tôt possible. S'il est vrai que vous puissiez disposer de la somme entière, comme il me le dit, je compte sur votre *délicatesse* pour me l'envoyer ce soir même... Partez, vous êtes libre.

Et comme le pasteur s'était empressé de profiter de la permission :

— A propos, lui cria de loin le brigand, vous savez que, si je ne recevais pas mille écus ce soir, j'irais les chercher demain.

Et il les reçut.

Ce que c'est pourtant que la bonne foi... quand elle est doublée d'une bonne peur!

VI

De l'agrément qu'il y a, pour des bandits, à être à cheval sur une frontière. — Convention entre le saint-siége et l'État de Naples. — Le brigadier Rita. — Premier meurtre de Giuseppe Decesaris. — Monsignor Ugolini, délégat à Frosinone. — Retour de trois amnistiés à la malvivance. — Luigi Masocco. — La cabane des charbonniers. — Un brouillard qui s'élève et se dissipe à point nommé. — Où les gendarmes se montrent... et disparaissent aussitôt. — Première blessure de Gasparoni. — Il reste confié aux soins de trois mal-vivants. — Le médecin de Terracine. — Procédé de Masocco pour l'engager à aller tâter le pouls de Gasparoni. — Une visite de mille francs.

Ce qu'il y avait d'agréable et surtout de commode pour le brigandage, c'était d'être en quelque sorte à cheval sur une frontière, avec un pied chez le pape et l'autre chez le roi de Naples.

Il en résultait que lorsqu'un des deux États, se réveillant de sa léthargie, harcelait un peu plus vigoureusement les bandits, ces derniers se réfugiaient chez le voisin, où, à charge de revanche, ils étaient accueillis par leurs confrères avec l'hospitalité la plus écossaise.

Cet inconvénient avait fini par frapper les deux États limitrophes, si bien que, à la date du 4 juillet 1816, le cardinal Consalvi, pour Rome, et le marquis de Fuscaldo, pour Naples, signèrent une

convention dont nous extrayons la clause principale:

« Que, en cas de flagrant délit ou de collision » ouverte, les forces armées respectives pourraient » poursuivre les malvivants d'un État sur l'autre. »

La mise en vigueur de cette mesure paraissait devoir être si efficace, si décisive, qu'elle fut limitée à quatre mois, quitte à la prolonger, d'un commun accord, si les circonstances l'exigeaient.

Elles l'exigèrent, comme on le pense bien, car nous ne sommes qu'en 1816 et le brigandage ne prit fin qu'en 1825... quitte à recommencer de nos jours. Encore mourut-il de sa belle mort, réduit par la ruse et non par la force.

Du reste, ces édits, ces conventions, cette cavalerie, ces cloches, ces canons, tout cela n'était qu'une stérile mise en scène, de la poudre jetée aux yeux des populations par un gouvernement vermoulu qui jouait à la vigueur comme les enfants jouent aux soldats.

A Rome, un libéral qui ne va pas à confesse sera toujours plus surveillé, plus redouté qu'un voleur de grand chemin qui fait semblant de dévotion.

L'administration choisissait ses agents, comme si elle eût pris à tâche de leur faire produire le plus de brigands possible.

Ainsi, elle avait envoyé à Prossedi, diocèse de Ferentino, et comme brigadier de police, un bandit amnistié, du nom de Vincenzo Rita.

Or, la mode était alors, parmi la jeunesse italienne des campagnes, de porter des chapeaux enrubannés et de longues tresses de cheveux qui pendaient le long des tempes.

Cette mode, originaire des mal-vivants, était mal vue par l'autorité, qui la considérait comme une bravade ou comme une espèce de solidarité morale avec les brigands.

Au nombre des habitants de Prossedi était un jeune homme, Giuseppe Decesaris, qui se faisait remarquer par la profusion de ses rubans et l'exubérance de ses tresses, à ce point qu'un jour, en pleine place du village, au sortir de la messe, le brigadier de police lui enleva son chapeau, en coupa les rubans qu'il foula aux pieds, puis, l'empoignant aux cheveux, le secoua si rudement que les tresses du jeune homme et le jeune homme lui-même en souffrirent beaucoup.

Le brigadier Rita, bien armé, d'une force peu commune, était de plus, accompagné de ses archers, ce qui rendait, pour le moment, toute défense inutile.

Decesaris n'articula pas une plainte et rentra chez lui. Là, il prit un tromblon, le bourra de balles coupées, qu'il combina avec je ne sais quelle cire fulminante dont l'explosion faisait des ravages affreux. La nuit venue, il alla se cacher sous un porche obscur et tua net le brigadier à deux pas de chez lui.

La femme de ce dernier, attirée par l'explosion, se hâta d'accourir. Son mari flambait comme une torche. Elle courut chercher de l'eau et éteignit l'incendie; mais la vie de Vincenzo Rita s'était éteinte du même coup.

Et voilà comment Giuseppe Decesaris tourna au brigandage.

Ceci se passait le 1er novembre 1815, jour de la Toussaint. Vers ce temps, monsignor Ugolini, — le même que nous avons vu dévaliser par Tambucci d'une bague et d'un doigt, — fut nommé délégat de la province Maritime et de Campagne.

Les amnistiés donnaient plus que jamais des sujets de plaintes, et le délégat était personnellement payé pour s'en émouvoir. Il s'en émut donc et résolut de frapper un coup décisif en les faisant arrêter.

Seulement il fit cette réflexion : qu'il y en avait, dans le nombre, dont la conduite était irrépréhensible; que les bons ne devaient pas être confondus avec les mauvais, et que, dès que le bruit de l'arrestation de ces derniers se serait répandu, il se pourrait fort bien faire que les autres, croyant à une mesure générale, prissent la fuite et retournassent par force majeure à la malvivance.

Que faire pour obvier à cet inconvénient?

Monsignor Ugolini jugea que le plus simple était de commencer par les mettre tous indistinctement

sous la main de la justice, se réservant de faire élargir ensuite ceux qui se trouveraient ne rien avoir à leur charge.

Cette combinaison avait du bon, mais elle ne réussit qu'à demi.

La même nuit et à la même heure, par toute la province, les divers domiciles des amnistiés furent envahis par la force armée. Mais il se trouva que trois d'entre eux, Domenico Franelli, Mangiafighi et Luigi Masocco, n'étaient pas rentrés.

Les deux premiers, qui étaient de San Stephano, virent, de loin, des sbires à leur porte, et, flairant un piége, prirent la fuite sur l'heure.

Masocco avait été gracié en 1814, après avoir vécu dix ans dans la malvivance. Il se conduisait bien et avait épousé la plus belle fille de Sonnino; on l'appelait du joli nom de Maria-Grazia. Masocco gardait en ce moment une ferme — la ferme Pia — dans les Marais-Pontins. Sa femme courut, la nuit même, l'informer des poursuites dont il était l'objet.

La conscience nouvelle de l'ex-brigand était fort tranquille, mais le malheur voulait qu'il en eût une ancienne, toute chargée d'iniquités dont il se figura qu'on allait lui demander compte.

Il décrocha donc sa bonne carabine des anciens jours, pressa une dernière fois Maria-Grazia sur son cœur, et s'en fut à cet éternel *refugium peccatorum* que l'on appelait la montagne.

Masocco rentra là comme un souverain détrôné à qui les caprices du sort viennent de restituer ses États. Gasparoni lui-même, s'inclinant devant l'expérience du bandit émérite, lui céda le commandement de sa bande.

Masocco, jaloux de justifier la distinction flatteuse dont il était l'objet, signala son entrée au pouvoir par la prise d'un riche propriétaire du royaume de Naples.

Le messager porteur de la rançon du prisonnier revenait nanti d'une somme importante, lorsqu'il tomba au pouvoir des gendarmes napolitains, qui arrachèrent de lui, à coups de plat de sabre, la désignation de l'endroit où il devait rejoindre les mal-vivants.

Le rendez-vous donné était dans une cabane de charbonniers, située à l'angle d'un carrefour appelé l'*Opaco della-Pala,* entre Monticello-di-Fondi et Terracine.

— Va devant, dit le brigadier au messager, et sers nous de guide.

Le pauvre diable se trouvait entre deux alternatives également fâcheuses : être tué, tôt ou tard, par les mal-vivants pour sa trahison, ou assommé, sur l'heure, par la force armée pour sa résistance. Des deux inconvéniens il avait naturellement choisi le plus éloigné.

Les gendarmes jugèrent adroit de dévancer les bandits et de se poster dans la cabane même.

Ce jour-là il pleuvait providentiellement à verse; un épais brouillard obscurcissait l'atmosphère : ce qui avait permis aux gendarmes d'exécuter leur dessein sans être dépistés par les vedettes de Masocco, qui ne marchait jamais qu'avec les plus grandes précautions.

Le brouillard semblait s'être mis aux ordres de la force armée; il se dissipa dès que celle-ci n'en eut plus besoin pour se cacher, et au moment où il allait lui devenir nuisible en l'empêchant de voir venir les bandits.

Masocco avait choisi l'Opaco-della-Pala parce que plusieurs routes y aboutissaient, et que l'on pouvait s'assurer de loin qu'elles étaient libres.

Cependant, à deux portées de fusil de la cabane, il fut frappé de voir que la porte en était fermée, la fenêtre calfeutrée et que pas l'ombre d'un charbonnier ne paraissait aux alentours.

On devine que les charbonniers étaient consignés et gardés à vue par la force armée qui se méfiait de leur connivence.

Masocco, soupçonnant un piége, proposa de rebrousser chemin, quitte à éclaircir la chose plus tard et à ne toucher la rançon attendue que le lendemain.

Mais Gasparoni ne partageait pas cet avis. Il sou-

tint qu'il y aurait de la lâcheté à reculer; que s'il était arrivé quelque chose de fâcheux aux charbonniers ou au messager, c'était une raison de plus pour s'en inquiéter; que, d'ailleurs, ils étaient en force, et que, à supposer qu'il y eût de la gendarmerie sous roche, il ne serait pas fâché de lui dire deux mots.

— Après tout, ajouta-t-il en armant sa carabine, je veux en avoir le cœur net et j'y vais tout seul.

Un bandit en sous-ordre ne se serait pas permis toutes ces réflexions; encore moins aurait-il osé enfreindre la défense d'aller en avant. Mais Gasparoni n'était pas tout le monde, et il n'avait pas tellement résilié son pouvoir qu'il ne lui en restât quelque chose.

Il s'avança donc, l'arme en arrêt, prêt à riposter à une attaque imprévue.

Les gendarmes épiaient tous ses mouvements par une lésarde, calculant le nombre de pas qu'il avait à faire encore pour trouver plus sûrement la mort.

Il régnait autour de la cabane un silence lugubre; on pressentait à je ne sais quoi que des respirations haletaient derrière ce mur impassible; Gasparoni entendit bruire en lui cette voix secrète qui annonce les malheurs.

Il allait reculer peut-être, mais un autre voix, celle de l'amour-propre lui cria que le vin était tiré et que, sous peine de honte, il fallait le boire.

Il avança donc.

Tout à coup la porte et la fenêtre de la cabane s'ouvrirent violemment; dix canons de fusil se braquèrent sur lui, et il tomba le cou traversé d'une balle.

Déjà les gendarmes s'élançaient pour lui couper la tête et gagner la prime promise, mais Masocco et toute sa bande avaient suivi de loin l'intrépide brigand. Ils ripostèrent par un feu de peloton qui tua le brigadier et deux de ses hommes.

La force armée ne manquait jamais de fuir à la moindre résistance; c'était là sa spécialité. Elle s'éclipsa donc en un clin d'œil par les fourrés, abandonnant ses morts, ses armes et jusqu'à la tête de Gasparoni qui valait son pesant d'écus.

Il est vrai que, fort heureusement pour le titulaire, cette tête tenait encore aux épaules.

Le messager avait suivi les gendarmes, oubliant, dans son émoi, d'emporter cette rançon funeste qui était cause de tous ses malheurs.

La somme n'était pas tout à fait celle que Masocco avait fixée; mais il n'en laissa pas moins partir son prisonnier, jugeant sans doute que le moment serait mal choisi pour éplucher des comptes.

Gasparoni n'était que blessé. La balle entrée à gauche était sortie à droite sans toucher l'artère. On lava la plaie avec un mélange d'huile et de vin, panacée que les brigands appliquaient à tout. Puis

on le transporta en un lieu inaccessible de la montagne, où il fut laissé à la garde de trois camarades.

C'était tout ce que les circonstances permettaient de faire. Le reste regardait le blessé, à qui il était permis de vivre ou de mourir comme il l'entendrait.

La tactique du gros de la bande était, en pareil cas, d'aller *exercer* au loin, pour mieux écarter du patient les recherches de la force armée.

Tous les huit jours on expédiait à la petite colonie des vivres et du linge.

Souvent Masocco allait serrer la main du blessé et lui porter les consolations de l'amitié.

Un soir, il eut l'audace de descendre jusqu'à Terracine, déguisé en tenancier, et de s'y introduire chez un médecin. Le docteur venait de se mettre au lit. Masocco le fit se lever et le pria de le suivre à un mille de là, disait-il, où sa pauvre femme se mourait.

— Y sommes-nous bientôt? demanda le docteur au bout d'un quart d'heure de marche.

— Pas encore, reprit Masocco.

Un autre quart d'heure s'écoula, puis un autre encore, après quoi l'Esculape refusa de marcher.

— Docteur, dit le brigand, maintenant que nous sommes bien seuls, j'ai un aveu à vous faire : c'est que l'on m'appelle Luigi Masocco, et que je vous mène à la montagne, chez Gasparoni.

— *Diavolo! Corbezzoli!* à la montagne! chez Gasparoni! Mais vous ne savez donc pas que les édits s'y opposent, et que, si je ne vous dénonce pas, il y va de ma tête?

Je sais cela, reprit Masocco; mais moi aussi j'ai mon petit édit, dont vous ne paraissez pas vous douter : c'est que votre visite vous sera payée deux cents écus, si vous la faites de bonne grâce, et que, dans le cas contraire, si vous ne guérissez pas Gasparoni de sa blessure, c'est moi qui vous guérirai de la vie.

Le docteur s'exécuta et reçut ses deux cents écus.

Gasparoni n'en resta pas moins, pendant près de sept mois, dans sa triste cachette, sans pouvoir bouger, prisonnier, non pas du pape, mais de la maladie.

Cette blessure, mal soignée, lui laissa une roideur dans les muscles du cou, à la suite de laquelle il resta légèrement voûté.

Il avait, comme nous l'avons rapporté, la face grêlée de taches de poudre résultant de l'explosion accidentelle d'une arme à feu.

VII

Agents provocateurs. — La trahison récompensée. — Morale des païens. — Le consul Fabricius et le roi d'Épire. — Brigands amateurs. — Les frères Monacelli et les frères Usecca. — La peine du talion. — Régulus et Caton. — Deux mille sept cents francs pour une tête. — Il y a certaines primes que l'on ne peut toucher par intermédiaire. — Exécution de Tambucci, de Decennove et de Gaëtano, le *Calabrais*. — Gennaro Gasparoni et Angelo de Paolis. — Piége contre piége. — Les scrupules d'un bandit. — Plus brigand que jamais ! — Un commissaire du gouvernement à *Vallecorsa*. — Tentative d'accommodement. — Dans la gueule du loup. — Bartolomeo Varroni. — Le commissaire a une idée. — Gasparoni et Massaroni en ont une autre. — Des siéges pour les dames. — Giuseppe Decesaris se constitue prisonnier. — Ses calculs sont trompés. — Le tiers de toujours.

Le topique appliqué à la malvivance par monseigneur Ugolini n'était guère souverain.

De compte fait, il avait rendu à l'activité trois brigands en retraite : Mangiafighi, Luigi Masocco, et Domenico Franelli.

De plus, la brutalité du brigadier de police Rita venait de métamorphoser en bandit Giuseppe Decesaris, jeune homme inoffensif jusque là, et qui n'avait eu d'autre tort que de porter des tresses comme les mal-vivants.

Il y avait une revanche à prendre.

De là deux édits nouveaux, l'un qui instituait les agences provocatrices et récompensait la trahison, l'autre qui dépossédait purement et simplement de leurs biens, si innocentes qu'elles fussent, toutes les personnes apparentées aux brigands.

Si la fin pouvait jamais justifier les moyens, nous dirions que, en fomentant la défiance parmi les brigands, cette excitation à la trahison fut d'abord plus efficace que tous les édits passés. Les mal-vivants voyaient des embûches partout. Ils n'osaient plus marcher l'un devant l'autre; ils n'osaient plus s'endormir côte à côte au bivac, sous la voûte du ciel, sans se demander si leur voisin de gauche ou de droite ne songeait pas à gagner cinq cents écus romains en les décapitant.

Quelques-uns cédèrent à l'appât de la récompense; mais les représailles furent terribles, et le nombre des crimes ne fit qu'augmenter.

Vers l'époque de la promulgation de cet édit, quatre sbires, cantonnés à Terracine, désertèrent, de concert avec l'autorité, et allèrent se joindre aux brigands. Un jour que, pour jouer leur rôle plus au naturel, ils venaient de piller un carrosse sur la frontière du royaume de Naples, ils furent surpris par les soldats d'un poste voisin qui, les prenant pour de vrais bandits, allaient leur faire passer un mauvais quart d'heure.

Les quatre sbires ne manquèrent pas de cons-

tater leur identité, et furent aussitôt traités avec les égards dus à leurs fonctions.

Malheureusement, ils furent tués tous les quatre en diverses rencontres par Masocco et Gasparoni.

Ces exécutions ralentirent un peu le zèle des archers.

Il y avait alors dans la bande de Masocco un assez grand nombre de mal-vivants sonninais (de Sonnino), entre autres deux frères, Luigi et Andrea Usecca, plus deux autres frères, Rocco et Gregorio Monacelli.

Rocco Monacelli étant tombé malade de la fièvre, Masocco le commit à la garde d'Andrea Usecca.

Le raisonnement du chef était celui-ci : que dans la supposition où Andrea, en vue de la récompense promise, serait tenté de tuer ou de livrer le malade, il s'en abstiendrait dans la crainte de laisser son frère Luigi exposé à la vengeance de Gregorio et des autres bandits.

Cette précaution prouve assez à quel point la suspicion régnait parmi ces derniers.

Nous ajouterons qu'Andrea boitait, et que c'était un obstacle à sa fuite pour le cas où il trahirait.

Mais il était question de cinq cents écus!

Andrea, jugeant qu'un malade ne vivait plus qu'à demi, tua tout à fait son ami Rocco, et porta la tête du défunt à Frosinone, où il reçut la prime allouée, et fut, de plus, incorporé parmi les archers.

On le voit, les archers se faisaient brigands, les brigands se faisaient archers. N'est-ce pas là de charmants témoignages de fraternité entre deux catégories d'industriels qui étaient bien près de n'en faire qu'une seule ?

Quand la nouvelle de cet attentat arriva au camp des bandits, Gregorio Monacelli voulut naturellement — je dis naturellement à son point de vue de bandit — se venger du traître sur l'innocent ; il demanda la tête de Luigi.

Luigi était un bon camarade, généralement aimé, franc d'allures, et qui, intérêt personnel à part, était le premier à stigmatiser le crime de son frère.

Cette peine du talion, aveugle et brutale, répugnait à Masocco ; cependant Gregorio réclamait son *droit*.

Masocco, espérant que ce serait une chance de salut pour Luigi, proposa de déférer l'affaire à tous les mal-vivants réunis en une espèce de conseil de guerre.

Sur dix-sept voix, il n'y en eut que six pour l'acquittement et onze pour la mort.

Luigi prit la chose bravement et offrit de se brûler lui-même la cervelle pour éviter un meurtre à Gregorio. Mais Gregorio prétendit qu'il n'était pas à cela près, qu'un Usecca avait décapité un

Monacelli, et qu'il fallait qu'un Monacelli rendît la pareille à un Usecca.

Du reste, Gregorio avait son idée.

— La tête de mon frère a rapporté au tien cinq cents écus, dit-il à Luigi; je veux que la tienne m'en rapporte autant.

— Soit, dit Luigi, mais je tiens à me tuer moi-même; tu feras ensuite de ma tête ce que tu voudras.

Et il se perça le cœur d'un coup de poignard.

Il y avait peut-être chez cet homme, mieux dirigé, l'étoffe d'un Régulus ou d'un Caton. Où diable le stoïcisme va-t-il se nicher !

Gregorio voulait bien de la prime, mais il aimait trop son état pour vouloir se constituer sbire.

Il expédia donc à Terracine la tête en question, avec un certificat d'identité et un reçu de cinq cents écus.

— Vous êtes Gregorio Monacelli? demanda au porteur le chef de police.

— Non, reprit l'envoyé, je ne suis qu'un simple berger à qui cette commission ne plaît que tout juste.

— Nous ne pouvons payer qu'au *titulaire* en personne, objecta le chef de police, il n'a qu'à venir lui-même.

— J'ai l'ordre de rapporter la chose ou l'argent.

— Et moi je vais donner celui de t'arrêter, si tu ne décampes à l'instant.

Quant au *titulaire*, il jugea prudent de ne pas se rendre à l'invitation de l'homme de police, et remit à plus tard de régler ce compte. En attendant, il se vengeait en disant que le gouvernement papal lui avait volé la tête de Luigi.

Pendant ce temps, monseigneur Ugolini faisait intruire le procès des amnistiés retenus en prison. Tambucci fut exécuté à Vallecorsa ; Decennove à Sezza, et Gaëtano le Calabrais, à Sonnino.

Ceux contre qui ne s'était élevé aucune charge nouvelle furent rendus à la liberté ; Gennaro Gasparoni et Angelo de Paolis furent seuls excepté, le premier comme frère, le second comme beau-frère de Gasparoni.

Cependant ce dernier ne supportait que difficilement la pensée d'être la cause de cette exception rigoureuse. Il s'en ouvrit à Masocco, avec lequel il concerta le plan que nous allons voir se développer.

Gasparoni commença par affecter de se séparer de la bande, s'aventurant dans la plaine, se montrant seul à quelques bergers de ses amis, articulant des plaintes contre Masocco, ajoutant que si, lui Gasparoni, n'était pas seul, que s'il trouvait quelques bons compagnons qui voulussent se réunir à lui, il aurait bientôt raison de ce chef insolent, à

qui il avait eu la générosité stupide de céder les prérogatives du commandement.

Ces paroles allèrent de proche en proche, comme Gasparoni l'espérait, et parvinrent jusqu'au délégat qui, lui aussi, se mit à combiner le petit plan que voici.

Il fit comparaître devant lui Gennaro Gasparoni, lui apprit que son frère, ayant à se plaindre de Masocco, venait de s'en séparer; que ce dernier était un criminel endurci, et que le gouvernement saurait un gré véritable à ceux dont le concours amènerait son arrestation.

Bref, il offrit à Gennaro sa libération immédiate s'il voulait promettre de se joindre à son frère Antonio pour tendre quelque embûche à Masocco et en purger la montagne.

Ce service rendu à la société, les deux frères Gasparoni auraient une bonne récompense et un emploi lucratif.

Gennaro était, à ce qu'il paraît, un fin matois, lequel trouva que la liberté était toujours bonne à prendre; quant aux conditions imposées, il verrait plus tard à les remplir ou à les oublier, selon l'occurrence.

Une chose le chagrinait toutefois : c'était de laisser en prison Angelo de Paolis, son beau-frère.

— Je me prêterais volontiers aux vues de monseigneur, reprit-il, d'autant mieux que je suis

marié, que j'adore ma femme, et que j'ai des principes honnêtes...

Le délégat eut un sourire narquois.

— Monseigneur semble douter de la sincérité de mes paroles, reprit Gennaro; cependant il devrait se rappeler que je n'ai tourné autrefois à la malvivance que pour échapper à la conscription; que, pendant tout le temps de mon séjour à la montagne, je n'ai commis personnellement aucun de ces crimes odieux qui dénotent le vrai bandit, et que, aussitôt l'amnistie offerte, je me suis hâté d'en faire mon profit, sans avoir jamais prévariqué depuis lors... Monseigneur devrait apprécier ces choses, et je suis véritablement humilié de le voir se méprendre à ce point.

— Je regrette de vous avoir offensé, reprit évangéliquement le délégat.

— Si je continue à être en prison, poursuivit Gennaro avec une certaine audace, ce ne peut être que parce qu'on m'y a oublié ou par cette mauvaise raison que je suis le frère d'Antonio. Si j'avais moins de respect pour l'autorité, j'ajouterais que l'on viole en moi les promesses de l'amnistie, et que ce n'est pas fait pour encourager.

L'aîné des Gasparoni dressait ainsi ses premières parallèles et démantelait peu à peu la place qu'il voulait emporter.

La place, c'était la liberté de Paolis.

— Je vous apprécie si bien, dit le délégat, que je vous donne en ce moment une preuve de confiance que je n'accorderais pas au premier venu.

— Le malheur est que je n'en puisse profiter, reprit Gennaro.

— Et pourquoi?

— Un autre, monseigneur, accepterait d'abord, pour vous trahir ensuite. Moi, je ne veux pas de la liberté à ce prix:

— Mais, encore une fois, d'où vient l'obstacle?

— Mieux valent un emprisonnement immérité et une conscience nette, poursuivit le vertueux Gennaro sans répondre *ad rem*, que de respirer le remords en même temps que l'air libre.

— Je suis assurément de votre avis, mais...

—Comment monseigneur a-t-il pu se figurer que deux hommes seuls, que mon frère et moi nous pourrions jamais nous emparer de Masocco sans cesse sur ses gardes et entouré de sa bande?

— J'avais pensé que la ruse...

— Je ne ruse jamais, monseigneur. Cela est indigne de moi; si j'attaque Masocco, ce sera ouvertement, carrément, à la force du poignet.

—Si je vous adjoignais de Paolis, votre beau-frère?

— Allons donc, pensa Gennaro; je croyais qu'il n'y viendrait pas!

Puis, tout haut et secouant la tête en signe de doute :

— De Paolis est aussi un homme doux, tranquille, casanier, qui ne demande qu'à vivre honnêtement en famille. Je ne sais pas trop jusqu'à quel point il lui plairait de recommencer cette vie d'aventures.

— Ce ne serait que momentanément, reprit le délégat, lequel tenait à son projet comme à une œuvre d'art.

— Il est vrai que de Paolis a beaucoup d'influence sur mon frère, continua Gennaro en manière de correctif, ainsi que sur quelques camarades solidement trempés dont il pourrait peut-être nous assurer le concours.

— Vous consentez donc?

— Dame! monseigneur doit bien penser que je ne demanderais pas mieux que d'arracher mon frère Antonio à la vie qu'il mène et aux dangers qu'il court.

— Et bien! c'est entendu; vous êtes libre.

— De Paolis et moi?

— Tous les deux. Vous passerez, aux yeux du public, pour rentrer dans le droit commun des amnistiés contre lesquels le tribunal n'a constaté aucune faute nouvelle depuis l'amnistie.

— C'est que nous sommes sans argent, monsei-

gneur, et que, pour l'entreprise délicate qu'il s'agit de mener à bien...

— Il vous en faut; je comprends cela.

— Il serait aussi convenable, pour n'inspirer aucun soupçon, que nous allassions passer quelque temps à Sonnino, dans notre famille.

— Allez-y, dit le délégat.

— Monseigneur sait que, d'ici à Sonnino, il y a quelque chose comme vingt-cinq milles.

— Huit à neuf lieues, qu'est-ce que cela ?

— Rien, monseigneur, pour des jambes habituées à marcher, mais pour des pauvres diables rouillés par la prison... Si l'on voulait nous confier deux chevaux ?

— Deux chevaux soit, et de l'argent; je vais donner des ordres.

Gennaro Gasparoni allait se retirer, lorsqu'il revint sur ses pas ;

— Et si nous échouons, monseigneur? si mon frère refuse de s'associer à notre projet ?

— Vous êtes un brave cœur... dit le délégat.

— C'est que, pour rien au monde, reprit-il, je ne voudrais démériter de la confiance de monseigneur.

— Très bien, mon ami; ce scrupule me plaît. Si vous échouez, vous viendrez tous les deux vous remettre à ma disposition, et je saurai vous tenir compte de votre bonne volonté.

Lorsque Gennaro, qui avait les *jambes rouillées*, rentra dans le cachot qu'il occupait avec de Paolis, il se prit à gambader comme un véritable cabri.

Le lendemain, les beaux-frères partirent lestés de quatre cents écus et montés sur deux bons chevaux.

Arrivés à Sonnino, ils furent parfaitement accueillis par leurs jeunes femmes, très-jolies ma foi. Ces messieurs et ces dames vécurent pendant quelque temps en parfait accord, jusqu'à ce que le dernier des écus de monsignor Ugolini se fût échappé de leurs poches trouées.

Alors on apprit tout à coup que Paolis et Gennaro venaient de tuer un archer en pleine rue de Sonnino, — lequel archer les avait autrefois un peu brutalement arrêtés, — et s'en étaient, comme de juste, allés à la montagne.

Quand cette nouvelle arriva jusqu'au délégat, celui-ci se prit à sourire d'un air entendu, intimement persuadé qu'il ne s'agissait là que d'une précaution très-habilement prise pour inspirer pleine confiance à Masocco et à sa bande.

Mais, une fois à la montagne, Gennaro Gasparoni et Angelo de Paolis y restèrent pour tout de bon. Ils étaient libres, et le tour était fait.

Ce pauvre délégat n'avait véritablement pas de chance.

On se rappelle peut-être que l'un des édits que

nous avons rapportés promettait la vie et « une peine douce » à ceux des mal-vivants qui se constitueraient sous quinzaine.

La quinzaine s'écoula, mais on ne vit personne se constituer.

Les choses prenaient, au contraire, une mauvaise tournure, et menaçaient de se gâter tout à fait.

Alors, de guerre las, le délégat prit le parti d'envoyer à Vallecorsa un commissaire spécial, chargé de s'aboucher avec les bandits et de leur faire, coûte que coûte, déposer les armes.

Masocco et sa troupe, sous le galant prétexte de se mettre plus à portée du commissaire, mais en réalité, pour être mieux à même de renouveler les armes et les équipements, vinrent camper dans les environs de Vallecorsa.

La nuit suivante, il poussa même jusque sur une éminence située en face de la maison habitée par le commissaire, et posta des sentinelles à toutes les issues.

Cela avait le double but de pourvoir à la sûreté de la bande et de signifier que l'on ne traiterait que de puissance à puissance.

Ces précautions prises, Masocco fit majestueusement savoir au délégué qu'il était prêt à le recevoir.

Choqué de cette initiative, le délégué répondit que c'était à Masocco de se déranger et qu'il l'attendait.

Masocco riposta que, n'ayant rien demandé à l'autorité, et l'autorité déclarant au contraire qu'elle avait des propositions à lui adresser, à lui Masocco, il était tout simple que ce fût-elle qui fît les premiers pas.

— Encore ai-je fait plus de la moitié du chemin, ajouta le brigand, et je commence à trouver que c'est déjà trop.

Il fut dès lors facile de prévoir que les négociations n'aboutiraient guère.

Masocco défendit expressément à ses hommes de faire un seul pas dans la direction de Vallecorsa, et déclara qu'il attendrait le délégué jusqu'au soir, mais pas au delà.

Cependant, sachant que l'estomac est un peu le chemin des cœurs, le commissaire avait envoyé des vivres aux brigands.

D'allées en venues et de pourparlers en pourparlers, le délégué avait fini par poser les bases préliminaires que voici :

« Les mal-vivants auraient la vie sauve, etquelle
» que fût la condamnation prononcée contre eux,
» la clémence papale s'engageait à la réduire immé-
» diatement des deux tiers. Plus tard, on ferait
» davantage encore pour ceux qui s'en rendraient
» dignes. »

Cependant, malgré la défense du chef, Antonio Gasparoni et Massaroni résolurent d'aller jusqu'à

Vallecorsa, ne fût-ce que pour étaler leurs grâces et conter fleurette aux jeunes filles.

Une demi-douzaine de carabiniers étaient de garde à l'entrée du bourg.

— Où allez-vous? demanda le planton aux deux imprudents.

Gasparoni répondit, à tout hasard, qu'ils allaient chez le commissaire.

— En ce cas, déposez vos armes, dit le brigadier, je vais vous faire accompagner jusque-là.

Les deux bandits échangèrent un étrange regard.

— Qu'en penses-tu? semblait dire le regard de Gasparoni.

— Je pense que nous nous sommes mis dans un affreux guêpier, répondait celui de Massaroni.

Il ne leur restait plus que leur poignard et leur *patroncina*, encore durent-ils les déposer dans une antichambre avant d'être admis chez le commissaire.

— Vous venez de la part de Masocco? demanda le magistrat.

— Nous venons de la nôtre, reprit Gasparoni.

— Ah! diable!

— L'affaire s'est mal entamée, continua le bandit; vous voilà en délicatesse avec Masocco, nous n'en finirons jamais. Faites-nous vos offres nettement; nous y répondrons de même.

Mais, heureusement, le commissaire était un fantaisiste qui détourna un instant la conversation.

— A propos, dit-il, vous devez avoir parmi vous un jeune homme dont on parle beaucoup, Bartolomeo Varroni.

— Justement, reprit Massaroni; un Vallecorsin, n'est-ce pas?

— Je crois que oui.

— Charmant garçon, poursuivit le bandit. Il prétend que, dans un accès de jalousie, il a poignardé sa cousine.

— C'est cela même, dit le commissaire; on s'occupe beaucoup de lui dans le monde; ces dames en raffolent... Est-il avec vous là-bas? Je serais curieux de le voir.

— Rien de plus facile; voulez-vous que nous allions le chercher?

— Vous croyez qu'il viendrait?

— Pourquoi pas? Nous sommes bien venus, nous, pleins de confiance dans la loyauté du mandat dont vous êtes chargé.

— Eh bien, allez; vous retrouverez vos armes au retour.

— Soit, reprit Gasparoni; seulement, cela fera un mauvais effet que nous revenions au camp sans nos armes; et peut-être bien que Bartolomeo Varroni...

— Prenez-les donc, dit le commissaire; mais je

compte sur votre promesse de me ramener ce jeune homme... A propos, j'ai une idée.

— Et toi, demanda *sotto voce* Massaroni à son compagnon, en clignant de l'œil, n'as-tu pas une idée aussi?

— La même que toi, je suppose, reprit Antonio sur le même ton.

— Je voudrais que vous ne revinssiez que demain matin, dit le commissaire, à onze heures précises.

— A onze heures précises, répétèrent les bandits.

Et ils sortirent du guêpier où ils s'étaient fourrés.

Masocco, instruit de l'échauffourée de ses deux compagnons, les attendait avec la plus vive anxiété, et se préparait déjà à faire irruption dans Vallecorsa même pour les dégager.

L'idée que le commissaire avait laissé pressentir était d'envoyer un exprès à Frosinone et de faire à quelques dames de la société la galanterie de leur montrer le jeune Varroni.

Ces dames arrivèrent le lendemain matin, parées comme des châsses, celles-ci à dos de mules, celles-là en voiturins.

Seulement, elles en furent pour leurs frais de toilette et de voyage, l'idée commune de Gasparoni et de Massaroni ayant précisément été de ne plus revenir du tout.

En France, et fort heureusement dans la plupart des États européens, on ne saurait se faire une idée de ces compromis, de ces accointances anodines, de ce mutuel échange de petits cadeaux, — qui — entretiennent l'amitié, — entre les criminels et l'autorité. Nous prenons un bandit ou il nous échappe, comme Jud, par exemple; il est libre ou condamné selon ses mérites; ce n'est rien ou c'est tout. Mais, en aucun cas, la justice ne descend de son piédestal pour traiter à l'amiable et discuter ses prérogatives.

Il faut, pour en arriver là, le désarroi complet où finissent par tomber les gouvernements fanatiques, — et par conséquent despotiques. — Il faut que, sous le brigand d'aujourd'hui, on se sente exposé à retrouver le complice des anciens jours ou à pressentir le sbire de demain.

Aussi sommes-nous résignés d'avance à ce que le lecteur français nous taxe parfois d'exagération.

Les préliminaires de Vallecorsa ayant échoué, Masocco retourna avec une partie de sa bande à ses petites occupations habituelles.

Nous disons avec une partie de sa bande, parce que, parmi elle, se trouvait un jeune homme dont le corps appartenait bien à la malvivance, mais dont les aspirations et le cœur étaient restés avec sa jeune femme au village de Prossedi.

Ce jeune homme était Giuseppe De cesaris, déjà

nommé, lequel devait à ses tresses arrachées par le brigadier Rita le malheur de son premier crime.

Au moment où on levait le camp pour retourner à la montagne, De cesaris alla à Masocco et lui déclara nettement qu'il voulait profiter des bonnes intentions de l'autorité et se constituer prisonnier.

Le chef répondit qu'il ne retenait personne de force, et que chacun était libre d'en agir à sa guise.

— Seulement, ajouta-t-il, réfléchis bien, dans la crainte de te repentir lorsqu'il ne sera plus temps.

De cesaris persista, et après avoir amicalement pris congé de ses compagnons, il alla se rendre au commissaire de Vallecorsa, suivi de quelques brigands, la plupart novices, qui avaient également pris la détermination de se rendre.

De cesaris avait calculé qu'il serait condamné à trente ans de galère, que Sa Sainteté en défalquant les deux tiers, il ne lui en resterait plus que dix, lesquels dix pourraient se réduire encore s'il se conduisait bien.

Or, il avait à peine vingt-trois ans, et le bonheur pourrait lui revenir vers la trentaine. En attendant il lui sourirait de loin, à travers les barreaux du bagne, ce qui est toujours une consolation.

Le gouvernement était trop honnête pour revenir ouvertement sur la promesse de son délégué; mais, quant à l'éluder, c'était autre chose.

Les brigands constitués eurent donc la vie sauve,

mais ils furent, selon leur degré de criminalité, divisés en quatre catégories :

La première, condamnée à perpétuité.

La seconde à quatre-vingt-dix ans; la troisième à soixante, et la quatrième à quarante-cinq ans de fers.

Quels pouvaient être les deux tiers d'une peine perpétuelle? le problème nous semble insoluble.

On le sentit sans doute, car la condamnation infligée à De cesaris fut immédiatement *réduite* à quatre-vingt-dix années, ce qui n'ajournait plus qu'à six lustres sa félicité conjugale.

Aussi trouva-t-il que le gouvernement se moquait du monde, et, transféré au bagne de Civita-Vecchia, il s'en échappa sans scrupule peu de mois après.

Nous raconterons bientôt les circonstances de cette évasion.

VIII

Récompenses honnêtes. — Encore la *ristretta*. — Un homme bien né. — Trop ou pas assez. — A quel saint se vouer ? — Où reparaît le *bargello* Capucci. — Une échauffourée. — Hécatombe d'archers. — Le cardinal Consalvi et Masocco. — Conditions d'amnistie. — Masocco au moral et au physique. — Tenir son rang. — Des mauvais tours que joue l'amour-propre.

Le gouvernement romain confirma, en cette année 1816, quelques édits promulgués sous la domination française. Entre autres celui qui ordonnait d'éclaircir les fractions de bois avoisinant les grandes routes, et cette fameuse *ristretta*, loi de famine qui entourait de tant d'obstacles le pâturage des troupeaux, que ceux-ci finissaient par mourir d'échauffement et parfois de faim dans les étables.

On comprend que les fermiers ne s'en arrangealent pas mieux que les troupeaux. Il n'y avait que les mal-vivants à qui cela ne fît absolument rien.

Voici la copie textuelle d'une pièce que nous avons sous les yeux :

» En conformité de notre édit du 28 octobre
» 1816, ayant été légalement reconnu que Virgi-
» lius Benzoni, du village de Marolo, inscrit au

» numéro 12 sur la liste des mal-vivants par nous « publiée, a tué Francesco Carretara, inscrit en la » susdite liste au numéro 18, ordonnons que la ré- » compense de cinq cents écus, promise en l'édit » que dessus, lui sera délivrée selon la forme pres- » crite; lequel Benzoni se trouve entièrement li- » béré, sans que personne à l'avenir, le puisse » molester.

» Frosinone, du palais apostolique, le 11 juin » 1817.

» Signé, G. Ugolini,

» Délégat apostolique. »

Ce Benzoni était un homme *bien né*, devenu criminel dans une circonstance que nous ignorons, et que la malvivance avait refusé de s'affilier parce qu'elle ne voulait pas d'un *monsieur*.

Nous avons déjà cité un cas semblable, au deuxième chapitre de ces Mémoires, à propos de ce Vincenso Panici que l'on se rappelle avoir attenté à la liberté de la princesse d'Étrurie.

Repoussé par ses pairs, Benzoni s'était mis à brigander tout seul, à son compte personnel, jusqu'à ce qu'un de ses parents étant venu s'associer à lui, il l'avait, une belle nuit, tué par surprise.

C'était la tête de ce parent que Benzoni venait

d'offrir amicalement au saint-siége, qui la lui payait.

Nous devons à la vérité d'ajouter que, à part Benzoni et Usecca (voir au chap. VII), nous ne retrouvons pas trace d'autres traîtres récompensés dans ces conditions.

Autre arrêté de monsignor Ugolini, à la date du 17 jauvier 1818 :

» S'étant présentés en prison, le premier à Fro-
» sinone, les deux autres à Terracine, les nommés :
» Domenico Ceccarini, de San Stefano,
» Francesco, de Mola-di-Gaëte,
» Gioachimo Antoni, d'Itri,
» désignés aux n°s 7, 18 et 20 du *Catalogue des*
» *brigands*, dressé le 18 décembre dernier.
» Ordonnons que toutes personnes, parents ou
» autres, arrêtées à cause d'eux en raison de conni-
» vence présumée, seront immédiatement élar-
» gies.
» Puisse cette mansuétude ouvrir les yeux aux
» autres et les induire à implorer les bontés du gou-
» vernement au lieu de provoquer ses rigueurs! »

Rien que pour Ceccarini, il n'y avait pas moins de vingt et une personnes mises sous les verrous.

Seulement cette mansuétude ne s'appliquait qu'aux complices *présumés*, innocents pour la plupart. A moins qu'ils ne se présentassent une tête à

la main, l'autorité était au contraire très-rigide à l'égard des brigands qui se rendaient à merci.

Avec une tête, la liberté.

Sans tête, c'est-à-dire avec un meurtre de moins sur la conscience, trente ou quarante cinq ans de *carcere duro*.

C'était, en un mot, un tel amalgame de contradictions, de faiblesse et de cruauté, que la raison s'y perd. Ainsi, pendant que, d'une part, on élargissait quelques parents de bandits, on fusillait, de l'autre, deux femmes de Sonnino : celle-ci parce qu'on l'avait surprise lavant deux chemises fines et que personne n'en portait chez elle; celle-là, parce qu'on découvrait en sa possession dix-neuf balles de fusil.

L'anxiété était affreuse parmi les bergers, parmi les cultivateurs, parmi les marchands, parmi tous ceux que leur position mettait forcément en rapport avec les mal-vivants. Houspillé par les bandits ou fusillé par l'autorité, tel était le fâcheux dilemme.

— Seigneur brigand, hasardaient les plus téméraires, votre confiance m'honore; mais, si vous vouliez bien vous adresser à quelque autre, ça me ferait un plaisir sensible.

Quand le seigneur brigand était de belle humeur, il daignait sourire. Mais cela était rare; d'ailleurs, pour toutes les choses de la vie matérielle, les mal-

vivants ne pouvaient se passer d'intermédiaires; si ce n'était pas l'un, il fallait que ce fût l'autre.

Les archers avaient adopté un nouveau système : ils allaient de berger en berger, s'informant de l'heure à laquelle on avait aperçu telle bande et de la direction qu'elle avait prise. Le berger était roué de coups s'il ne savait rien. Il ne se passait pas de jour qu'un de ces malheureux, perclus et contusionné, ne fût ramené chez lui sur un brancard.

Les bergers se prévalaient de ces persécutions aux yeux des mal-vivants pour faire acheter leurs services plus cher. Et, de leur côté, ces derniers en devenaient plus féroces à l'égard de la force armée, sur laquelle ils avaient deux vengeances à exercer : la leur est celle des bergers.

Un jour que Masocco et Gasparoni se trouvaient, avec toute leur bande, sur le territoire de Vallecorsa, ils résolurent de donner aux archers une rude leçon.

Le *bargello* des archers à Vallecorsa Capucci (voir au 1er chapitre), était précisément l'un de leurs persécuteurs les plus acharnés. Le plus difficile était, non pas de lui tendre un piége, mais de l'y faire tomber.

Voici comment ils s'y prirent.

Deux ou trois mal-vivants s'avancèrent en plein jour, jusqu'à l'entrée de Vallecorsa, et, s'y étant

emparés du premier qui leur tomba sous la main, ils le mirent à mort sans pitié.

Pendant ce temps, le gros de la bande s'était embusqué en un endroit où la route, faisant plusieurs coudes, offrait à la fois un observatoire et un abri.

Masocco s'était dit que, en raison du flagrant délit, Capucci ne pourrait se dispenser de faire sortir ses hommes et de marcher à leur tête.

C'était une manière d'allèchement comme lorsqu'on étale dans la plaine une curée quelconque pour y attirer les fauves malfaisants.

Mais le *bargello* était un habile homme. Il partagea ses archers en trois escouades qui ne sortirent que successivement. Elles devaient faire halte à deux ou trois portées de fusil du village et s'attendre l'une l'autre.

A la vue du premier peloton qui s'arrêtait, Masocco reconnut qu'on en attendait un second et se tint coi. Mais lorsque arriva ce second peloton, il crut y voir Capucci et commanda le feu.

Deux archers, parmi lesquels un amnistié de 1814, restèrent sur place. Trois autres furent blessés et moururent quelques jours après de leurs blessures.

Quant à Capucci, il s'était prudemment réservé le troisième peloton, et ne faisait que sortir de Vallecorsa au moment de la fusillade.

De là, les mal-vivants se portèrent sur le terri-

toire de San-Lorenzo, où ils tuèrent encore deux archers.

En tout sept victimes d'immolées, le même jour, à leurs ressentiments.

Peu de jours après, Masocco et ses hommes s'étaient apostés dans les environs de Fondi, dans le royaume de Naples. On les avait vus et comptés : des rapports avaient été faits aux autorités. La bande en voulait certainement aux bons Pères, et rien ne paraissait plus facile que de l'investir dans le couvent même, lorsqu'elle y serait.

Tout fut parfaitement concerté. Vers dix heures du soir, deux compagnies d'archers sortirent, à petit bruit, l'une de Sonnino, l'autre de Vallecorsa. Il neigeait un peu et le temps était des plus froids. Ceux de Sonnino s'étaient arrêtés en un lieu appelé *Fontanillo* (petite fontaine), à un quart de lieue à l'ouest du couvent.

Tout à coup ils voient se dessiner des ombres, entendent des cliquetis de fusils et des craquements de pieds sur la neige.

— Voilà notre affaire, dit le *bargello*, apprêtez vos armes sans bruit.

De leur côté, les survenants devaient avoir éventé quelque mèche, car ils s'arrêtèrent en même temps.

— Attention! dit leur chef, je crois que nous les tenons.

Quand les deux groupes eurent tiré l'un sur l'autre, il se trouva que Sonninais et Vallecorsains s'étaient entre-tués. Quatre archers mordaient la poussière.

La bande de Masocco était au couvent, où elle se restaurait devant un bon feu.

Ces hécatombes d'archers étaient un peu faites pour dégoûter du métier. Les candidats aux vacatures devenaient fort rares, et encore ne les trouvait-on que parmi les amnistiés de douteuse encolure qui n'avaient pas d'autre saint auquel se vouer.

Ce fut en ces conjectures, au mois de février 1818, que le cardinal Consalvi se rencontra à Terracine avec un envoyé du royaume de Naples, pour y aplanir quelques difficultés survenues entre les deux gouvernements limitrophes. Le cardinal songea à profiter de son séjour dans une province criblée de brigands pour essayer de son influence personnelle. Il fit publier dans toutes les églises qu'il désirait voir le chef de bande Masocco, qu'il lui donnait sa parole de le laisser s'en retourner libre comme il serait venu, et que son seul but était d'arriver à une conclusion d'où sortiraient à la fois la pacification de la province et le salut des mal-vivants dans des conditions acceptables.

Deux bandes se partageaient alors la montagne : celle de Masocco, où Antonio Gasparoni comman-

dait toujours en sous-ordre; puis une autre, aux ordres de Gennaro Gasparoni et d'Alessandro Massaroni, qui s'étaient *établis à leur compte.*

Non-seulement les bandits avaient les mains dans toutes les poches, mais ils avaient encore des oreilles partout, comme le tyran de Syracuse. L'avis du cardinal Consalvi était à peine lu aux prônes depuis quelques heures que les intéressés le savaient par cœur.

Masocco avait, en tout, douze années de malvivance sur le corps et sur la conscience. Il commençait à trouver que c'était lourd, et résolut d'aller au-devant de trois personnages envoyés à sa recherche par Son Éminence.

— Messieurs, leur dit-il, à Dieu ne plaise que je doute de la parole de monseigneur le cardinal Consalvi. S'il ne s'agissait que de moi, j'irais à lui le cœur ouvert et les yeux fermés; mais moi aussi j'ai charge d'âmes, et je dois à mes compagnons de ne pas négliger certaines mesures de prudence dont vous voudrez bien ne pas vous formaliser. Deux d'entre vous resteront ici en ôtages : ils seront l'objet des plus grands égards.

Cette proposition était assez juste; elle avait été prévue et fut acceptée.

— Je serai de retour avant sept heures du soir, dit alors Masocco à Gasparoni en le tirant à l'écart; faisons la part des éventualités, et mettons-en huit.

Si tu ne me voyais pas à huit heures du soir, tu ferais fusiller ces messieurs.

Ces mesures prises, il suivit l'envoyé du cardinal et se dirigea vers Terracine.

Masocco, nous ne l'avons pas dit jusqu'ici, avait alors environ trente ans. C'était un homme sans éducation, mais doué de facultés naturelles, d'un rare bon sens, — on ne s'en douterait guère, — et flairant de loin les hommes et les choses. Grand, gros, le port assez noble, les cheveux et la barbe noirs, il portait toujours un costume splendide et des armes de prix. (Se rappeler Chollet au troisième acte de *Fra Diavolo.*)

Si l'on ajoute à cela la terrible réputation qu'il s'était faite, on ne sera pas étonné du grand concours de curieux accourus au-devant de lui jusqu'aux portes de Terracine.

Introduit dans la grande salle d'audience du palais épiscopal où se trouvaient beaucoup de dignitaires de l'Église, ainsi que le ministre napolitain et sa suite, Masocco alla droit au cardinal Consalvi, mit un genou en terre et porta respectueusement à ses lèvres le bas de sa robe de pourpre.

Le cardinal le fit se relever et lui demanda avec bonté si le métier qu'il faisait ne lui déplaisait pas.

Révérendissime Éminence, reprit Masocco avec une humilité qui n'excluait pas l'assurance, le métier que je fais déplaît toujours. Les circonstances

seules et les passions mal contenues y mènent pas à pas. S'il y avait au monde un homme assez déshérité du ciel pour le choisir et y trouver du charme, il faudrait en avoir pitié et le considérer comme atteint d'une de ces infirmités de nature dont on n'est pas plus responsable que d'une bosse ou d'un pied-bot.

— Avez-vous des remords? demanda le cardinal; voulez-vous revenir à une existence plus honnête?

— C'est dans ce but que je suis venu me mettre aux pieds de Votre Éminence. Ma détermination est si bien prise que je me livre à elle aux conditions qu'il lui plaira de m'imposer.

Vos compagnons sont-ils disposés à vous imiter dans ce retour vers le bien?

Je réponds d'abord de moi, et je me considère déjà comme constitué, reprit Masocco en déposant ses armes. Quant aux autres, cela dépendra sans doute du plus ou moins de clémence du gouvernement. Dans tous les cas, je me suis engagé à retourner vers eux pour leur faire part des dispositions de Votre Éminence; et, de plus, la sûreté des otages exige ce retour.

— Allez donc, reprit le cardinal, et reprenez vos armes. La seule expiation que j'impose à eux et vous, est d'être enfermés pendant un an au château Saint-Ange. Vos femmes et vos enfants pour-

ront y séjourner avec vous et adoucir ainsi votre captivité. L'année expirée, on vous internera dans des villes ou dans des villages, où vous serez logés aux frais du gouvernement, avec une pension perpétuelle de neuf écus par mois : ce qui ne vous empêchera pas de vaquer à un travail honnête et d'augmenter vos ressources.

— Ces conditions sont miséricordieuses, reprit Masocco, et je les déclare acceptées d'avance. Tous mes hommes seront ici, ce soir, aux ordres de Votre Éminence.

Ils y furent tous, en effet, au nombre de douze, dont se composait la bande actuelle.

Restait la bande de Gennaro Gasparoni.

Malheureusement, bien que fait à tous, l'appel du secrétaire d'État n'avait nominativement mentionné que Masocco. Gennaro Gasparoni en fut profondément blessé dans son amour-propre.

— Ah! s'écria-t-il, c'est comme cela! On ne daigne pas traiter avec moi!... on ne me reconnaît pas pour un chef!... on me prend pour un simple brigand à la suite, sans libre arbitre et résigné d'avance à faire comme les autres! Eh bien, je vais leur prouver qu'il y a un autre chef que Masocco!

Et voilà par quel misérable motif l'autre bande ne profita pas des conditions d'amnistie véritablement généreuses que le cardinal lui offrait.

IX

L'*Albergo-Reale*. — Le comte Hector de V... et Candido Rinaldi. — Soi-disant propriétaire dans la Gironde et brigand dans la montagne. — Les dames Scaparelli. — Une œuvre d'art. — Pietro. — Un mauvais serviteur. — Où M. le comte est réduit à se servir lui-même. — Une épaule en compote. — Docteur et frater. — La coqueluche des Scaparelli. — Polybe et Xénophon. — Annibal, Scipion et la bataille du Tésin. — La *signorina* Emilia. — Pergolèse et Sacchini. — Escarmouches sentimentales. — Jamais et toujours. — Fouette, postillon! — Un mariage pour rire où tout le monde pleure. — A brigand, brigand et demi.

Nous laisserons pendant quelque temps Masocco et sa bande sur la route du château Saint-Ange, pour raconter une étrange histoire, complétement historique qui se rattache à cette époque et à notre sujet.

Un soir de décembre 1817, une chaise de poste était arrivée à l'*Albergo-Reale* (auberge Royale), à Terracine.

Cette chaise de poche amenait un jeune homme d'une trentaine d'années, de franche mine et de bonne tournure, que son passe-port désignait sous le nom de comte Hector de V..., propriétaire dans la Gironde.

Le comte avait les cheveux noirs, le teint mat tirant sur l'ambre pâle, et parlait si bien le toscan, que rien ne l'aurait empêché de passer pour un Italien.

Il est vrai qu'il parlait également bien le français, et que rien ne l'empêchait d'être de Gascogne.

Le lendemain, il venait de visiter les ruines de l'ancien palais de Théodoric, roi des Goths, et entrait, en touriste, à la cathédrale, lorsqu'il se croisa avec deux dames qui en sortaient et remontèrent dans une voiture qui les attendait.

A en juger par l'âge de ces dames, l'une devait être la mère, l'autre la fille.

Celle-ci avait de dix-sept à dix-huit ans, — un âge presque mûr en Italie. — Quant à dire si elle était éblouissante de beauté, nous ne trouvons aucun renseignement sur elle, et nous ne l'avons jamais vue.

Seulement, elle devait avoir tout au moins la beauté du diable, et peut-être même un peu plus, si nous en jugeons par l'effet qu'elle parut produire sur monsieur le comte.

Une nuée de mendiants obstruait le portail de la cathédrale.

— Connaissez-vous ces dames? demanda le comte à l'un deux en lui jetant dans la main quelques baïoques.

— Si je les connais! reprit le mendiant; elles

viennent tous les jours à l'église. Ce sont les dames Scaparelli, les plus riches du diocèse.

— Et elles habitent?...

— Leur villa de *Ponte-Maggiore*, à une poste de Terracine.

Le soir, le jeune comte apprit de l'*ostessa* de l'*Albergo-Reale*, que la signorina Scaparelli était fille unique et qu'elle ne connaissait pas sa fortune.

Cette locution est de tous les pays. Ne pas connaître sa fortune devrait surtout s'appliquer aux pauvres diables qui ont de bonnes raisons pour cela.

Quelques jours après, le comte annonça qu'il allait continuer son voyage à pied, en artiste, et qu'il reprendrait sa chaise de poste au retour.

— Prenez garde à la bande de Masocco, lui dit l'*ostessa*.

— Qui cela, Masocco?

— Un chef de brigands qui rançonne les voyageurs quand il ne les tue pas.

— Je n'ai que des lettres de crédit qui ne pourraient pas lui servir; et quant à ma vie, qu'en ferait-il, bon Dieu!

L'*ostessa* fit un signe de croix et offrit au jeune homme une amulette qui le préserverait *peut-être* de tout danger.

— A propos, demanda le comte en donnant une

bague en échange de cette prière mentale, et ce bandit, où perche-t-il?

— Partout et nulle part.

— Merci du renseignement, dit le comte en riant; je prendrai de l'autre côté.

Deux ou trois heures plus tard, un jeune homme se présentait aux avant-postes de Masocco, réclamant une audience de ce chef.

Ce jeune homme avait une trentaine d'années, comme le comte Hector; il avait les mêmes yeux, le même nez, la même bouche, les mêmes cheveux et le même teint légèrement bistré. Seulement, il était, disait-il, un simple paysan des environs de Florence, et répondait au nom de Candido Rinaldi.

— Je tenais un poignard à la main, dit-il à Masocco; mon frère aîné s'est jeté dessus. Comme nous étions en train de nous quereller pour une part d'héritage, on prétend que je l'ai tué, et je n'oserais pas affirmer que l'on se trompe de beaucoup.

En attendant que la chose s'éclaircisse, je suis venu prendre l'air de ce côté, et je vous demande de l'emploi.

Il y avait, sous le paysan, une certaine apparence de monsieur qui commença par déplaire à Masocco; mais, d'un autre côté, le nouveau venu y mettait tant de rondeur, l'homme du monde et l'homme du peuple s'amalgamaient si bien, Rinaldi expliquait si gaie-

ment comme quoi, son père le destinant à la moinaille, on l'avait enfermé en un couvent d'où il s'était enfui, un beau jour, avec la caisse de l'économe, la nièce de l'abbé et une douzaine de mots latins dans la cervelle pour tout bagage, que Masocco, revenant de sa prévention, finit par l'accueillir à bras ouverts.

Au bout de quelque temps, Rinaldi était devenu la coqueluche du chef et le boute-entrain de la bande. Il était ardent au danger et au plaisir. Il charmait les veillées par ses histoires. Il défiait et battait les plus vaillants au tir, à la soif, à la course, à l'indigestion, aux tours de force, à l'escamotage, à la danse, à l'escrime, à tout ce qui fait l'admiration du vulgaire. On ne jurait plus que par lui.

Un jour que les mal-vivants revenaient de faire une école en arrêtant un carrosse parfaitement vide, Candido Rinaldi prit Masocco à part et lui tint ce langage :

— Cher maître, lui dit-il, je suis étonné qu'un homme comme vous ne mette pas un peu plus d'art dans ses entreprises : enlever des voyageurs, dépister des archers, rançonner quelques possesseurs de troupeaux ou de bicoques, ne trouvez-vous pas que cela finit par devenir bien monotone à la longue?

— Je ne dis pas non, reprit Masocco, mais on prend ce qu'on trouve.

— Soit, mais en se donnant la peine de chercher on trouverait mieux. Ainsi je vous ai dépisté, moi, une jolie besogne, propre, agréable et de bon rapport. Ni rudesse, ni brusquerie : peu ou pas de danger à courir. Cela vous va-t-il?

— Il me semble que je serais bien difficile si...

Je me charge de préparer le terrain et de l'ensemencer; vous n'aurez plus que la récolte à faire.

— Et tu ne demandes que ta part de prise?

— Rien que ma part, cher maître, comme le plus humble de vos compagnons. Seulement, il y a parmi le riche butin que je convoite, un joli petit cœur de dix-sept à dix-huit ans que je demande à dévaliser tout seul. Il me faut pour cela quinze jours de culture préparatoire, et le concours de l'un de vos hommes les plus intelligents, Pietro par exemple. Voulez-vous me les accorder et vous en rapporter à moi, jusqu'à la moisson? vous ferez semblant de nous confier une mission.

— Prends Pietro, reprit Masocco, et pars quand tu voudras.

Le soir même du jour où Candido Rinaldi quittait la bande dont il était l'un des plus beaux ornements, le comte Hector reparaissait à l'*Albergo Reale*, où il retrouvait sa chaise et ses malles.

Cette fois, il était accompagné, disait-il, d'un domestique italien, dont il avait fait la précieuse acquisition par les chemins.

— Et vous n'avez pas été attaqué, seigneur comte? demanda l'*ostessa*.

— Pas le moins du monde, belle mignonne.

— Vous avez de la chance.

— Je croirais assez qu'il y a, dans ce pays, une vieille légende sur les brigands, et que la superstition ou la peur les ressuscite; voilà tout.

— Ces Français, reprit l'*ostessa* en exhibant un sourire de ses trente-deux dents, ils ne croient à rien!

Le comte Hector prit le menton de l'Italienne à la façon des gentilshommes d'autrefois qui voulaient bien condescendre à honorer une vassale.

— Quel blasphème! reprit-il; une femme ne nous a pas plus tôt dit la première syllabe de « je vous aime, » que nous le croyons tout de suite.

— En ce cas je n'ouvre plus la bouche, dit la jeune femme en prenant gentiment la fuite.

Peut-être pensait-elle que, piqué au jeu, ce Français galant allait la poursuivre, mais il n'en fut rien. M. le comte avait, à ce qu'il paraît, un autre diable en tête.

A la tombée de la nuit, il fit atteler sa chaise, régla son compte et partit dans la direction de Rome par la route postale de Ponte-Maggiore.

— Pietro, dit-il à son compagnon dès que la chaise roula et qu'ils furent à l'abri de toute oreille indis-

crète, vous allez tout à l'heure me rendre un service.

— Oui, monsieur le comte, dit Pietro, lequel prenait très au sérieux ses fonctions de valet de chambre, surtout depuis qu'avait disparu le mal-vivant Rinaldi pour faire place au gentilhomme.

— Je vous dirai le moment; ce sera quand nous ne serons plus qu'à peu de distance de la villa Scaparelli.

— Et quel genre de service faudra-t-il que je rende à M. le comte?

— Tu me logeras une balle ici, dans le gras du bras gauche.

— Moi! que je vous loge une balle!... jamais de la vie! s'écria Pietro en sautant sur sa banquette à cette proposition monstrueuse.

— Pietro, dit gravement le comte, vous êtes un mauvais serviteur. J'avais demandé à Masocco un homme intelligent, résolu, et non pas une demoiselle qui tombe en syncope au premier coup de feu. Vous allez me forcer à demander au chef un autre associé.

— Demoiselle tant que vous voudrez, reprit le brigand; donnez-moi de l'autre ouvrage, et vous verrez si je boude! Mais vous tirer un coup de pistolet, à vous, pendant que nous sommes là côte à côte et comme des amis!... allons donc!

— Mais puisqu'il ne s'agit que du gras du bras, imbécile!

— Dans le gras, dans le gras! Cela est bien vite dit, mais si je venais à attaquer l'os?...

— Eh bien, tu ne feras que m'effleurer légèrement la peau, comme cela il n'y aura pas de risque; l'essentiel est que j'aie le droit d'avoir la fièvre et de porter le bras en écharpe pendant quelques jours. Nous arrivons, je crois; voilà le moment critique. Allons, Pietro, de l'aplomb et de l'adresse!

Et le comte Hector tendit bravement son bras, de façon à faciliter à son compagnon l'ingrate besogne dont il le chargeait.

Déjà la chaise dépassait la grille de la villa Scaparelli.

— Allons donc! dit le jeune homme avec impatience.

— C'est plus fort que moi, dit Pietro, je ne pourrai jamais!

— Triple animal! dit le comte.

Et, arrachant l'arme des mains de ce timide brigand, il se traversa stoïquement d'une balle la partie charnue du biceps.

Assurément, si ce gaillard-là avait appliqué au bien le quart de la volonté et du courage qu'il développait en cette circonstance, il aurait fait de grandes choses.

A l'explosion du coup de feu, la chaise s'arrêta soudain.

— Au voleur! au brigand! cria le jeune comte; ah! je me meurs!

Pietro était descendu de voiture et le postillon de cheval.

— Eh bien! dit le comte; mais où sont-ils donc?

— Qui cela? demanda la postillon.

— Les bandits.

— Mais vous vous trompez, *excellenza*, je n'ai vu personne.

— C'est que tu dormais sur ton cheval, scélérat que tu es!

— *Excellenza*, je vous jure!...

— Tu es peut-être leur complice... Du reste, Pietro et moi nous dormions aussi. J'ai tout à coup entendu ouvrir la portière de ma berline; une main aboutissant à une grande ombre enlevait mon nécesaire de voyage. J'ai fait un mouvement, j'ai poussé un petit cri, j'ai entendu un coup de feu, je me suis senti blessé, puis je n'ai plus rien vu du tout.

— C'est singulier, dit le postillon; après cela, ces diables de brigands apparaissent et s'évanouissent comme des fantômes. Ils ont pour sûr des manigances avec les sorciers.

— Mon épaule doit être en compote, dit le

comte Horace; je souffre le martyre! Où trouver les premiers secours?

Pietro n'avait pas encore ouvert la bouche; il restait dans une muette admiration provoquée par la vaillance et le sang-froid de son compagnon.

— Eh bien! maraud, poursuivit le comte, quand tu resterais là, bouche béante, jusqu'à demain matin! N'est-ce pas un mur que je vois là? Ce mur doit aboutir à une porte quelconque, la porte à une maison, la maison à quelque âme vivante, plus ou moins sensible... Si tu allais demander une heure d'hospitalité et de pansement pour ton maître, pour M. le comte de V... dont l'épaule vient de rencontrer une balle sur cette route maudite!

Pietro courut exécuter les ordres de son maître, et la voiture rétrograda, au petit pas, jusqu'à la grille du château.

Bientôt une espèce de majordome, suivi de quelques domestiques portant des fallots, se présenta à la portière et pria M. le comte de vouloir bien considérer la villa Scaparelli comme sienne.

La berline traversa le parc, contourna une pelouse circulaire qui faisait face à l'habitation, et s'arrêta devant un perron de fort bon style où M. Scaparelli lui-même était venu recevoir son hôte.

On transporta ce dernier dans un petit salon où les premiers soins lui furent prodigués.

— Mille grâces pour tant de bontés, monsieur, disait le comte Hector, et mille pardons pour tout ce tracas.

— Comment donc, monsieur ! mais je suis enchanté ! enchanté n'est peut-être pas le mot, car il vaudrait assurément mieux que je dusse l'honneur de votre visite à une toute autre cause.

— J'espère que ce ne sera rien, reprit le patient; à moins que l'os ne soit attaqué.

— Il n'y a qu'une espèce de frater à *Ponte-Maggiore*, dit M. Scaparelli; mais Giacomo est allé le chercher, et nous saurons bientôt...

— Je crains bien de ne pas avoir la patience de l'attendre, cher monsieur. D'ailleurs, je ne voudrais pas abuser de votre hospitalité... Une compresse, un bandage, et en voilà jusqu'à Rome... Si j'en meurs, je le verrai bien.

— On n'abuse pas de mon hospitalité, monsieur, reprit gravement le chatelain. Si humble qu'elle soit, elle fait ce qu'elle peut pour être à la hauteur de ses devoirs.

Hector s'inclina profondément.

— Dans tous les cas, poursuivit M. Scaparelli, vous êtes ici et vous y resterez jusqu'à ce que notre médecin de Terracine nous ait rassurés sur votre

compte. Andréa, faites remiser la chaise de M. le comte.

— Mais c'est tout simplement de la tyrannie! dit le comte en riant malgré sa douleur ; c'est affreux cela!

Et il tendit avec reconnaissance à son hôte la main qu'il avait de libre.

Le frater vint, et dans l'espoir de se mitonner une cure, décida que tout était pour le pire. Tout ce qu'on pourrait faire, ce serait peut-être d'éviter l'amputation... et encore!

Sur ce pronostic flatteur, le comte fut conduit dans un appartement qui lui avait été préparé, et où son égratignure ne l'empêcha pas de s'endormir de ce profond sommeil que je crains d'appeler « du juste, » vu le titulaire.

Le lendemain matin arriva de Terracine un docteur véritable.

Ce docteur consciencieux déclara ce qui était, à savoir : que la blessure n'offrait aucun danger réel, que les chairs seules étaient attaquées, et que, avec des soins et du repos, ce serait l'affaire d'une quinzaine de jours.

— Quinze jours! s'écria le comte Hector; je n'attendrai jamais jusque-là!

— Il le faudra bien cependant, dit avec obligeance M. Scaparelli; et si vous n'êtes pas raison-

nable, j'y ajouterai, de mon autorité privée, quinze jours de convalescence.

Le surlendemain, à l'heure habituelle où M. Scaparelli venait faire sa visite au blessé, il le trouva debout et dans une demi-toilette pleine de distinction.

— Mon cher hôte, lui dit-il, je ne mourrai sans doute pas de ma blessure ; mais je sens que je mourrai d'ennui si vous ne daignez pas me faire l'honneur de me présenter à ces dames.

— Je vous l'aurais déjà proposé, reprit le brave homme, mais je craignais qu'il fût trop tôt. Votre bras...

— Bah !... est-ce que je m'occupe de mon bras ! Je me sens parfaitement dispos ! Pour un rien je ferais atteler ma chaise.

— Il ne vous manquerait pour cela que des chevaux : or, je vous déclare que j'ai des accointances à la poste, et que j'empêcherais qu'on vous en donnât.

La présentation se fit selon toutes les règles de l'étiquette, et, à partir de ce jour, le jeune comte fut de tous les repas et de toutes les soirées que l'on passait en famille.

— M. Scaparelli avait un peu guerroyé autrefois dans la Péninsule et parlait volontiers bataille. Hector commentait avec lui Polybe, Xénophon, le *Retraite des dix mille*, et lui démontrait, une carte à la main, que si Annibal avait gagné la bataille du

Tésin, c'est que Scipion avait fait tel mouvement plutôt que tel autre.

Madame Scaparelli, très confite en religion, ne parlait que d'Églises, de papes et d'offices. Hector apprenait chaque matin quelque bulle par cœur et se mettait ainsi en mesure de causer *ex professo* avec la bonne dame, toute charmée de voir un élégant jeune homme imbu de si bons principes.

Quant à la *signorina* Emilia, le jeune comte se tenait à son égard dans la plus respectueuse réserve; mais il chantait avec elle des duos de Pergolèse et de Sacchini. Il la regardait aussi de temps en temps à la dérobée, puis devenait taciturne et rêveur sans qu'on sût pourquoi. Parfois, il sortait précipitamment du salon, pris d'une émotion subite qu'il mettait sur le compte de son bras et de la fièvre.

On devine que, à ce compte, il était bientôt devenu la coqueluche des Scaparelli, comme Candido Rinaldi l'avait été de Masocco et de sa bande.

Quant à Pietro, sa leçon était faite. Il causait naturellement à l'office et ne tarissait pas sur les qualités de son jeune maître. A l'entendre, M. le comte était millionnaire et plus noble que le roi de France. Si ses ancêtres n'étaient pas allés à la croisade avant Godefroid de Bouillon, c'est que, cette croisade étant la première, il n'y avait pas eu

moyen de l'y précéder. M. le comte était un cœur d'or, une de ces natures exquises et délicates qui n'aiment qu'une seule fois. Ainsi il avait dû épouser une jeune fille charmante, l'unique rejeton d'une famille princière. Elle était morte de la poitrine trois mois avant l'époque fixée pour le mariage. Depuis lors, M. le comte voyageait pour fuir le monde, pour être seul, tout à ses regrets et à sa douleur, et jamais, au grand jamais, une autre femme ne détrônerait celle-là dans le cœur de M. le comte.

Cette dernière insinuation était un coup de maître. Le jour où, en habillant la *signorina*, une soubrette lui raconta ces détails, la place fut à moitié prise, car il n'y a pas de jeune fille, si bien élevée, si pure, si candide que vous la rêviez, dont la première impression ne soit, en pareil cas, de regarder avec intérêt ce héros d'amour, et, la seconde, de vouloir tenter cette cure que l'on déclare impossible.

Ajoutez que les Italiennes ont, en général, le courage de leur cœur, la naïveté de leurs sentiments. On ne les emmaillotte pas moralement dans une foule de langes de convention tissus par une pruderie d'apparence et une coquetterie de mauvais aloi. Elles savent que l'amour honnête est chose permise, et qu'il ne faut pas s'en cacher comme d'une action mauvaise.

Ajoutez encore que le comte Hector, — était-il bien comte? — avait l'apparence de tout ce qui peut séduire, et qu'Emilia, menacée d'un époux très-mûr, n'était pas éloignée de croire à l'intervention de la *Madonna*, qui, touchée de ses neuvaines, lui envoyait un beau jeune homme pour mari.

Après une foule d'incidents, de réticences, de demi-soupirs qu'il serait trop long de raconter, la première escarmouche un peu sérieuse eut lieu un soir qu'ils se promenaient dans une allée du parc, et se passa comme suit :

— Je ne voudrais pas être indiscrète, monsieur Hector, disait Emilia, mais il me semble que vous n'êtes pas un homme comme les autres. On dirait que, au lieu de partir à peine pour la vie, vous en revenez déjà tout chargé de tristesse et de regrets.

— En effet, mademoiselle, c'est que cela est.

— Et c'est cette légère blessure?... insinua la jeune fille en désignant du doigt le bras du comte.

— Oh! non, mademoiselle, ces blesssures-là ne comptent pas... Et cependant, si j'y réfléchissais bien, si je remontais des effets aux causes...

— Eh! bien?

— Mais à quoi bon vous dire?...

— Si vous saviez combien je suis curieuse !... C'est un vilain défaut, n'est-ce pas ?

— Cela dépend, mademoiselle ; si la curiosité est autre chose que le stérile désir de savoir, si elle résulte de l'intérêt que l'on daigne porter aux personnes...

— Je ne la comprends que comme cela, dit Emilia.

Le jeune comte s'inclina.

— Vous saurez donc, *signorina*, reprit-il, que, lorsque le hasard, le destin, mon bon ou mon mauvais ange, je ne sais trop lequel, m'ont conduit ici, je portais au fond de moi une de ces désolations profondes auxquelles on trouve un lugubre charme, parce qu'elles vous signalent à vos propres yeux comme une âme d'élite. Aujourd'hui, je suis toujours triste, mais d'une autre tristesse; je m'indigne de ce que ma douleur m'échappe ; je pleure sur mon inconstance, et de ce que la jeune fille, si pieusement aimée, que la mort m'a ravie, meurt, en quelque sorte, une seconde fois dans mon souvenir... Je me croyais un être d'exception, je ne suis qu'un mortel vulgaire.

— Si je comprends bien, reprit Émilia, vous vous étiez couronné de soucis comme on se couronne de roses, et vous êtes contrarié de ce que la guirlande se dessèche. C'est peut-être un goût sin-

gulier, mais je manque d'expérience pour en bien juger.

— C'est de l'égoïsme, *signorina*, et pas autre chose.

— Voilà que je ne comprends plus du tout.

— Écoutez-moi bien ; du moment que l'on aime sans espoir, mieux vaut que l'objet de cet amour soit mort que vivant.

— Par exemple !

— La morte est bien à vous, poursuivit le comte, en ce sens qu'elle n'est par à un autre. Vous êtes libre de lui prêter, pas la pensée, toutes les tendresses imaginaires; vous êtes libre de vous créer dans un coin du cœur une existence factice dans laquelle son ombre est de moitié et qu'aucune réalité ne dément. La vivante, elle, vous échappera demain, vous laissant, avec les regrets, avec la sourde rage, avec l'implacable jalousie du bonheur d'autrui.

— Comme vous dites cela ?

— Je dis cela comme je le sens, *signorina*.

— Mais la vie, mousieur Hector, comporte au moins l'espérance. Les obstacles, il arrive qu'on les surmonte ; l'indifférence même, on peut la vaincre parfois ; tandis que la mort...

— Signorina, dit le comte d'une voix tremblante d'émotion, ne dites pas cela.

— Pourquoi donc?

— Parce que... parce que je ne suis pas acclimaté au bonheur... parce qu'il suffirait de me le laisser entrevoir, même de fort loin, pour que je devinsse fou peut-être.

Et se cachant le front dans les mains, il quitta brusquement la place et courut s'enfermer chez lui.

Quant à Emilia, elle se mit peut-être à cueillir des marguerites ; mais, ne l'ayant pas vu, nous n'oserions pas l'affirmer.

Huit jours après, seconde escarmouche, par laquelle il sera facile de juger du petit chemin parcouru dans cet intervalle.

M. le comte est assis sous une charmille; il fait semblant de lire. Emilia vient à lui le cœur gros, le mouchoir sur les yeux, des larmes dans la voix.

— Ah! monsieur Hector, je suis bien malheureuse!

— Chère Emilia, vous m'effrayez!

Vous savez cette union projetée, cet ami de mon père qui a deux fois mon âge?

— Oui; eh bien?

— Eh bien! on vient de me signifier que j'aie à me préparer, que le mariage aura lieu après Pâques. J'en mourrai!...

— Et moi aussi, reprit mélancoliquement le jeune homme.

— Voilà tout ce que vous dites? Cette fatale détermination ne vous inspire pas autre chose?

— Que voulez-vous, *signorina*, si la félicité venait à moi, je m'en étonnerais, tandis que le malheur est une vieille connaissance.

— Mais pourquoi ne pas aller trouver mon père? Pourquoi ne pas lui dire que vous m'aimez, que je vous aime?

— Parce que j'ai honte, *signorina*, d'être venu apporter le trouble dans cette maison paisible. Parce que votre excellent père avait carressé depuis longtemps ce projet d'union; parce que vous l'acceptiez, sinon avec enthousiasme, du moins sans répugnance. Parce que j'ai froid au cœur quand je songe que, en échange de son hospitalité, je détruis son plus cher espoir... Je ne me sens pas le courage d'affronter de face l'aigreur d'un refus, ni même l'amertume d'un consentement arraché plutôt que conquis... Mais s'il est vrai que vous m'aimez comme je vous aime, si vous croyez à ma parole, à mon honneur...

— Je crois à tout cela, reprit l'Italienne.

— Remarquez, chère Emilia, qu'une fois que je serai éconduit, la délicatesse m'interdirait de persister, tandis que dans le doute...

— Eh bien, dans le doute?... Ah! vous me faites mourir d'impatience!

Le comte Hector prit la main de la jeune fille

qu'il serra dans les siennes, et la couvant de ce regard fascinateur qui date de la première des perfidies de Satan :

— Nous parlions tout à l'heure de courage, dit-il à Emilia; auriez-vous celui de me suivre?

— Vous suivre? demanda la signorina, où cela?

— Écoutez, ma chère âme, *cara mia innamorato*, reprit le séducteur, il n'y a que ce moyen de contraindre la destinée. Le bonheur ou le malheur de notre vie entière est attaché à la résolution que vous allez prendre... Nous partirions ensemble en secret... Nous écririons, de Rome ou de Naples, à votre famille une lettre bien respectueuse et bien tendre...

— Jamais! s'écria la jeune fille avec tant d'énergie et d'épouvante qu'il ne fallait pas espérer qu'elle revînt sur cette héroïque détermination.

Le comte courba la tête, étancha une larme absente et ne répondit rien.

Huit jours s'écoulèrent encore, pendant lesquels, si impatient qu'il parût de prendre congé, une fièvre intermittente, vraie ou simulée, empêcha Hector de partir.

Au bout de ce temps, Emilia et le jeune comte se quittèrent, un soir, sur le mot *toujours!...* qui se trouva, on ne sait comment, remplacer le *jamais!...* de la précédente escarmouche.

Ce qui prouve une fois de plus, la grande ana-

logie qu'il y a souvent chez les femmes entre *oui* et *non*.

La nuit, suivante, Candido Rinaldi, — appelez-vous donc Candido! — reparaissait à la montagne.

— Diable! dit Masocco en le voyant, vous y avez mis le temps!

— Et encore je n'ai pas fini. C'est que, voyez vous, mon cher maître, mes plans se sont modifiés à l'exécution Je voulais cueillir un cœur en passant, et c'est tout un avenir que je conquiers. J'épouse mademoiselle Scaparelli, la charmante fille de mon hôte.

— Tu te moques de moi!

— Quand je dis que j'épouse, cela signifie que je l'enlève d'abord; puis les grands parents me snpplieront de rendre l'honneur à la famille, et, ma foi, je le leur rendrai.

Masocco n'en revenait pas. Il fallut que Rinaldi racontât en détail tous les incidents de son arrivée et de son séjour à la villa Scaparelli.

— Décidément, reprit le brigand, je vois que tu es un artiste et que nous ne sommes que des ouvriers. Ah çà, et ta petite affaire avec la police toscane? Ton frère qui a eu la maladresse de se jeter sur ton poignard?

— Nous irons vivre en France; avec de la fortune on y est bien comme partout.

— Mon garçon, reprit Masocco, je dois avouer

que tu as très-bien mené ta barque; mais il me semble que nous naviguions de conserve.

— Oui, répondit Candido Rinaldi en souriant, il y avait entre nous quelque chose comme une société en participation... Et si je vous demandais du crédit?

— Comment l'entends-tu?

— Mon premier calcul était faux en ce qui concerne votre rénumération dans l'affaire. Les hommes riches ont rarement chez eux des sommes importantes; ils savent trop bien où les placer... Admettons qu'un beau jour vous eussiez trouvé là quelques mille écus...

— Eh! mais, quelques mille écus...

— Je vous propose mieux que cela.

— Propose, mon garçon, propose.

— Le jour où je toucherai la dot, je vous en donnerai la moitié.

Écoute, garçon, reprit Masocco, tu as un caractère qui me plaît; je m'en rapporte à toi; puisque la chance te sourit, ce ne sera pas moi qui t'empêcherai de lui faire bonne mine. Ote-lui ton chapeau le plus bas possible, et ne néglige aucun salamalec pour la retenir.

— Une chose me chiffonne.

— Laquelle, Candido?

— Ce qu'il m'a fallu de soupirs pour décider la *signorina* à se laisser enlever ferait marcher un

moulin à vent. Encore ai-je dû jurer devant une madone que nous nous arrêterions au premier village pour y faire bénir notre union. Ces petites filles ne doutent de rien : elles se figurent qu'un prêtre va marier comme cela tout de suite les premiers venus, sans informations, sans formalités... Il y a en Écosse, dit-on, un forgeron qui fait ce métier-là; mais je trouve que c'est un peu loin...

— Bah ! une fois en route, elle n'y pensera plus.

— C'est ce qui vous trompe, Masocco. Si j'élude mon serment, ce seront des cris, des luttes, des attaques de nerfs, et je hais tout cela. Elle fera arrêter la voiture; elle voudra retourner au nid paternel. Si je l'en empêche, ce ne sera qu'à la condition d'être brutal. Alors, — je connais les femmes, — son amour se transformera peut-être en haine. Or, comme il ne s'agit pas d'une union éphémère, mais de vivre ensemble jusqu'à ce que mort s'ensuive...

— Je ne vois pas trop le remède.

— Si vous vouliez vous y prêter, cher maître, il y en aurait un. Ainsi, dans la nuit de demain, vous vous introduiriez, avec deux ou trois hommes dans la petite église de *Torre di Confini*, le dernier village des États du pape, entre Terracine et Fondi. La sacristie se chargerait de vous fournir les costumes. Vous seriez censé prévenu par moi de notre arrivée, et vous uniriez, par les liens d'un mariage

pour rire, le très illustre comte de V... aux non moins illustres écus de la *signorina* Émilia Scaparelli.

— Ce sera drôle, dit Masocco en éclatant de rire, je me fais une véritable fête de cette comédie.

— A propos, reprit Rinaldi qui songeait à tout, voici un rituel dans lequel vous lirez les formules de la cérémonie du mariage.

Puis, se frappant le front :

— Animal que je suis!... il me semblait bien que j'oubliais quelque chose... Avez-vous de l'argent?

— C'est selon la somme, reprit Masocco.

— Deux à trois cents écus pour frais de poste et autres menus détails de la lune de miel. J'avais bien pensé à m'adresser au Scaparelli; mais le voyez-vous d'ici fournissant des fonds pour enlever sa fille! On le ridiculiserait, et le ridicule se pardonne moins que l'injure.

Masocco n'avait pas la somme sous la main; il alla la déterrer dans un maquis, au pied d'un arbre où il cachait son trésor.

Et les deux amis se quittèrent en se donnant rendez-vous pour la nuit suivante dans l'église de Torre di Confini.

Le lendemain, le jeune comte prit congé de la famille Scaparelli et partit obstensiblement dans sa berline, accompagné de Pietro. Il courut deux pos-

tes dans la direction de Rome et s'arrêta à *Bocca di Fiume*. Le soir, vers onze heures, il était de retour à *Ponte Maggiore*, sous les murs du parc de la villa Scaparelli.

A un appel convenu, la *signorina* sortait par une petite porte, — la jolie invention que les petites portes! et fouette postillon!

Masocco était à son poste, et tout se passa selon le programme. Le chef de bande poussa même le scrupule jusqu'à faire aux *époux*, en de fort bons termes, la petite allocution habituelle sur les devoirs réciproques qu'impose le mariage.

Tout le monde pleurait d'un œil; il n'y a que la pauvre Emilia qui pleurait des deux.

Maintenant.cet habile aventurier, dont nous venons de reproduire un des plus abominables tours, était-il le comte de V... ou le brigand Rinaldi?

Ce n'était ni l'un ni l'autre; mais tout simplement (*historique*) le fils d'un fabricant de Carcassonne. Le père mort, le fils avait dévoré au jeu le plus clair de son patrimoine. Il employait ses deux ou trois derniers billets de mille francs à pêcher, de par le monde, une riche héritière, lorsque le hasard l'avait jeté sur les pas des dames Scaparelli sortant de la cathédrale de Terracine.

Dès lors, combinant son plan dans tous ses détails, sans domestique, presque sans ressources, prévoyant qu'il aurait besoin d'âmes plus ou moins

damnées pour le seconder, il avait eu la singulière fantaisie de se faire bandit pendant quelques mois.

Nous savons le reste.

A Pâques suivantes, — un grand jour de pardon en Italie, — il épousait bien réellement Emilia, que, de guerre lasse, les parents de cette dernière finissaient par lui accorder légitimement.

Il avait, par-ci, par là, des instincts de chevalerie. Ainsi, il commença par faire deux parts de la dot... puis, toute réflexion faite, il les garda toutes deux.

A brigand brigand et demi; ce fut la seule fois qu'il arriva à Masocco d'être volé.

Un mot à ce propos sur Masocco.

A la suite de son entrevue avec le cardinal Consalvi, il avait mis bas les armes, lui et toute sa bande.

La bienvenue des mal-vivants à Terracine avait été fêtée par un banquet donné aux frais de la municipalité.

Le lendemain, on les fit monter en *corricol* et conduire à Rome, au château saint-Ange où ils devaient conquérir leur libération complète par une année de prison.

Ils n'avaient que la parole du cardinal Consalvi; mais cette éminence, l'un des ministres les plus illustres dont se glorifie le gouvernement romain,

était incapable d'y faillir. On n'en pourrait pas dire autant de tous ceux qui lui ont succédé.

Au château Saint-Ange, chacun des mal-vivants mariés eut une cellule à part; les célibataires couchaient dans un grand dortoir. Indépendamment des trente sous par jour alloués à chaque prisonnier, les femmes et les enfants en touchaient cinq par tête. Des ustensiles de ménage étaient mis à leur disposition.

Ces femmes pouvaient sortir de la forteresse à leur convenance et aller faire leurs emplettes en ville. Ils se réunissaient matin et soir pendant deux heures dans un spacieux préau.

C'était, à peu de chose près, comme dans une hôtellerie.

X

Decesaris à la forteresse de Civita-Vecchia. — Un paysan goguenard. — Plaisanterie qui coûte cher. — De l'utilité des vents coulis. L'éloquence d'un bègue. — Riccobello et le vin. — Dix siècles d'attente. — Évasion de Decesaris et de trois de ses compagnons de chaîne. — Un heureux malheur. — Mon royaume pour un cheval! — Six gendarmes dévalisés. — Decesaris déguisé en agent de la force publique. — Des manteaux au mois d'août. — Le cardinal Fesch. — Un peintre français. La poire d'angoisses. — Travailler *pour la gloire*. — Ambrosetti. — Son or le démange. — Le comte Silvestri. — La rançon d'un mort. — Spectacle au théâtre *Argentina*. — Spectacle à la *Piazza del popolo*.

On se rappelle qu'on n'avait pas été aussi clément à l'égard de Giuseppe Decesaris, condamné d'abord à une détention perpétuelle, puis au *tiers* de quatre-vingt dix ans de galères.

Decesaris était littéralement fou de sa jeune femme. Les mirages de l'absence l'embellissaient encore à ses yeux. Aussi maudissait-il la malencontreuse idée qu'il avait eue de se rendre, et avait-il juré de s'évader du bagne de Civita-Vecchia, en se promettant d'éclatantes vengeances.

Il ne s'en cachait ni à ses compagnons de captivité ni aux visiteurs qui le raillaient et le traitaient de fou, tant il leur paraissait impossible de rompre des

chaînes si pesantes, de traverser des murs si épais et de tromper une surveillance si active.

Un jour, un paysan de Rocca-Secca-di-Piperno étant venu voir son fils détenu dans le même bagne, et voyant Decesaris tout heureux de l'air libre qu'il respirerait bientôt, lui avait dit brutalement qu'il y avait, au dehors, de belles génisses grasses, mais qu'elles n'étaient pas faites pour son bec : *per suo becco.*

Ce paysan fut désagréablement étonné, quelques mois plus tard, lorsque, fort tranquille dans sa cabane et entendant ouvrir le loquet de sa porte, il se trouva tout à coup en présence de ce même Decesaris, non plus chargé de chaînes comme il l'avait vu à Civita-Vecchia, mais armé jusqu'aux dents et dardant de farouches regards qui ne présageaient rien de bon.

— Amène tes bras que je les garrotte, dit Decesaris.

Le paysan arbora son meilleur sourire, affirma au brigand qu'il n'avait jamais douté ni de son audace ni de son adresse, et qu'il était enchanté de revoir un si rude compagnon. Il alla même jusqu'à lui offrir un quartier de ces belles génisses en question qui seraient trop honorées de passer par sa bouche illustre.

— Tes bras! répéta Decesaris, sans daigner s'arrêter à ce discours si mielleux.

Et il administra au paysan goguenard une volée de bois vert, dont le pauvre diable mourut quelques jours après.

Il y a des plaisanteries qui coûtent cher.

Mais je m'aperçois que nous anticipons sur l'évasion de Decesaris, laquelle fut loin de réussir d'emblée, comme nous allons le voir.

Ainsi, surpris une première fois par des gardes-chiourmes au moment où, déguisé en marinier, il essayait de pratiquer une ouverture dans la cale, tout le bénéfice qu'il en tira fut un plus grand luxe de chaînes et trente coups de bâton.

Cette tentative ne semblait pas devoir le rapprocher de la liberté.

Quelques jours après, Antonio Vittori, un de ses compagnons, employé à la boulangerie et condamné à trente ans de fers comme Decesaris, essaya également de fuir et n'aboutit qu'aux mêmes résultats.

Le major Palombi, commandant des galères, craignant que ces tentatives réussissent tôt ou tard, eut alors l'idée d'enfermer les forçats les plus dangereux dans la forteresse où il se croyait plus sûr de les conserver.

On leur assigna deux grandes salles contiguës, situées au-rez-de-chaussée.

L'une n'avait d'autre ouverture que la porte d'entrée fermée par d'énormes barres de fer, et en

face de laquelle était incessamment pointée une pièce de quatre chargée jusqu'à la gueule.

L'autre ne recevait l'air et le jour que par un soupirail d'un pied carré.

Les murs avaient dix-huit palmes d'épaisseur, et Pietro Masi, notre annaliste, ayant, dit-il, habité la forteresse de Civita-Vecchia pendant cinq ans, prie le lecteur de vouloir bien le croire sur parole.

Decesaris commençait à perdre l'espoir de jamais réaliser ses projets de fuite, lorsque, par un jour d'ouragan, il s'aperçut que le vent s'infiltrait par les crevasses du plancher.

En toute autre circonstance, c'eût été un inconvénient de plus à ajouter aux autres. Pour Decesaris, ce fut comme une brise parfumée qui lui apportait les émanations du dehors et ranimait son courage éteint.

Jusque-là il avait cru son cabanon au niveau de la mer. Pour s'assurer du fait, il passa un fil par un sou troué, le coula à travers une crevasse, et reconnut qu'il s'arrêtait à environ quatre palmes, un peu plus de deux pieds et demi, sur une surface dure.

A l'heure de la sieste, Decesaris descella une feuille du plancher, — du temps de Masi, on avait, un peu tard, remplacé le parquet par du carrelage, — et chargea d'explorer le sous-sol un de ses compagnons, nommé Adamo Lauretti, lequel avait

la précieuse adresse de dériver ses fers et de les remettre à volonté, sans qu'il y parût.

Lauretti était muni d'une petite chandelle qu'il alluma et à la faveur de laquelle il se vit dans une enfilade de souterrains ; au fond, tout au loin, brillait une échappée de jour grande comme rien.

Le cœur de Lauretti se prit à battre bien fort : il marcha vers le point lumineux qui grandissait à vue d'œil, et se trouva en face d'une lucarne défendue par deux barreaux de bois pourri disposés en croix.

Cette lucarne donnait sur le port, car des gréements se découpaient dans le ciel. Elle était à hauteur d'homme, car on ne voyait que des chapeaux passer et repaser au dehors.

Lauretti était devenu bègue à la suite d'une balle qui lui avait fracassé la lèvre supérieure. De retour au cabanon, où ses camarades l'attendaient avec anxiété, la joie d'une part, et son infirmité de l'autre, embrouillèrent tellement ses discours que Decesaris, dans son impatience, lui campa un de ces coups de poing qui éclairent *à giorno* les nuits les plus ténébreuses.

— Merci, dit tant bien que mal Lauretti ; je vous apporte la liberté, et c'est ainsi que vous l'accueillez !

Les détails fournis et l'allégresse calmée, on reconnut qu'il restait un obstacle à vaincre : la sur-

veillance des gardiens, dont l'un veillait chaque nuit, à tour de rôle.

Ces gardiens étaient au nombre de douze. Quelques-uns d'entre eux n'auraient peut-être pas demandé mieux que de se vendre; malheureusement, les acheteurs n'avaient pas d'argent.

— J'ai bien deux écus de cachés, dit un nommé Ambrosetti; mais, à si bon compte que soit une conscience, ce n'est pas assez.

— C'est plus qu'il n'en faut, reprit Decesaris, pour griser le surveillant Riccobello, qui n'a jamais su résister aux avances d'un broc de vin.

Malheureusement, ce Riccobello ayant été de garde l'avant-veille, son tour ne devait plus revenir que dans une éternité de dix jours.

Dix jours! avoir la liberté à quelques pas de soi, et attendre dix jours! Si on les changeait de cachot dans cet intervalle! Si Riccobello tombait malade! S'il surgissait un de ces misérables grains de sable devant lesquels viennent butter parfois les entreprises les mieux combinées!

Les compagnons de Decesaris voulaient tenter l'aventure au petit bonheur. Mais celui-ci était tenace en diable; il s'y opposa formellement.

Enfin le fameux jour arriva. Riccobello fut grisé à en mourir, et vers ce que les Italiens appellent la troisième heure de nuit (neuf heures du soir, selon notre manière de supputer le temps), les conjurés

se débarrassèrent de leurs chaînes et descendirent un à un dans leur souterrain.

Arracher la croix de bois pourrie qui barrait la lucarne fut l'affaire d'un instant.

Decesaris sauta le premier sur le quai où ses compagnons le suivirent. Le port était à leur gauche; à droite s'allongeaient, en retour d'équerre, les murailles de la forteresse.

Par une imprudence qui ne s'explique pas, leur petite chandelle brûlait encore.

En ce moment, une sentinelle aperçut cette lumière inusitée en pareil lieu, et cria : Aux armes !

Il n'y avait pas un instant à perdre. Decesaris et trois autres fugitifs prirent aussitôt le parti de tourner à l'est, entre la forteresse et la mer, par un chemin semé de fondrières et d'écueils où il était probable qu'ils ne rencontreraient personne.

Ce chemin aboutissait à une issue de la ville appelée porte romaine. Ils eurent l'heureuse chance de la franchir au moment même où la garde, courant à l'appel de la sentinelle, venait de la laisser libre, si bien que ce qui devait les perdre contribua à les sauver.

Les trois bandits qui accompagnaient Decesaris étaient Antonio Vittori, Adamo Lauretti, tous deux de Prossedi, et un nommé Ambrosetti, du bourg d'Anagni.

Tous les autres furent arrêtés.

On était alors au mois d'août. C'était assurément un grand pas de fait que d'avoir échangé un cabanon contre la rase campagne; mais il s'en fallait que toutes les difficultés fussent vaincues. La première chance d'achoppement était la livrée du bagne à laquelle on n'allait pas manquer de reconnaître les évadés.

Un coup de main hardi aurait pu remédier à cet inconvénient; mais il fallait des armes, et ils n'en avaient pas.

Sans doute ils pouvaient aller à la montagne et en demander aux mal-vivants, leurs confrères; mais outre que leur amour-propre était froissé d'un pareil recours, il était fort possible, par les trahisons qui couraient, que les brigands soupçonneux doutassent de la sincérité de leur retour à la malvivance.

— La Providence, raconte Pietro Masi, — l'expression est naïve dans cette bouche de brigand! — la Providence vint à leur aide. Le jour même de l'évasion, comme ils étaient cachés parmi des roseaux, aux bords du fleuve Maseno, près de Prossedi, ils virent arriver six gendarmes, dont l'apparition fut d'abord loin de leur faire plaisir.

Mais il était écrit que, dans cette fuite, les plus mauvaises chances tourneraient à leur avantage et que leur salut naîtrait du péril même.

Les gendarmes avaient chaud; au lieu de faire leur office et de fureter les taillis, ils se déshabillèrent tranquillement et se jetèrent dans le fleuve.

Quand ils furent à une certaine distance de la rive, Decesaris et ses compagnons sortirent des roseaux, s'emparèrent précipitamment des uniformes, des armes, et tirèrent sur les nageurs sans défense, dont trois disparurent sous les flots pour ne plus reparaître.

Les trois autres purent gagner la rive opposée et allèrent se couvrir tant bien que mal dans un lavoir, situé à peu de distance, où du linge séchait au soleil.

Voilà donc les quatre scélérats déguisés en gendarmes, bien armés, et pouvant, sous les apparences de la légalité, se livrer aux opérations les plus fructueuses.

C'est ainsi qu'ils s'introduisirent dans plusieurs fermes, sous le prétexte d'y opérer des perquisitions, et qu'ils purent faire passer quelques sacs d'écus de la poche d'autrui dans la leur.

Seulement, le lieutenant-colonel Gennari, qui commandait la subdivision, ne tarda pas à y mettre bon ordre en décrétant que, pour qu'on ne s'y trompât plus, les vrais gendarmes ne marcheraient dorénavant que revêtus de leurs grands manteaux.

Ce devait être pénible, au mois d'août surtout;

mais, les brigands n'ayant pas de manteaux, c'était peut-être le seul moyen efficace.

On pense bien que, si Decesaris avait choisi les environs de Prossedi pour le théâtre de ses exploits, c'est que c'était là que vivait sa femme bien-aimée. Or, maintenant que son évasion était connue, sa maison et les démarches de sa femme devaient être nécessairement surveillées.

Richard III offrait son royaume pour un cheval; Decesaris aurait donné tous les gendarmes du pape pour un seul manteau de ces mêmes gendarmes.

Une nuit, ayant eu l'audace de s'introduire dans une espèce de caserne-poste, à un demi-mille de Ferentino, il ouvrit la première chambre venue — une chambre de gendarme — et s'empara du palladium convoité.

Le lendemain soir, à Prossedi, sa femme filait, à la lueur d'une lampe, en compagnie de quelques commères du voisinage, lorsqu'elle entendit frapper au dehors.

— Ouvrez! dit une voix bien connue qui fit battre son cœur.

En allant vers la porte, elle eut la présence d'esprit de laisser tomber sa lampe qui s'éteignit.

A la vue des commères Decesaris affecta beaucoup de rudesse et manifesta l'intention de fouiller la cabane de fond en comble.

Les commères prirent la fuite, et le mal-vivant

put alors jouir d'un instant de bonheur bien chèrement acheté.

Le lendemain, avant l'aurore, sous peine d'être repris, il fallut s'éclipser.

Decesaris et ses compagnons allèrent rejoindre la bande de Masocco, qui ne s'était pas encore constitué, mais qui en nourrissait le projet. Decesaris, lui, ne respirait que le carnage et la vengeance; il voulait mettre tout à feu et à sang. De là une mésintelligence assez vive qui ne tarda pas à se manifester parmi les bandits.

Les enragés et les modérés se partagèrent en deux bandes : ceux-ci sous les ordres de Masocco, avec lequel resta Adamo Lauretti, le bègue que nous connaissons; ceux-là commandés par Decesaris, auquel se rallièrent Tomosa Franzoli et Crescenzo Trombetta, qui abandonnaient Masocco.

Cela faisait deux de retrouvés pour un de perdu.

Decesaris se multipliait; il était partout à la fois, ne redoutant ni les fatigues ni les dangers, commettant rapines sur rapines, non pour l'argent qu'il méprisait, mais dans l'espoir de faire trembler ses juges jusque sous leur toge.

Le cardinal Fesch, oncle de l'empereur Napoléon Ier, habitait alors Frascati, si célèbre par ses villas Aldobrandini, Rufinella, Falconieri, Mandragone, — celle-ci a trois cents soixante-quatorze fenêtres de

façade, — toutes plus royales les unes que les autres.

Decesaris pensa que, s'il parvenait à enlever le cardinal, il s'illustrerait à jamais. Ce hardi coup de main faillit réussir. Le bandit parvint à s'introduire, de nuit, dans l'appartement même de l'ex-grand aumônier de France, où le hasard fit que se trouvait un peintre français enveloppé d'une robe de chambre rouge. Decesaris, peu habitué à ce genre de vêtement, le confondit avec la pourpre romaine et enjoignit au prétendu cardinal de le suivre.

Au moment où ce dernier ouvrait la bouche pour appeler au secours, le bandit y enfonça une poire d'angoisse qui coupa court à toute discussion.

Tomaso Franzolini faisait le guet à l'extérieur.

— Je ne pense pas que ce soit là le cardinal, dit-il à Decesaris.

— Un homme rouge, reprit ce dernier, qui veux-tu que ce soit ?

Une fois à la montagne, on imposa au prisonnier quatre mille écus de rançon.

Ce n'était peut-être pas trop pour une Éminence, mais le peintre estima que sa robe de chambre lui rapportait trop d'honneur.

— Messieurs, dit-il aux bandits, je ne suis qu'un pauvre artiste étranger. Je vous donnerais volontiers quatre mille écus, car ce serait une preuve que je les possède quelque part... seulement il faudrait

que je susse en quelle monnaie et dans quel tiroir.

Decesaris fut fort contrarié.

— Du moment que j'ai manqué mon coup, reprit-il, le reste m'importe peu, je ne travaillais que *pour la gloire*.

Il allait renvoyer l'artiste sans rien exiger de lui; mais ses compagnons s'y opposèrent.

Alors on s'adressa au cardinal qui envoya cinq cents écus.

Decesaris a commis tant de crimes que nous en passons beaucoup et *des pires*. Il régnait parmi ses hommes une sorte d'émulation sanguinaire qui les poussait à se surpasser l'un l'autre.

On se rappelle que, au nombre des évadés de Civita-Vecchia, était un nommé Ambrosetti, du bourg d'Anagni.

Cet Ambrosetti brûlait du désir de se rappeler au souvenir de sa chère patrie; et cela d'autant mieux que ses camarades n'avaient en lui qu'une confiance médiocre.

Nous avions, du reste, omis de dire qu'il n'avait jamais été affilié à aucune mal-vivance. Un crime isolé, nous ne savons lequel, était cause de son emprisonnement à la forteresse de Civita-Vecchia. Mêlé aux bandits, il s'était évadé avec eux, et, vivant de leur vie abominable, il voulait les égaler en crimes

La bande alla donc s'aposter aux environs d'A-

nagni; une fois là, Ambrosetti ne tarda pas à enlever un certain comte Silvestri, à qui, selon l'opinion de Pietro Masi, il devait en vouloir de vieille date.

Ce comte était très-obèse et marchait difficilement. Ambrosetti marchait derrière lui, le lardant de légers coups de poignard pour le stimuler. Le malheur voulut qu'il atteignit une veine, le comte se prit à perdre beaucoup de sang. La vue du sang exaspéra le bandit, lequel multiplia ses coups à ce point que le prisonnier en rendit le dernier soupir.

On l'enterra sans autre forme au pied du premier arbre venu; ce qui n'empêcha pas d'écrire à sa famille et de réclamer une rançon.

La rançon arrivée, on daigna informer les Silvestri qu'ils trouveraient le cadavre à un endroit désigné.

Ambrosetti n'avait plus eu d'argent depuis longtemps; sa part du sacrilége démangeait ses poches.

— A quoi bon avoir de l'or, disait-il à Decesaris si l'on n'en peut jouir? Qui nous empêche de nous déguiser en honnêtes gens et d'aller pendant quelques jours, à Rome, courir les spectacles et les plaisirs?

— Va à Rome, si tu le veux, reprit Decesaris; quant à moi, je ne veux pas m'exposer à retourner à Civita-Vecchia dont j'ai par-dessus la tête. Et, à

propos de spectacle, prends garde d'en donner un toi-même sur la place du Peuple, où tu serais le principal acteur.

La place du Peuple est le lieu habituel des exécutions capitales.

Ambrosetti ne tint pas compte des observations. Il entra à Rome, les poches bien garnies, par la porte Saint-Jean (*porta Santa-Giovanni*), et se rendit chez une de ses sœurs, honorablement mariée, qui demeurait place Trajan, près de l'église *Santa-Maria-di-Loretto*.

Sa sœur et son beau-frère ne le reçurent peut-être pas avec beaucoup d'effusion; mais ils ne le mirent pas à la porte, et c'était déjà quelque chose.

Du reste, leur hospitalité ne fut pas mise à une longue épreuve. Le soir même de son arrivée, à la sortie du théâtre *Argentina*, Ambrosetti se trouva mêlé à une querelle où l'on joua du couteau.

Conduit au poste avec quelques autres on trouva sur lui le brouillon de la lettre écrite pour réclamer la rançon du comte Silvestri. C'était un arrêt de mort.

Huit jours après, ainsi que le lui avait pronostiqué Decesaris, il était exécuté sur la place du Peuple.

XI

Mariage en prison. — Le commandant Agaglioni. — Lune de miel troublée. — Une trahison. — Francesco Antonelli. — Lettres supposées. — Deux femmes au secret. — Libération des mal-vivants. — Antonio Gasparoni est déporté à Cento, et de Paolis à Comacchio. — Séparation douloureuse. — Masocco, prévôt des archers. — Le commissaire Rotolli. — La *cappelletta*. — Mort de Masocco et de Rotoli. — Le lieutenant Avalzini. — Sanglantes représailles. — Trois mille écus pour la tête de Decesaris. — Antonio Napoleoni. — Un rendez-vous. — Les voies de la Providence. — Ciafotto. — Mort de Decesaris.

A part la bande de Masocco, il s'en était, vers la même époque et aux mêmes conditions, constitué une autre de moindre importance, dont le chef s'appelait Barboni.

Tous ces mal-vivants menaient, au château Saint-Ange, la vie assez douce que nous avons dite. Ils étaient mariés pour la plupart; si bien que, entraîné par l'exemple et attristé d'être seul, Antonio Gasparoni voulut se marier aussi.

Angelo de Paolis avait là sa sœur avec lui. C'était une assez jolie fille, appelée Demire, dont Gasparoni devint amoureux. De Paolis étant le beau-frère de Gasparoni, les deux familles n'en faisaient déjà qu'une. Ce n'était qu'un lien de plus à nouer.

Similes cum similibus conjnnguntur, fait observer Masi, qui ne laisse pas d'être un profond moraliste.

D'autre part, le gouvernement papal, croyant que c'était une garantie de moralité, voyait avec plaisir les mal-vivants se créer des affections et des devoirs sociaux.

Les préliminaires ne furent pas bien longs.

— Veux-tu me donner ta sœur? demanda Gasparoni à de Paolis.

— Prends-la, reprit ce dernier.

Le mariage fut célébré dans la chapelle du commandant, qui était alors le baron Agaglioni, et l'autorité poussa la galanterie jusqu'à faire les frais de la noce.

Mais Gasparoni fut soudain arraché aux douceurs de la lune de miel par l'incident que nous allons raconter.

Le lecteur se rappelle peut-être que parmi les douze bandits constitués en même temps que Masocco, se trouvait un certain Francesco Antonelli, de Sonnino.

Soit que cet Antonelli eût une vengeance particulière à exercer, soit qu'il voulût se concilier les bonnes grâces de l'autorité, il s'avisa de fabriquer deux lettres :

L'une que Gasparoni était censé écrire à son frère Gennaro, bandit en activité, et par laquelle il

priait ce dernier de lui garder des armes pour l'époque de sa libération qui serait celle de son retour à la mal-vivance ;

L'autre de de Paolis à un autre bandit, compagnon de Gennaro, et conçue dans les mêmes termes ou à peu près.

Toutes deux contenaient de longues listes de proscription et annonçaient, pour l'avenir, les plus sinistres projets.

Ces lettres écrites, le traître Antonelli les cacha dans des paquets appartenant à deux femmes de Sonnino, qui devaient, le lendemain, s'en retourner chez elles.

Puis il vendit la mèche, comme on dit, au commandant du fort.

Visitées à leur sortie, les deux femmes furent trouvées nanties des lettres en question.

Elles eurent beau s'étonner, protester, jurer de leur innocence, on les mit au secret.

Les deux beaux-frères furent jetés dans un cachot.

Cette affaire fit grand bruit, mais on reconnut bientôt que la montagne accouchait d'une souris. Non-seulement de Paolis et Gasparoni déclaraient ne pas connaître ces lettres, mais ils ne savaient même pas écrire, ce qui était à considérer. Ensuite, à supposer qu'ils voulussent reprendre leur ancienne vie, à quoi bon le constater par écrit ? et ces

listes de personnes à tuer, pourquoi les dresser d'avance? On ne se crée pas ainsi d'inutiles dangers.

L'enquêté fut favorable aux deux beaux-frères qui en furent quittes pour un mois de cachot.

Antonelli passa pour un imposteur aux yeux de l'autorité. Mais ce n'en fut pas moins à cette circonstance qu'il dut plus tard une place de geôlier, lorsque de Paolis et Gasparoni se mirent en rupture de ban, comme nous le verrons.

Ce fut aussi à cette circonstance que les deux beaux-frères durent d'être retenus en prison après tous les autres, alors même que leur année de prison était expirée.

Cependant, vers le commencement de mars 1819, alors qu'ils commençaient à accuser le cardinal Consalvi de déloyauté, deux voitures escortées de gendarmes en bourgeois entrèrent au château Saint-Ange.

On fit monter dans l'une Antonio Gasparoni, sa femme et la fille aînée de de Paolis.

L'autre fut occupée par de Paolis, sa femme et deux petites filles, dont l'une pendait encore à la mamelle.

Où les conduisait-on? ils n'en savaient rien. Ils traversèrent ainsi Spolète, Forli et atteignirent Bologne.

Là, comme ils étaient en train de dîner à l'auberge d'*Il Pelegrino,* on leur signifia l'ordre de se

séparer. Gasparoni était interné à Cento, de Paolis à Comacchio.

Gasparoni fit observer que sa femme et sa sœur avaient été fort désolées en voyant qu'on les déportait si loin de Sonnino, où elles laissaient des parents bien chers, mais qu'elles avaient repris quelque courage en pensant que belles-sœurs, tantes et nièces, les deux familles, qui n'en faisaient qu'une, seraient au moins réunies dans leur exil.

Les femmes et les petits enfants pleuraient à chaudes larmes. Les deux hommes se tenaient embrassés, car il s'agissait d'une séparation qui serait peut-être éternelle.

Mais l'ordre était absolu; il fallut obéir.

Nous laisserons, jusqu'à nouvel ordre, Gasparoni à Cento et de Paolis à Comacchio, où le lecteur se rappelle qu'à part le logement ils devaient recevoir une pension de neuf écus par mois.

D'honnêtes employés n'en obtenaient pas toujours autant après une longue carrière et de loyaux services.

Quant à Masocco, dont le repentir était flagrant, il avait été gracié bien avant l'expiration de sa peine et nommé prévôt des archers.

A l'époque où ce dernier s'était constitué prisonnier, vingt-six brigands, dont douze Sonninais, infestaient encore la montagne. Les quatorze autres appartenaient à diverses communes, — je suppose

qu'elles n'en étaient pas plus fières pour cela ; — telles que Vallecorsa, San-Stefano, Procida, Castro, Patrica et Pisterno.

Les Sonninais faisaient bande à part; ils avaient à leur tête Gennaro Gasparoni.

Les autres étaient réunis sous le double sceptre d'Alessandro Massaroni et du terrible Decesaris.

Chaque journée était marquée par de nouveaux crimes, dans lesquels la bande de Decesaris avait toujours la part la plus sanguinaire.

C'est dans ces conjonctures que le gouvernement romain avait songé à s'attacher Masocco. — Masocco, en effet, connaissait tous les bandits, leurs habitudes, leurs repaires, leurs affiliés. Il lui suffisait d'un bruit sourd, du vol d'un oiseau, de l'aboiement d'un chien, de voir un berger se diriger de tel côté plutôt que de tel autre, pour s'en faire des indices à peu près certains. Il était de plus, adroit, rusé, courageux et fort impatient de témoigner sa gratitude à l'autorité qui l'avait traité avec tant de bienveillance.

Masocco était cantonné à Sonnino, ce qui offusquait surtout les mal-vivants Sonninais, en ce sens que, étant presque tous mariés, ils ne pouvaient plus aller clandestinement voir leurs femmes sans s'exposer à être reconnus et dépistés par leur ancien compagnon.

Les marchands, en possession d'approvisionner

les brigands, avaient aussi une grande peur de Masocco, qui possédait leur secret. Cependant il ne faisait pas trop de zèle, se montrant avec eux bon, modéré, affable, sachant bien que leur concours lui serait tôt ou tard précieux pour arriver à l'arrestation des bandits, et voulant se l'attirer, ce concours, plus par la persuasion que par la violence.

Les choses en étaient là, lorsque les deux bandes se trouvèrent un jour réunies, — le 5 août 1818, — dans les environs de San-Lorenzo dont on fêtait le patron. La conversation roulait sur le tort que Masocco faisait à la mal-vivance.

— Si vous voulez tous me seconder, dit Decesaris, je me charge de nous débarrasser de cet archer maudit.

Comme on se récriait sur l'impossibilité d'arriver à un pareil résultat, Decesaris reprit :

— Il y a un nouveau commissaire à San-Lorenzo ; ce commissaire s'appelle Rotoli ; il nous a fait faire, à Massaroni et à moi, quelques vagues ouvertures d'accommodement que nous avons repoussées. Son but est assurément de nous détruire les uns par les autres et de nous engager à trahir Gasparoni ainsi que ses Sonninais.

— Sensible à cette attention, dit Gasparoni, je lui donnerai un jour de mes nouvelles, à ce commissaire !

— Si vous le voulez, continua Decesaris, je vais lui donner un rendez-vous ici même; je vous réponds qu'il y viendra, car son avancement est attaché à la capture qu'il convoite. L'endroit est favorable; vous autres, les Sonninais, vous vous tiendrez aux environs, et toi, Gasparoni, tu te tiendras à portée de tout entendre.

— Dans tout cela, reprit ce dernier, je ne vois pas qu'il soit question de Masocco.

— Ceci est mon affaire, dit Decesaris; tu entendras et tu jugeras.

L'entrevue eut lieu le lendemain. Ce commissaire ne manquait pas de courage; il avait défendu à la force armée de sortir de San-Lorenzo, et arriva seul parmi les brigands avec un cheval chargé de vivres.

La bande de Decesaris ne se composait en ce moment que de six bandits; les autres étaient restés à la garde d'un malade.

Quant aux Sonninais, cachés dans les taillis, ils ne comptaient pas pour le commissaire Rotoli.

On dressa le couvert sur l'herbe, et le commissaire daigna y prendre part.

Quand la confiance se fut un peu établie, le verre à la main, Rotoli prononça un discours émaillé de morale, dont la péroraison fut, après avoir fait valoir lès charmes de la liberté et de la vie de famille, que Decesaris, Massaroni et leurs compagnons pou-

vaient reconquérir tout cela en tuant Gennaro Gasparoni et les principaux de sa bande.

— Les chefs morts, ajouta le commissaire, les autres ne tarderont pas à se disperser, et nous en aurons bientôt raison.

C'était là que Decesaris attendait Rotoli.

— Monsieur le commissaire, reprit-il, nous ne demandons pas mieux que de seconder vos vues, cet entretien vous le prouve assez. Seulement, veuillez considérer que Massaroni et moi nous ne disposons que de quatre novices, tandis que les Sonninais sont au nombre de douze, tous bien armés, rompus à toutes les ruses du métier et n'ayant peur de rien. La lutte serait par trop inégale; ce serait se jeter dans la gueule du loup.

— Il n'y aurait qu'un moyen, hasarda Massaroni, et encore!...

— Dites, reprit le commissaire; j'ai les pouvoirs les plus étendus, et si cela dépend de moi...

Il nous faudrait pour nous seconder, un homme à vous, déterminé, intrépide, sachant au besoin faire le coup de feu.

— Sans compter, ajouta Decesaris, que sa présence parmi nous serait un stimulant et une garantie pour nos hommes, à qui elle prouverait que nous agissons sous l'inspiration de l'autorité.

— La difficulté serait de trouver un pareil auxi-

liaire, poursuivit Massaroni, car je ne vous cache pas que, en général, vos archers sont lâches.

— J'en connais un qui en vaut dix, reprit le commissaire donnant admirablement dans le piége; voulez-vous Masocco?... En voulez-vous plusieurs?

— Plusieurs donneraient l'éveil, répondit Massaroni; et encore faudrait-il qu'ils fussent nombreux pour valoir le seul Masocco; c'est un vieux compagnon que nous avons vu à l'œuvre.

— Eh bien, vous l'aurez, reprit Rotoli.

On convint que le commissaire amènerait lui-même Masocco, la nuit du 12 au 13 août, en un lieu que l'on fixa aux environs de Prossedi.

Decesaris gravitait le plus possible autour de Prossedi, où rayonnait sa femme, qu'il laissait le moins veuve possible.

Le commissaire parti, Decesaris fit observer aux Sonninais que, Masocco étant l'ennemi commun, ils devaient tous tremper dans la vengeance qui se préparait.

Les Sonninais et leur chef jurèrent de se trouver au rendez-vous, dans la nuit du treize au quatorze.

Ils y furent dès la veille, mais il se produisit alors une chose étrange que nous allons raconter.

Deux Sonninais jouaient à un jeu que l'on appelle *cappelletta*. On conteste un coup, un différend survient, et voilà les joueurs qui se lèvent

pour aller vider leur querelle plus loin. D'autres Sonninais se mettent à les suivre sous le prétexte de les apaiser.

Il ne reste bientôt plus que leur chef, qui s'étonne de l'absence prolongée de ses compagnons, et s'éloigne, à son tour, en disant à Decessaris qu'il va les ramener.

Une heure s'écoule et personne ne revient.

La nuit approchait; on attendait le commissaire et Masocco d'un instant à l'autre.

— Qu'est-ce à dire? demanda Decesaris à Massaroni; je commence à croire que les Sonninais caponnent et que nous ne les verrons plus.

— Les Sonninais ne caponnent pas, reprit Massaroni, mais ils ont réfléchi; ils se rappellent avoir tous vécu de frère à frère avec Masocco. Il n'est pas un seul de nous à qui Masocco n'ait fait du bien lorsqu'il était notre chef. Aujourd'hui il est archer et fait son devoir d'archer; à sa place nous agirions comme lui. Si nous le tuions dans une rencontre, défense contre attaque, rien de mieux; mais ceci est un guet-apens, une trahison impardonnable, dont nous aurons certainement lieu de nous repentir.

Mais quand Decesaris voulait une chose, il la voulait bien.

— Soit! reprit-il; abandonnez-moi tous, si vous le voulez. Tout ce qui n'est pas pour nous est

contre nous. J'ai dit que je tuerais Masocco et je le tuerai, fussé-je tout seul.

Cependant le commissaire Rotoli, ayant fait venir Masocco, lui avait fait part du plan concerté avec Decesaris et Massaroni; plan dans lequel Masocco allait avoir son rôle à jouer.

L'ex-malvi-vant avait trop d'expérience pour ne pas deviner tout de suite que c'était une trame ourdie contre lui. Il démontra que les brigands avaient juré sa perte; que, bien loin de songer à s'entre-détruire, les deux bandes s'étaient liguées; que, si Decesaris nourrissait le projet de se défaire de Gasparoni, bien loin de briguer le concours de l'autorité, il en voudrait garder l'honneur et le profit pour lui seul.

Mais le commissaire Rotoli avait sa réputation à établir et son chemin à faire. Il était d'ailleurs loin de se douter de la rouerie des brigands et persista dans la mise à exécution de son projet.

— *Excellenza*, dit résolûment Masocco, vous venez de prononcer ma sentence de mort.

— Mais non, je vous assure, reprit Rotoli; j'ai vu les brigands de près, je suis allé a la montagne, nous avons bu et mangé ensemble. Ils ont l'air plus terrible de loin que de près; le tout est de savoir s'y prendre.

— Ma conviction est faite, reprit Masocco; du reste, ma vie appartient à l'État: il a le droit d'en

disposer. Je regrette seulement que ce ne soit pas dans une circonstance plus utile. Ma dernière prière est que vous recommandiez ma pauvre femme à la protection de l'autorité, car la vengeance des mal-vivants ne s'arrêtera pas à moi...Et maintenant, monsieur le commissaire, partons; je suis prêt à vous suivre.

— Bah ! dit le magistrat, des diables noirs qui vous trottent par la tête !

Le frère et les quatre beaux frères de Masocco voulurent suivre ce dernier, qui s'y opposa vainement.

Dans l'intervalle, Decesaris prenait ses dispositions et traçait à chacun son rôle.

Indépendammant de Massaroni, les quatre bandits dont il disposait était Antonio Vittori, Michel Feudi, Domenico Panni et Luigi d'Angelis.

On convint que, dès que le commissaire serait arrivé, Decesaris le tirerait à l'écart sous le prétexte apparent de lui parler seul à seul, mais en réalité pour l'écarter de Masocco et le soustraire ainsi au danger d'être atteint par la balle qui allait frapper le malheureux archer.

Luigi d'Angelis devait tirer un coup de fusil sur Masocco, dès que celui-ci serait à portée.

Ce plan arrêté, Decesaris se porta au devant du commissaire et de Masocco. En voyant venir sept

individus, au lieu de deux qu'il attendait, le brigand s'arrêta :

— Pas un pas de plus! cria-t-il. Est-ce donc la force armée que M. le commissaire amène avec lui? Ce n'était pas dans nos conventions.

Rotoli enjoignit alors aux frères et aux beaux-frères de Masocco de retourner d'où ils venaient. Ceux-ci firent semblant d'obéir, mais ils se couchèrent à plat-ventre dans des touffes d'herbe, où ils restèrent inaperçus à la faveur de la nuit.

Le commissaire prit le bras de Masocco, et tous deux franchirent une haie d'oliviers qui les séparait des bandits.

Les choses se passèrent alors selon le fatal programme : Masocco, pendant que Decesaris causait avec Rotoli, et au moment même où Massaroni venait de lui donner l'accolade de bienvenue, reçut une balle dans le flanc gauche, et tomba roide mort sans pousser un cri.

Le frère et les beaux-frères de Masacco, cachés comme nous l'avons dit, prévoyaient une trahison : ils tenaient le fusil en arrêt.

En entendant un coup de feu qui confirmait leurs soupçons, ils firent une décharge générale. Une de leurs balles, tirées à l'aventure, atteignit à la tempe droite le commissaire Rotoli qui tomba sans vie aux pieds de Decesaris. Une autre balle plus équitable tua le mal-vivant Domenico Panni, au moment

où il se penchait vers le cadavre de Masocco, pour s'emparer de son fusil à deux coups.

Les cinq frères prirent alors la fuite dans la direction de Prossedi, et racontèrent au lieutenant ce qui venait de se passer. Ils n'avaient aucune certitude, mais leur impression était que Masocco devait être mort et que le commissaire restait prisonnier des brigands.

Le premier soin du lieutenant fut de se faire des otages en emprisonnant, sur l'heure, tous les parents de Decesaris et de Vittori qu'il surprit au lit.

Le second fut de voler à la montagne dans l'espoir de dégager le commissaire.

Les brigands n'y étaient plus, mais bien les deux cadavres de Masocco et de Rotoli.

Ivre de vengeance et de colère, le lieutenant retourna à Prossedi et se fit délivrer les clefs de la geôle par le maréchal des logis. Il allait immoler les parents des bandits, bien qu'ils fussent innocents et sans défense, mais le commandant Papi survint à temps pour l'en empêcher.

Le lieutenant réclama alors les prisonniers pour les conduire à Frosinone, et on eut l'imprudence de les lui livrer.

Cet officier avait, en ce moment, l'air si terrible, il respirait à ce point la soif du sang, que le petit garçon de Decesaris, âgé de douze ans, ayant ou-

blié ses souliers dans le cachot et voulant aller les chercher, sa mère lui dit en l'en empêchant :

— Mon cher enfant, nous allons à la mort; tu n'as plus besoin de souliers. Prie seulement le bon Dieu qu'il nous fasse miséricorde.

En sortant du village le lieutenant, au lieu de se diriger vers Frosinone, prit le chemin de Terracine. A moitié route, il fit faire halte aux archers et tua de sa main la femme de Decesaris. Ce fut le signal du massacre des prisonniers. Treize victimes restèrent sur la place.

Cela se passait le lendemain de l'assassinat du commissaire Rotoli, 14 août 1818.

Hâtons-nous d'ajouter que le lieutenant et les archers furent condamnés, de ce fait, à un emprisonnement perpétuel. Seulement on les gracia au bout de deux années de séjour au bagne de Civita-Vecchia.

A partir de ce moment jusqu'à la mort de Decesaris, que nous raconterons tout à l'heure, ce ne fut plus qu'une succession de meurtres et de représailles qui font frémir.

Decesaris et Vittori n'ayant plus de famille, commencèrent par brûler leur propre maison et détruisirent leurs troupeaux; ils tuaient pour tuer, et pas un des malheureux qui leur tombaient sous la main ne trouvait grâce devant eux.

Pietro Masi rapporte que le frère de l'un des

archers complices du lieutenant étant tombé au pouvoir de Decesaris, celui-ci lui arracha le cœur.

On mit alors la tête de cette bête féroce au prix de trois mille écus.

Cependant, la Providence avait enfin marqué le terme d'une vie souillée par tant de forfaits.

Un jour de mars 1819, Decesaris et sa bande se trouvant dans un bois d'oliviers, non loin de Prossedi, un de ses hommes, Antonio Napoleoni, se hasarda à descendre jusqu'au bord de la voie publique, où il savait que l'attendait sa maîtresse.

Le chef, dit Masi, était nonchalemment appuyé à un arbre, sur la hauteur, chantant une *cantilena* et rêvant sans doute à de nouvelles vengeances.

Pendant que les amants étaient en train de causer, passèrent deux gendarmes à cheval. Napoleoni, agacé sans doute à la vue de l'uniforme, eut l'imprudence de leur tirer un coup de fusil.

Les gendarmes piquèrent des deux, non dans la direction d'où partait le coup, mais dans celle de Prossedi, où ils arrivèrent tout émus, en criant aux armes !

Selon les ordres récents, les archers étaient en permanence sur la place du village. Ils se relevaient par quart, de six heures en six heures.

Au récit des gendarmes, un des hommes de garde, nommé Ciaffotto, se tourna vers ses camarades, et

désignant du geste la plus haute cime d'une montagne située au nord-ouest de Prossedi :

— Il y a trois mille écus à gagner là-haut, s'écria-t-il; que ceux qui ont du cœur et de bonnes jambes me suivent!

Toute l'escouade et les deux gendarmes suivirent Ciaffotto dans la direction indiquée.

Dès que Decesaris eut entendu le coup de feu tiré par Napoleoni et qu'il en sut la cause, il fit plier bagage, se dirigeant vers le point culminant de la montagne, d'où il devait planer sur le village même, voir la direction que prendrait la force armée et déjouer plus facilement les recherches dont il se doutait bien que lui et sa bande allaient être l'objet.

Seulement, pendant que les mal-vivants gravissaient d'un côté, les archers gravissaient de l'autre.

Ceux-ci étaient partis plus tôt ou allaient peut-être plus lestement, car Ciaffotto et l'un des gendarmes, arrivés les premiers, eurent le temps de se cacher derrière une espèce de parapet qui longeait la dernière montée.

Decesaris, grimpant à huit ou dix pas en avant de ses compagnons, arrivait plein de confiance et l'escopette sur l'épaule.

L'archer et le gendarme étaient à genoux, le doigt sur la gâchette du fusil et retenant leur respiration.

Comme Decesaris passait devant eux, une double détonation se répercuta, d'écho en écho, dans les flancs de la montagne, et le brigand tomba frappé mortellement de deux balles, l'une au front, l'autre en pleine poitrine.

C'en était fait de Decesaris.

On tira, le soir même, un feu d'artifice à Frosinone, et toute la délégation fut illuminée.

XII

Antonio Vittori. — Fulgenzio Giammaria. — Le berger Pechino. — L'un pour l'autre. — Nicolo Spezza. — Travailler pour le roi de Prusse. — Trombetta et Pilotti. — Du désagrément d'être riche. — La *villa* Salvatori. — Un domestique dévoué. — Mort de Domenico Mangiafighi. — *Il Campo-Lupino.* — Triple enterrement. — Angelo Caladeï. — Position intéressante. — L'expédient d'un *bon* père. — Le chevalier Mengacei. — Le révérend père Locatelli. — Sauf-conduit. — Gennaro Gasparoni et sa bande déposent les armes à Terracine.

Decesaris était mort, mais le reste de la bande avait pu s'échapper.

Massaroni aurait dû en être le chef, mais il était alors réfugié dans le royaume de Naples, et en non activité de brigandage, par suite d'une blessure, mortelle pour tout autre, reçue dans une rencontre avec la force armée.

Antonio Vittori exerçait l'*intérim*.

En ce temps, le gouvernement romain faisait cadastrer la délégation de Frosinone, sans en excepter les montagnes, et plusieurs arpenteurs avaient été envoyés de Bologne.

Ces arpenteurs se faisaient accompagner dans leurs travaux par un indicateur et deux *manuales* ou hommes de peine.

A la même époque vivait à Patrica, un nommé Fulgenzio Giammaria, d'abord tailleur de pierre, très-bon géomètre, et devenu, on ne sait trop comment, l'un des plus riches propriétaires du pays.

Ceux qui avaient été autrefois ses égaux le détestaient à cause de ses richesses qu'ils prétendaient, à tort sans doute, être le résultat de la sueur du peuple exploité par lui.

Giammaria avait été collecteur de l'impôt sur la mouture, et ces fonctions, naturellement détestées des contribuables, n'avaient pas peu contribué à augmenter l'antipathie dont il était l'objet.

Or, ce Giammaria, habitué dès sa jeunesse à une vie active, s'était offert, par désœuvrement, à accompagner comme indicateur le géomètre chargé d'opérer dans les environs de Patrica; si bien que ses ennemis faisaient ouvertement des vœux pour qu'il tombât, quelque jour, dans les mains des brigands.

Il se trouva malheureusement un berger, nom-

mé Pechino, à qui les vœux stériles ne suffisaient pas et qui trouva que, pour qu'une roue marche, il est bon d'y pousser un peu.

Un jour donc que le hasard avait amené Vittori dans la cabane de Pechino, celui-ci s'écria avec des démonstrations de joie comme s'il lui survenait dix mille écus de rente :

— Arrivez-donc, camarades! c'est le ciel qui vous envoie.

Les Italiens du peuple mettent volontiers le ciel à toutes sauces.

— Quel ciel? demanda Vittori ; que voulez-vous dire?

— Je veux dire, reprit le berger, qu'il y a dans la contrée un mauvais riche, un mécréant gorgé des dépouilles de tout le monde; que ce gredin va tous les jours dans la montagne avec l'arpenteur, et que ce serait pain bénit que vous le débarrassiez d'une partie de ses trésors mal acquis.

Vittori avait trop la conscience de ses devoirs pour ne pas partager cet avis.

Tous renseignemens pris, le bandit désigna un jour très-prochain où il tirerait à vue sur la caisse de Giammaria.

Il y a des gens qui se noieraient dans un verre d'eau; il y en a d'autres que vous jetteriez au beau milieu de l'Océan, et qui en sortiraient mouillés tout au plus. Le hasard leur envoie toujours là,

à point nommé, un souffle, un grain de sable; moins que rien qui les fait prendre à gauche quand le danger est à droite, et à droite quand il est à gauche.

Au jour fixé pour s'emparer de sa personne, la bonne étoile de Giammaria lui envoya la fièvre, en sorte qu'il ne put accompagner l'arpenteur selon sa coutume.

Le vice-délégat n'ayant personne sous la main, se décida provisoirement à le remplacer.

C'était un excellent homme nommé Spezza, aussi généralement aimé que Giammaria l'était peu.

Ce que c'est que la chance! ce fut lui qui fut arrêté.

Le géomètre et les hommes de peine le furent en même temps.

Une fois en montagne, Vittori, qui croyait s'être emparé de Giammaria, se trouva fort étonné d'avoir pris le vice-délégat.

Toutefois, Vittori ne voulut pas avoir travaillé pour le roi de Prusse, et fixa à deux mille écus la rançon de Spezza. Le géomètre et les *manuales* en furent quittes pour la peur.

Ces *manuales* s'appelaient, l'un Pilotti, l'autre Trombetta. Ce dernier resta en otage avec le vice-délégat, pendant que Piloti allait à Patrica chercher la somme exigée.

Les Spezza étaient riches; mais, soit qu'ils n'eussent pas d'argent sous la main, soit qu'ils ne déliassent que difficilement les cordons de leur bourse, le délai fixé par Vittori était expiré depuis longtemps, sans que le messager fût de retour.

— Monsieur Vittori, disait de temps à autre le vice-délégat au brigand, faites-moi le plaisir de me dire l'heure qu'il est à ma montre, aujourd'hui la vôtre.

Et, à mesure que le temps s'écoulait, il lui prenait des sueurs froides qui le faisaient grelotter, à ce point que Vittori finit par le rassurer, en lui disant que, quelle que fût la somme apportée, il le renverrait quitte et libre.

Trombetta n'eut pas plus tôt entendu cette promesse que, se mettant à flâner de côté et d'autre, les mains sur le dos, il se coula doucement vers le chemin par lequel son camarade devait revenir.

Pilotti arrivait enfin, nanti d'une sacoche.

— Combien apportes-tu ? demanda Trombetta.

— Toute la somme, reprit Pilotti.

— Quelle simplicité! dit Trombetta ; de si bel argent.

Et il lui insinua que, Vittori étant disposé à se contenter d'une somme quelconque, ils seraient bien sots de ne pas garder mille écus pour eux.

Pilotti se rangea à cet avis. Le sac fut éventré, le partage fait, et le corps du délit disparut provisoi-

rement sous quelques pelletées de terre, au pied d'un arbre que l'on marqua d'une croix.

Vittori tint sa parole, et le vice-délégat put rentrer le soir même au sein de sa famille éplorée. Là il apprit que l'on s'était bien véritablement saigné de deux mille écus, et non de mille.

Quant aux deux complices, ils avaient disparu.

Bien-vivans et mal-vivans, tout le monde se volait un peu. Aussi ne serais-je pas éloigné de trouver ce Trombetta plus brigand que les brigands eux-mêmes.

Il échappa cette fois à toute punition, dit Masi; mais, en revanche, en 1845, bien longtemps après, on le fusilla pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Masi ajoute que, dans le cours de sa mal-vivance, il n'a, en quelque sorte, vu que des serviteurs infidèles allant au-devant de la trahison, et prenant à tâche de faire dépouiller leurs maîtres.

Cependant il cite une noble exception..., mais ce n'est pas assez.

Non loin de Frosinone, dans une bourgade nommée Arnara, florissait un homme cousu d'or, dont les mal-vivants avaient eu, à diverses reprises, l'intention de dévaliser la *villa*. Ce qui avait jusque-là paralysé leur bon vouloir, c'est que Arnara étant à une assez grande distance des montagnes, il fallait tant de temps pour y aller et pour en revenir en

une nuit, que c'était tout au plus s'il en resterait pour remplir ses poches.

Cependant ils se décidèrent. La *villa* de Salvatori, — c'était le nom du Crésus, — se trouva cernée de brigands par une des plus longues nuits de l'hiver de 1819.

Trois bandits dressèrent une échelle et s'introduisirent, par une fenêtre, dans une chambre du premier étage. Un domestique était couché dans un cabinet contigu à cette chambre. Il entend du bruit, se lève dans l'obscurité, s'arme d'un fusil et se met à écouter, l'oreille collée au trou de la serrure. En ce moment un bandit bat le briquet et allume une pelote de cire. Le domestique applique son œil là où était d'abord son oreille. Il reconnaît les mal-vivants à leur uniforme, ouvre brusquement la porte en criant : « Au voleur ! » couche en joue l'un des brigands et l'étend par terre.

Ce brigand, — pour ceux qui aiment à tout savoir, — s'appelait Domenico Mangiafighi. Masi ajoute qu'il était de San-Stefano, et je suppose que le lecteur n'y voit pas d'inconvénient.

Ses deux compagnons n'eurent que le temps de jeter le cadavre par la fenêtre et dégringolèrent l'échelle au plus vite, sans demander leur reste.

Comme ils sortaient d'Arnara, ils rencontrèrent

un paysan conduisant un âne, et mirent l'un et l'autre en réquisition pour porter le cadavre.

Arrivés au mont Siserno, à l'ouest d'Arnara, en un endroit appelé *il Campo-Lupino*, ils forcèrent le paysan à y creuser une fosse.

— Plus grande que cela, dit l'un des brigands lorsque le paysan crut avoir fini.

Le paysan creusa de nouveau.

— Plus grande encore ! reprit le brigand.

Et, quand la fosse fut de dimension suffisante, on y enterra du même coup, non-seulement Mangiafighi, mais le paysan et son âne.

Cette atrocité avait pour but de dérober à la connaissance de l'autorité le nom du bandit tué, et d'empêcher, en conséquence, le domestique de Salvatori de toucher la prime qui lui revenait.

Il est vrai que son maître le récompensa royalement.

Vers la même époque figurait dans la bande de Vittori, un jeune mal-vivant connu sous le pseudonyme de la Mecca, — son véritable nom était Angelo Coladeï, — il était amoureux fou d'une jeune fille de Rocca Seccadi-Piperno, laquelle était sur le point de devenir mère.

Le digne père de cette ingénue conseilla à la Mecca de tuer tout simplement un de ses camarades, n'importe lequel, de porter à l'autorité la tête du susdit, et d'acquérir ainsi le droit de vivre

paisiblement, à l'abri de toute poursuite, entre sa femme et son enfant.

Ne voilà-t-il pas un mariage contracté sous les plus charmants auspices?

Nous voici au mois d'août 1820, Gennaro Gasparoni, — celui-là même qui avait refusé de se constituer en même temps que Masocco, parce que le cardinal Consalvi avait méconnu ses prérogatives de chef de brigands, — Gennaro Gasparoni, disions-nous, continuait à exercer la mal-vivance dans une chaîne de montagnes qui s'étend à l'est depuis la délégation de Frosinone, jusqu'à Tivoli.

Moins sanguinaire que les autres, il se bornait à rançonner les voyageurs et les propriétaires riverains.

Or, un jour qu'il s'était emparé d'un berger et d'un troupeau appartenant au chevalier Mengacci, personnage très-influent à la cour de Rome, ce chevalier lui fit dire que, s'il voulait se rendre à merci, lui et ses compagnons, il se faisait fort de leur obtenir de Sa Sainteté un pardon complet.

Ce qu'il y avait de gracieux dans le procédé de ce chevalier Mengacci, c'est que son offre était accompagnée d'une rançon plus forte que celle imposée par Gasparoni pour le berger et le troupeau.

Gasparoni accepta d'emblée.

Le surlendemain on lui envoya le révérend père

Lucatelli, porteur d'un sauf-conduit pour toute la bande qui, se dirigeant par Alatri, Tommacella, Prossedi et Piperno, entra à Terracine en plein jour, son chef en tête, aussi tranquillement qu'une troupe régulière et autorisée.

Nous les laisserons provisoirement là pour en reparler plus tard.

XIII

Un brigand retiré du service avec une pension. — Nostalgie. — Les pauvres diables d'honnêtes gens se vengent à leur façon. — Le scélérat innocent. — Cinq cent milles à pied. — Du danger de prendre le frais sur le pas de sa porte. — Comme on quitte sa femme. — Achille voit des armes et ne résiste pas à la tentation de les saisir. — *Alea jacta est.* — Du rôle de la fatalité sur le grand chemin. — Mort de la petite princesse Mariscotti. — A quelque chose incendie est bon.

La ville de Cento est située sur la frontière de l'ancien duché de Modène. Gasparoni y fut conduit par deux gendarmes qui l'amenèrent d'abord devant le gouverneur. Celui-ci délivra au brigand amnistié un billet de logement à l'aide duquel il reçut l'hospitalité dans un hôtel garni. Logé, chauffé, éclairé et blanchi aux frais du gouvernement, Gasparoni dépensait à table avec sa femme les cinquante francs par mois dont le pape devait lui fournir la rente pour le reste de sa vie.

Certes, s'il eût comparé sa situation avec celle de ses camarades, qui en 1816 s'étaient constitués prisonniers et avaient été condamnés à trente ans de galères; s'il se fût rappelé les souffrances et les dangers du brigandage! s'il eût réfléchi que son infâme existence recevait une récompense étrange, incroyable, et que devaient envier bien de pauvres honnêtes gens, il aurait dû se trouver singulièrement heureux. Malheureusement sa pensée se dirigeait dans un sens tout opposé. Il se voyait tout isolé dans une ville où il ne connaissait personne. Sa femme pleurait sans cesse sa mère et son pays, Habituée aux mœurs des villages montagnards, elle ne voulait sortir ni pour voir la ville ni pour aller à la promenade. Sa seule société, outre son mari, était la maîtresse de l'auberge, qui l'avait prise en amitié.

Cependant l'évêque et le gouverneur traitaient Gasparoni avec égards; ils l'exhortaient à persister dans ses bons sentiments et l'assuraient de leur protection. Lorsque sa femme accoucha, le gouverneur fit venir Gasparoni et lui donna six écus pour acheter à son nouveau né un berceau et une layette. L'évêque, de son côté, lui fit également don de quatre écus; ce n'est point à l'honnêteté pauvre que de pareilles largesses eussent été faites.

Si Gasparoni eût aimé le travail, il aurait pu

doubler ses revenus en allant travailler à la digue du Pô. Le gouverneur l'avait, à cet effet, autorisé à sortir de la ville. Gasparoni ne profita qu'une seule fois de la permission, prétendant que le terrassement lui avait enflé les mains. Peut-être les ouvriers, qui voyaient ce bandit recevoir double paye, satisfaisaient-ils leurs sentiments de jalousie par une affectation de mépris. Il est certain que plus d'une parole blessante lui fut adressée, et qu'un jour notamment, voici ce qu'il entendit dire très-haut pendant qu'il traversait une place publique.

— Regardez cet homme, s'écriait un passant, on lui fait cadeau de neuf écus par mois pour la peine d'avoir fait l'assassin pendant deux ans.

— Oh ! cela ne durera pas toujours, dit un autre psssant; attendez que notre vieux Pie VII, qui est tombé en enfance, soit passé de vie à trépas, et vous verrez ses successeurs faire dresser la potence pour le coquin que voilà.

Gasparoni frissonna de colère et de honte à ces paroles,

De son côté, comme nous l'avons dit, Angelo de Paolis avait été interné à Comacchio, dans les mêmes conditions que Gasparoni. Mais plus vieux que son beau-frère, de Paolis était aussi plus habitué au vice. Il était particulièrement joueur et querelleur.

Il arriva que, un jour, un pêcheur avec lequel de Paolis avait eu quelque différend fut trouvé mort dans les environs de Comacchio. De Paolis fut accusé tout d'une voix d'être le meurtrier, et il passa six mois sous les verrous. Au bout de ce temps, son innocence étant reconnue, il fut relâché. Bien qu'il eût touché sa paye dans la prison comme s'il eût été en liberté, il n'en conçut pas moins une haine violente contre ceux qui l'avaient accusé. Le peuple de Comacchio s'obstinant du reste à le croire coupable, il fut changé de résidence et envoyé à Ferrare.

Il y rencontra un ancien camarade, Pietro Rinaldi, dont il a déja été question. De Paolis tourna et retourna si bien ce faible jeune homme qu'il lui persuada de fuir avec lui pour reprendre leur ancien genre de vie dans la province de Frosinone.

L'entreprise était insensée de toute façon. Ils avaient cinq cents milles à faire pour aller de Ferrare à Sonnino. Comment pouvaient-ils espérer d'arriver sans encombre? Mais la compagnie de Rinaldi ne suffisait pas à de Paolis, il lui fallait encore celle de Gasparoni. En conséquence, il chargea un Ferrarais de ses amis d'aller à Cento s'informer de la santé de son beau-frère et de sa sœur. Saffi, c'était le nom de ce Ferrarais, ne parla pas de suite à Gasparoni; mais, à quelques semaines de là, il lui fit part des propositions de de Pao-

lis. Gasparoni prit tout d'abord Saffi pour un agent secret chargé de l'éprouver. Il déclara qu'il n'entendait jamais se séparer de sa femme ni de ses enfants, et mit à la porte le messager.

De Paolis connaissait trop bien son beau-frère pour se décourager. Il remit à Saffi trois fusils avec des munitions, et le chargea de les déposer dans une petite maison hors de la ville.

Il sortit ensuite, sans affectation, avec Rinaldi, alla prendre les armes dans l'endroit où Saffi les avait cachées, et, celui-ci les guidant, tous trois se dirigèrent secrètement vers Cento.

On était à la mi-août de 1820. Quoiqu'il fût déjà huit heures du soir, la chaleur était grande et Gasparoni prenait alors le frais à la porte de l'auberge. Il pensait probablement au pays où il était né; peut-être aussi regrettait-il le temps où il commandait en maître et était redouté de tous, lui qu'on bravait, qu'on insultait aujourd'hui, et une teinte d'ennui et de découragement profond s'était répandue sur son visage.

Tout à coup il vit paraître devant lui le même Ferrarais dont il avait déjà repoussé les suggestions.

— Votre beau-frère de Paolis et votre ami Rinaldi sont aux portes de la ville, lui dit Saffi ; ils voudraient vous voir et vous embrasser avant de retourner à Sonnino.

Gasparoni fronça le sourcil; il ne voulait pas d'abord se rendre à l'invitation de de Paolis; mais l'idée lui vint que ses conseils pourraient le décider à retourner à Ferrare, et, rentrant dans l'auberge, il dit à sa femme qu'il s'absentait pour quelques instants, donna un baiser à son petit garçon, et suivit le messager de de Paolis.

En voyant son beau-frère et Rinaldi armés tous deux, Gasparoni comprit la presque impossibilité de leur faire entendre raison. Cependant il crut nécessaire de leur mettre sous les yeux la folie qu'il y avait à tenter d'aller à Frosinone, de faire un si long trajet sans tomber entre les mains de la justice. Il essaya de rappeler à de Paolis la femme et les enfants qu'il abandonnait ainsi dans une contrée où ils ne connaissaient personne, et où, après sa fuite, ils seraient privés de tout secours.

De Paolis avait écouté en silence les remontrances de Gasparoni; mais à ces dernières paroles, il répliqua ironiquement :

— Tu prétends aimer ta femme et ton enfant; pourquoi donc viens-tu de les quitter ? Ne savais-tu pas qu'il t'est défendu de sortir de la ville sans une permission écrite ? Tu es venu cependant. Rentre à Cento, maintenant, et vas-y chercher les trois ans de galères que tu as encourus pour ta désobéissance.

Gasparoni avait oublié, à ce qu'il paraît, ce châ-

timent infligé aux amnistiés qui rompaient leur ban, même pour un quart d'heure. Est-ce la perspective des trois ans de fer qui l'épouvanta ou celle de reprendre son ancienne vie de crime, de misère et de liberté qui le séduisit? Toujours est-il que Gasparoni, prenant un fusil, se mit en devoir de suivre son beau-frère et de retourner avec lui à la mal-vivance. Le Rubicon était passé.

De Paolis avait le dessein de se diriger avec Saffi jusqu'à la Cattolica, village situé sur l'Adriatique, et de là, suivant les bords de la mer, de gagner l'Abruzze ultérieure première. Gasparoni n'approuva pas ce plan, qui était peut-être le meilleur.

Sur son avis, l'on résolut de s'engager dans les montagnes qui séparent le duché de Toscane de l'État ecclésiastique, et dont la chaîne ne se termine qu'aux environs de Rome.

Saffi les conduisit dans la direction de Bologne. Ils arrivèrent aux environs de cette ville le lendemain, vers midi.

Cette longue course avait affamé les fugitifs. Ils entrèrent donc dans une auberge de campagne où ne se trouvait en ce moment qu'un vieux grand-père. Comme c'était un dimanche, le reste de la famille était à la messe.

Ils commandèrent pour leur déjeuner des canards et des vermicelles plats. Le vieillard, qui

les observait attentivement depuis leur arrivée, leur dit :

— Vous êtes, je n'en doute pas, les amnistiés qui ont quitté hier Ferrare et Cento. Pourquoi portez-vous ces armes; ne voyez-vous pas qu'elles vous trahiront ? Prenez garde, laissez ici ces fusils, parce que, quand vous serez arrêtés; ce qui ne peut manquer, vous n'encourrez pas du moins la peine capitale.

En apprenant que la nouvelle de leur évasion les avait précédés, Gasparoni sentit l'effroi le gagner. En même temps on entendit sonner les cloches de Bologne. Or, l'heure de midi étant passée, quel pouvait être le motif qui mettait ces cloches en branle ? L'aubergiste fut interrogé à ce sujet.

— C'est sans doute, répondit-il, parce que votre présence ici est déjà connue, à moins qu'il n'y ait un incendie quelque part. Je ne vois que ces deux causes qui puissent faire sonner l'alarme.

De plus en plus inquiet, Gasparoni déclara à de Paolis qu'il voulait partir à l'instant; mais celui-ci le taxa de lâcheté, et prétendit déjeuner à son aise.

Mais la frayeur de Gasparoni était à son comble, il sortit incontinent, jeta son fusil loin de lui, et, prenant la route des montagnes de Toscane, il ne s'arrêta qu'au bout de seize jours d'une marche pénible. Un berger de Carpineto, qu'il avait obligé

autrefois, lui donna l'hospitalité et pansa les plaies dont ses pieds étaient couverts.

Cependant de Paolis, Rinaldi et le Ferrarais, après avoir tranquillement pris leur repas, s'étaient remis en route. Suivant leur premier dessein, ils avaient pris le chemin de Rimini.

Le châtiment les y attendait.

Ils rencontrèrent un carrosse sur le devant duquel se trouvait un homme ayant un fusil entre les genoux. De Paolis crut reconnaître en lui un des membres du tribunal de Comacchio, de ce tribunal qui lui avait fait subir une longue détention préventive, et contre lequel il nourrissait des projets de vengeance. Sans plus réfléchir, il déchargea son arme contre l'homme, mais il le manqua, et la balle alla frapper dans le carrosse la petite princesse Mariscotti, qui était entre les bras de sa mère.

On comprend qu'après ce coup Saffi s'empressa de reprendre le chemin de Ferrare, où l'attendait une condamnation aux travaux forcés. De Paolis et Rinaldi, changeant encore une fois de route, se dirigèrent sur Pérouse. Ils n'y étaient pas arrivés que la force armée envoyée à leur poursuite les arrêtait et les reconduisait à Bologne.

L'assassinat de la princesse Mariscotti fit beaucoup de bruit à cette époque. On l'attribua aux trois fugitifs de Ferrare et de Cento, c'est-à-dire à

de Paolis, à Rinaldi et à Gasparoni. Mais c'était à tort pour ce dernier. L'épouvante dont il avait été saisi en entendant sonner les cloches l'avait préservé d'être témoin de ce dernier crime. Comme l'avait supposé le vieil aubergiste, le tocsin avait pour objet l'incendie de quelques chariots de foin.

XIV

Exécution d'Angelo de Paolis et de Pietro Rinaldi. — Un témoin condamné à mort. — Les deux Gasparoni. — Cent-vingt meurtres. — Le révérend Locatelli. — Alessandro Massaroni. — L'ambassadeur et le chef de bande. — L'enfer a du bon pour les mouvements d'éloquence. — Comment se recrutent les bandits. Ils sont dix et font trembler deux royaumes.

Angelo de Paolis et Pietro Rinaldi furent condamnés à être décapités.

Le premier était un homme vigoureux, de vingt-cinq à trente ans; son tranquille courage eût été admiré s'il ne l'eût employé au service du crime. Avant de mourir, il se rappela qu'il était père et demanda à voir l'archevêque de Bologne, faveur qui, en Italie, n'est jamais refusée aux condamnés à mort. « Le charitable pourpré, » nous dit Masi, « promit à de Paolis d'employer toute son influence pour faire obtenir pour la famille du bandit la pension et le logement qui lui étaient accordés à lui-même avant sa fuite, et il tint parole. »

A partir de ce moment, de Paolis devint calme, et, au moment de marcher au supplice, il alluma un cigare et fuma jusque sur l'échafaud.

Quant à Rinaldi, pauvre jeune garçon, témoin innocent, après tout, du crime de son compagnon, et qui n'avait tiré un coup de fusil de sa vie, il perdit connaissance, et il fallut le porter au supplice.

Revenons à Gasparoni.

Nous l'avons laissé à Carpineto chez un berger, lequel lui raconta tous les événements qui s'étaient passés pendant son absence. C'étaient des nouvelles de mort : le commissaire Rotoli, Louis Masocco, Decesaris et sa famille, Vittori, Musilli, Rinaldi, figuraient sur cette liste funèbre. Gasparoni voulut s'informer des circonstances dans lesquelles un si grand nombre de ses camarades avaient perdu la vie, se promettant de les venger, dans le cas où ils auraient été victimes de la trahison.

Son frère, Gennaro Gasparoni, se trouvait à cette époque à Terracine, et il y attendait sa grâce. Antonio lui fit connaître sa retraite, et aussitôt une quête faite parmi les compagnons de Gennaro permit au blessé d'achever convenablement sa guérison, de récompenser le berger hospitalier et de se mettre en route pour rejoindre son frère à Terracine.

Il traversait le bois de Pecci, situé entre Carpi-

neto et Maenza, lorsqu'il fit rencontre d'un berger qui l'avait dénoncé du temps qu'il était avec Ludovico Masocco. Marcher sur lui et l'assommer à coups de bâton fut, pour le bandit, l'affaire d'un moment. Puis il creusa une fosse et l'y enterra.

Dans le bagne de Civita-Castellano, Gasparoni donna aux *gentlemen* qui vinrent le voir une liste des meurtres par lui commis en onze ou douze années de brigandage. Le total dépasse cent vingt. La plupart n'ont eu d'autre mobile que la vengeance.

Arrivé en vue de Terracine, Antonio se garda bien d'entrer dans la ville. Il fit demander son frère, lequel arriva bientôt avec toute sa bande.

Disons ici que la grâce se faisait attendre, parce que la secrétairerie d'État ne voulait l'envoyer que lorsque tous les brigands de la montagne se seraient constitués. Or, le fier Massaroni, blessé de ce qu'on eût d'abord député le P. Locatelli, non à lui, mais à Gennaro Gasparoni, crut devoir témoigner le plus grand dédain pour la grâce promise.

Peut-être que s'il se fût, en effet constitué, le gouvernement, bien sûr de tenir sous la main tous les bandits, ne se fût fait nul scrupule de leur manquer de parole et de les enfermer pour la vie dans quelque infranchissable prison. C'est la conduite assez peu noble qu'il tint plus tard avec Gasparoni lui-même.

Quoi qu'il en soit, Antonio crut le moment propice pour profiter de l'amnistie générale. Il chargea en conséquence ses frères de faire part de ce désir au père Locatelli.

Le soir même le religieux sortait de Terracine et venait voir Gasparoni.

— Vous avez eu grand tort, lui dit-il, de fouler aux pieds la grâce que vous aviez déjà reçue.

— Hélas! mon père, répondit Gasparoni, la faute en est au gouvernement...

— Oui, si au lieu de vous entretenir à Cento, il vous eût bel et bien mis sous les verrous d'une prison, vous n'auriez pas si facilement pris la fuite.

— Que dites-vous, *Padre?* j'avais la parole de Sa Sainteté. Le malheur est qu'elle m'ait interné si loin de mon pays. Du reste, ajouta-t-il en voyant sur le visage du religieux l'expression de la méfiance et de l'incrédulité, me voici prêt à me constituer avec mes camarades qui sont à Terracine.

— Et... depuis votre fuite, n'avez-vous commis aucun crime nouveau? demanda le religieux en lui lançant un coup d'œil scrutateur.

— Par la madone, non, mon Père, je vous le jure.

Certainement Gasparoni ne comptait pas pour un crime le meurtre commis dans le bois de Pecci.

Locatelli le regardait toujours sans mot dire.

Enfin, tirant de sa poche une feuille de papier

imprimée, il lui lut la relation de la mort de la fille du prince Mariscotti, *tuée par les trois amnistiés de Ferrare et de Cento,* et la sentence de mort exécutée contre deux fugitifs.

— Que vous semble ce que je viens de lire, Antonio Gasparoni ? dit le Père.

Mais Gasparoni était sans voix. Ce qu'il venait d'apprendre le bouleversait tellement, il voyait si bien les conséquences de l'erreur qui lui attribuait une part dans l'assassinat de la princesse, il craignait si fort la vengeance d'une famille puissante que, dès ce moment, il prenait la résolution de ne profiter jamais d'aucune grâce offerte. Il balbutia quelques paroles pour protester de son innocence, et le religieux, en le quittant, lui promit de plaider sa cause auprès du gouvernement, mais il l'engagea charitablement à ne pas se faire voir à Terracine jusqu'à ce que la réponse fût venue. Le conseil était bon, car de cette réponse il n'en fut jamais question.

Alexandre Massaroni, cependant, ne donnait pas signe de vie. Le père Locatelli résolut d'aller le trouver, et il pria Gasparoni de lui servir de guide dans la montagne. Ils montèrent, en conséquence dans la même voiture, et prirent le chemin du royaume de Naples.

À peine avaient-ils dépassé l'Épitaffio, tour qui marque la frontière des deux États, que Gasparoni

auta à bas de la voiture et pria le *Padre* de l'attendre quelques instants.

Il se dirigea vers l'entrée de la vallée Marina où l savait trouver un berger ami de Massaroni. Ce erger, reconnaissant Gasparoni, n'hésita pas à ui faire connaître l'endroit où il devait rencontrer e chef de bande. Qui fut surpris? ce fut le père Locatelli, qui s'était préparé à mettre en œuvre outes les ressources de son génie pour découvrir es traces de Massaroni, et qui, conduit par Gasparoni, ne tarda pas à être mis en présence du redouté brigand qu'il voulait amener à récipiscence.

A la vue de l'ambassadeur que lui dépêchait le gouvernement papal, Massaroni sentit son cœur e gonfler d'orgueil, et entouré de sa bande comme in souverain de sa cour, il se disposa à traiter de puissance à puissance. Mais se souvenant que les ionneurs des premières négociations avaient été pour Gennaro Gasparoni, il en témoigna tout d'aord son ressentiment en ayant l'air de ne faire ulle attention au religieux.

Au contraire, il se jeta au col d'Antonio; toute a bande suivit son exemple, et les questions, les élicitations et les exclamations se succédèrent, andis que le *Padre* restait seul à l'écart.

Enfin, Massaroni mit un terme à la situation difficile de Locatelli. S'avançant vers lui, il lui baisa

la main selon l'usage et lui demanda, comme s'il l'avait ignoré, le motif de sa visite.

Alors le *Padre*, qui était un des prédicateurs les plus éloquents de son ordre, fit un beau et long discours, dans lequel il représenta aux mal-vivants tous les périls auxquels les exposaient leurs crimes dans cette vie et dans l'autre; il mit en regard les effets de la clémence papale. Il ébranla les uns, émut les autres, et s'il eût continué quelque temps encore tous le suivaient peut-être, laissant Massaroni seul. Celui-ci devina le danger : il arrêta tout court le sermon de Locatelli en jurant qu'il était converti et qu'il se constituerait sous trois jours

Sur cette assurance, Locatelli partit non sans avoir invité Gasparoni à le suivre. Mais celui-ci, qui avait toutes sortes de bonnes raisons pour n'obéir qu'aux suggestions de la prudence, déclara qu'il restait avec Massaroni et qu'il se rendrait à Terracine avec lui.

Le fait est que ni l'un ni l'autre n'avait la moindre envie de se mettre à la merci du gouvernement. Cependant, pour satisfaire au vœu unanime de ses compagnons, Massaroni dut faire semblant de tenir la promesse qu'il avait faite au *Padre*. Il ne pénétra pas dans Terracine, mais se tint le plus près possible de la montagne, entre une fabrique et le cimetière, dans un endroit appelé le Retiro. Malgré la défense qu'il avait faite à ses compagnons

e le suivre et d'aller voir dans la ville les mem-
res de la bande de Gennaro Gasparoni, plusieurs
'entre eux lui désobéirent et ne reparurent plus.
'urieux de voir ainsi son autorité méconnue, et
our rendre plus difficile la position de ceux qui
riguaient l'amnistie, il tua le premier individu
u'il rencontra, et ayant dressé un bûcher, il le
rûla à la porte même de Terracine.

Pendant le peu de jours que cet abominable scé-
érat était resté au Retiro, il avait pris connaissance
xacte de la situation et des habitudes du séminaire
ui était placé non loin de là sur la montagne. On
erra que ce ne fut pas là du temps perdu pour le
rime.

Dès que la cour de Rome sut que Massaroni
tait retourné à la montagne, elle envoya sans plus
rder les lettres de grâce. Elles concernaient dix-
uit brigands; mais d'eux d'entre eux n'en de-
aient pas profiter.

Antonio Vittori, celui-là même qui joua un rôle
nportant dans l'évasion de Civita-Vecchia, se
ouvait à Terracine avec le reste de la bande de
ennaro. Un soir, il est accosté par un homme qui
i dit :

— Tu veux te constituer prisonnier, n'est-ce
s? Eh bien! prends garde, le gouvernement te
rdonnera les crimes que tu as commis depuis ta
ite de Civita-Vecchia; mais il entend te faire su-

bir la peine de trente ans de galères que tu as encourue autrefois.

En entendant prononcer le nom de Civita-Vecchia, Vittori frémit d'épouvante, et, sans plus réfléchir, il sortit de Terracine et se dirigea vers la montagne. En route, il fit rencontre du novice Ludovico Minocci et le décida à suivre son exemple.

Quelques heures plus tard, tous deux prenaient rang dans la bande de Massaroni.

N'était-ce pas Massaroni lui-même qui avait inspiré le fatal avis qui replongeait deux malheureux dans le brigandage? C'est probable. Massaroni était de l'école de César. Il préférait être chef de bande dans la montagne que simple honnête homme dans son pays. Mais, pour être chef de bande, il faut une bande. Or, la désertion s'était faite dans celle de Massaroni. Il n'avait plus que sept compagnons. Avec Vittori et Minocci, l'orgueilleux Massaroni eut du moins neuf hommes sous ses ordres. Le chef compris, la troupe était de dix bandits.

Dix bandits! Voilà ce qui tint en échec la force de deux États! Voilà l'hydre qu'on ne put abattre, et dont les têtes se multiplièrent à l'infini quand la révolution de Naples et l'entrée des Autrichiens dans le royaume entoura de nouveau le brigandage de l'auréole de la fidélité. Pour le despotisme, il n'est point de vils auxiliaires.

XV

Prix d'une tête. — Belle spéculation où il y va de la vie. — Le cardinal Consalvi. — Édit aussi ingénieux qu'inutile. — La ville de Sonnino condamnée au canon et amnistiée. — Matteo Soli. — Un Othello de grand chemin. — Orphée veut revoir Eurydice. — La rivalité des deux bandits. — Eurydice n'est plus. — Le jeu de bascule des frères Gasparoni.

Avec la liste des mal-vivants restés dans la montagne, on afficha celle des amnistiés, au nombre de seize. Une peine sévère fut prononcée contre quiconque reprocherait à ceux-ci leur vie passée on les appellerait brigands. On se souvenait sans doute que la conduite du peuple de Ferrare et de Cento à l'égard des trois précédents amnistiés avait été la cause principale de leur fuite.

La tête de Massaroni fut mise au prix de seize mille deux cents francs, et celle de ses camarades fut portée de deux mille sept cents à cinq mille quatre cents francs. Il y aurait eu un beau coup de filet pour les archers qui eussent pris la bande tout entière. Mais les archers laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la bravoure. Le gouvernement s'en aperçut plus tard.

Le cardinal Consalvi rendit ensuite un édit dans lequel, après avoir constaté que de cinquante-huit

qu'il était auparavant, le nombre des mal-vivants était tombé à vingt-cinq, puis à dix, par suite de l'amnistie, il provoquait à la délation tous ceux qui pouvaient avoir connaissance du refuge des bandits, leur promettant, outre le secret, une récompense de cinq cents écus.

Le secrétaire d'État maintenait la mesure qui ordonnait la destruction des maisons que pouvaient posséder les brigands, la confiscation de leurs biens et la déportation de leurs parents au premier degré.

Le conseil permanent et la commission militaire furent dissous. Le tribunal de première instance de Frosinone leur était purement et simplement substitué. Il était autorisé à juger au criminel et sans appel les mal-vivants qui lui seraient déférés.

Les districts militaires, institués pour la poursuite des bandits, furent réduits de sept à quatre. Les villes les plus infestées par le brigandage, Vallecorsa, Sonnino, Prossedi et Terracine en furent les chefs-lieux.

Le corps des archers fut maintenu, mais seulement jusqu'à ce que ceux qui en faisaient partie fussent tous placés, comme gardiens des prisons, sous-gardiens ou gardes champêtres. Trente écus étaient donnés à ceux qui préféraient rentrer dans la vie civile.

La taxe des brigands était abolie. Cette taxe n'était que de sept sous par an, mais elle pesait sur

utes les familles de la province, riches ou pau-
es. Les communes étaient en outre exonérées de
ıbligation d'indemniser seules ceux qui avaient
è dépouillés sur leur territoire. Cependant, pour
ie la surveillance et le zèle ne se ralentissent pas,
; frais d'indemnités étaient désormais partagés
ıtre les barons, propriétaires de châteaux, les
mmunes et la principauté.

Le corps des chasseurs communaux était con-
rvé et le nombre en était augmenté.

La principale disposition de cet édit sauva Son-
no d'une destruction totale. Un arrêt de Pie VII,
ı date du 18 juillet 1819, avait décidé la démoli-
ɔn par le canon de ce nid de brigands. Les habi-
nts devaient être tous transférés ailleurs; mais,
us le coup de cette menace, ils déployèrent tout
coup contre le banditisme autant d'ardeur qu'ils
avaient mis précédemment à le favoriser.

A partir de l'arrêt de 1819, pas un crime ne fut
mmis sur cette terre classique du crime, pas un
lividu n'alla s'enrôler sous la bannière du bri-
ndage. Les démolisseurs cependant faisaient leur
sogne, mais avec une lenteur calculée. On les
nvoya et l'on permit aux familles déjà transpor-
ːs de revenir à Sonnino. Seulement il ne leur fut
oué aucune indemnité pour leur maison dé-
ıite.

Un gouverneur remplaça le vice-gouverneur de

la ville, et une force suffisante fut mise à sa disposition.

Telles étaient les mesures à l'aide desquelles le meilleur ministre qu'ait eu la papauté espérait arriver à la destruction définitive du brigandage.

Les événements politiques devaient déjouer ses espérances.

La bande de Massaroni, cependant, fut tout d'abord atteinte dans la personne d'un de ses plus redoutables vétérans. Il se nommait Matteo Soli. Né au village de Castro, diocèse de Veroli, il avait originairement fait partie du corps des archers. Un jour de 1816, il se prit de querelle avec un de ses camarades et le tua.

S'unir à ce moment au brigandage n'était pas possible pour lui. A titre d'ancien archer, il eût été reçu à coups de fusil. Il agit donc tout seul d'abord, mais avec la résolution d'inspirer toute confiance aux bandits par la multiplicité de ses crimes. Comme il donnait la mort sans autre motif à tous ceux qu'il rencontrait, il est impossible de raconter tous les méfaits de ce misérable. Il faut faire un choix.

Une nuit, il pénétra dans Castro, s'introduisit dans la maison qu'habitait seul avec sa femme un homme contre lequel Matteo avait quelque grief. Les deux époux dormaient, Matteo les plongea tous deux dans l'éternel sommeil.

Il avait pour filleul un petit garçon de douze ans, auquel les archers demandèrent s'il avait vu son parrain et s'il lui avait donné du pain. Dans sa simplicité, ce pauvre enfant avait répondu affirmativement. Matteo le considéra comme un traître et l'égorgea devant son propre père. Comme celui-ci se désolait de la mort de son fils, Matteo lui dit ironiquement :

— Tu as tort de pleurer ainsi ce petit gredin. S'il eût vécu, n'en doute pas, il aurait fait une mauvaise fin...

Le bruit des meurtres commis par l'ex-archer arrivait chaque jour à l'oreille des bandits; les bergers témoignaient de sa générosité, attendu qu'il ne leur épargnait pas l'argent extorqué aux propriétaires sous menaces d'incendie. On mit en délibération si l'on recevrait Matteo Soli; mais, pour que l'admission fût valable, l'unanimité était nécessaire, et Ludovico Masocco était absent. Il fallut attendre qu'il vînt apporter un vote favorable.

Matteo fut alors reçu dans la bande de Massaroni, et il fit le serment de ne se constituer jamais prisonnier.

Dès que Matteo avait été convaincu de banditisme, la justice s'était emparée de sa femme et l'avait incarcérée dans la prison de Frosinone. Cette malheureuse était jeune et belle; elle aimait encore

son époux, et elle aurait voulu, pourvu qu'il vécût, rester prisonnière le restant de ses jours.

Il se trouva que le gardien de la prison était son cousin. Ce gardien, nommé Palombi, était marié. Les deux parentes s'attachèrent l'une à l'autre, et elles passaient les journées à travailler ensemble.

A la même époque et dans la même prison se trouvait la femme de Massaroni. Les attentions et les égards que l'on témoignait à la femme de Soli la blessèrent vivement. Elle prétendait y avoir des droits plus grands, à cause de sa *dignité* de femme de chef de bande.

Lorsque monseigneur Pacca eut rendu à la liberté, comme il a été dit précédemment, tous les parents des bandits, la femme de Massaroni alla trouver son mari, et, devant toute la troupe, elle se plaignit de n'avoir pas trouvé dans la prison des protecteurs que d'autres y avaient rencontrés. « Néanmoins, dit-elle, j'en rends grâce au ciel, car j'ai été mise en liberté comme tout le monde, et je n'ai à me reprocher aucune action qui puisse troubler ma conscience. »

Matteo, qui était présent, comprit que ce perfide discours allait droit à sa femme. Sans en rien témoigner, pourtant, il envoya un berger la chercher à Castro. Cette femme, qui n'avait pas vu son mari depuis plusieurs années, suivit avec bonheur le berger. Forte de son innocence, elle ne se doutait

guère des soupçons qui l'atteignaient. Elle se jeta au cou de son mari en pleurant de joie, lui donna de bonnes nouvelles de ses deux enfants, et, à son tour, le pressa de questions, pour savoir si la vie qu'il menait ne lui était point trop pénible.

Matteo lui prit le bras et la conduisit à l'écart comme pour l'entretenir plus librement. Mais bientôt les témoins de cette scène entendirent un coup de fusil; on accourut, et l'on trouva Matteo creusant froidement une fosse pour y déposer le corps inanimé de sa femme.

Ce ne fut pas la justice, ce fut la trahison qui se chargea du châtiment de cet abominable Othello. Quatre jeunes bandits napolitains le rencontrèrent un jour à Casalvero et le tuèrent pour avoir leur grâce.

Antonio Gasparoni avait du moins la bosse de l'amour conjugal. Ignorant que sa femme était morte, il ne songeait qu'à elle, qu'à son enfant, et désirait ardemment les revoir.

Il demanda en conséquence à Massaroni la permission d'aller à Sonnino. Massaroni avait le malheur d'être envieux de Gasparoni. Il se souvenait que celui-ci avait été chef de bande comme lui, et il n'était pas sans crainte de le voir se mettre quelque jour à la tête d'une défection. Il s'était appliqué en conséquence à rendre Gasparoni suspect au reste de la bande, laissant habilement soupçonner

qu'Antonio ne s'était enfui de Cento qu'avec la complicité du gouvernement. La preuve, insinuait-il, c'est que la mort de la petite princesse Mariscotti n'est qu'une invention ; de Paolis et Rinaldi sont encore en pleine liberté, et nous pourrions bien être tôt ou tard trahis par ce Gasparoni, qui n'est ici peut-être qu'en vertu d'une mission secrète de nos ennemis.

Il ne faut pas s'étonner si, lorsque Gasparoni prit la route de Sonnino, un seul de ses camarades le suivit; c'était un jeune novice, Pasquale de Gerolami.

Antonio n'eut pas plus tôt franchi les murs de Sonnino, qu'il se dirigea vers la masure qu'habitait son oncle, un vieux berger. Il apprit alors, coup sur coup, les événements funestes qui avaient suivi sa fuite de Cento. Comme s'il n'était pas la cause première de tous les malheurs qui étaient venus fondre sur sa famille, il jura de la venger, même sur des innocents.

— Prends garde, lui dit le vieillard; si tu exécutes tes menaces, ta sœur, la femme de de Paolis, qui est à Rome avec ses quatre enfants, perdra du coup sa pension; ton frère sera repris et définitivement condamné à mourir en prison. Crois-tu que le gouvernement soit éternellement dans l'obligation de subir les sottises faites par les Gasparoni? Toi et ton frère ne semblez-vous pas véritablement

vous être entendus pour vous relayer dans la malvivance; toi, la quittant quand il y est; lui, en sortant par l'amnistie, quand tu y rentres par la fuite?

Ces réflexions firent peu d'impression sur l'âme endurcie de Gasparoni, car le soir même il descendit avec Girolami vers les moulins de Terracine. Il arrêta et pilla toutes les voitures qui passèrent cette nuit-là sur la route. Puis, le matin venu, il s'empara d'un riche propriétaire, l'entraîna sur le monte Nero et le força d'écrire à sa famille pour qu'elle envoyât le délivrer moyennant une rançon de mille écus (5,400 fr.).

L'argent arriva, le prisonnier sortit, et les deux malfaiteurs se partagèrent le butin.

Gasparoni, qui n'ignorait pas le mauvais vouloir de Massaroni à son égard, résolut de lui faire pièce en frappant l'imagination de ses camarades de la façon la plus vive et la plus sûre, c'est-à-dire en déployant à leurs yeux un grand luxe d'habits et d'armement.

Il y avait deux ans que Girolami était dans la malvivance, sans avoir jamais touché une baïoque, la maladie de Massaroni ayant mis obstacle à toute expédition fructueuse.

Quand donc ses compagnons le virent revenir avec Antonio, tous deux brillamment vêtus, tenant en main une magnifique carabine et ayant en poche une bourse pleine d'or, ils restèrent bouche

béante et se repentirent de n'avoir point, eux aussi, accompagné Gasparoni. Depuis ce temps, son prestige augmenta sensiblement, et, s'il l'eût voulu, toute la bande l'eût proclamé son chef; mais les brigands eux-mêmes peuvent avoir à l'occasion des délicatesses quelquefois inconnues de certaines gens qui se prétendent honnêtes. Briguer une place occupée, supplanter un camarade, semblait à Gasparoni une action honteuse; il ne voulut pas se la reprocher.

XVI

Révolution de 1820 à Naples. — Fuite des amnistiés. — Deux bandes se forment. — Enlèvement des séminaristes de Terracine. — La mort vient sans qu'on y pense. — Horrible assassinat de deux jeunes séminaristes. — Gasparoni fait acte d'honnête homme. — Cent mille francs de rançon. — Magari. — Un ancien soldat devenu chef de bande. — Les suites d'une infidélité. — Amour et brigandage. — *Mezza pinta.* — Le pélerinage interrompu. — Le baron della Rocca Guglielma.

La révolution de Naples éclata. Aussitôt un grand nombre de bandits amnistiés comprit que, dans le choc des partis politiques, les beaux jours du brigandage impuni allaient revenir, et ils se hâtèrent de retourner à la montagne. De ce nombre était Adamo Lavretti, auquel la pension de neuf écus par mois, accrue des bénéfices que lui rappor-

tait à Orvieto son métier de forgeron, avait assuré une existence heureuse ; Antonio Mastraluca, Francesco del Gregor qui figuraient parmi les amnistiés de Terracine, d'autres encore, suivirent l'exemple de Lavretti, et de dix qu'il était à la fin de 1820, le nombre des bandits fut bientôt de vingt-trois.

Vittori, Minocci et Feudi quittèrent Massaroni pour se mettre sous la direction de Lodovico Magari.

La nécessité pour Massaroni de porter un grand coup était devenue impérieuse. Ses hommes manquaient de tout, et ils étaient tous prêts à suivre l'exemple des trois défectionnaires. Précisément la révolution de Naples le favorisait singulièrement en lui donnant l'espoir qu'occupées d'un ordre de faits bien supérieur, les autorités, les populations, la force armée laisseraient pour un temps de côté la question du brigandage.

Il songea alors à mettre à profit les observations et les études qu'il avait faites sur le séminaire de Terracine, du temps qu'il parlementait pour la forme avec le père Locatelli.

Sa bande, partagée en trois corps, fut dirigée vers la montagne sur laquelle s'élevait le séminaire. Le premier fut posté sur le chemin qui conduisait à la ville, le second cerna la fabrique voisine, et le troisième, à la tête duquel il s'était mis, fit irruption dans le séminaire. Choisir parmi les jeunes

étudians sept des mieux apparentés, s'en saisir et les emmener, ce fut l'affaire de quelques instans.

La bande, qui s'était réunie de nouveau, n'avait pas fait cent pas qu'elle aperçut trois hommes venant dans sa direction.

C'était le père recteur lui-même qui avait été à Terracine, et qui avait pris, pour mieux garantir sa sûreté personnelle, l'escorte de deux gendarmes. Ceux-ci n'avaient pas jugé nécessaire de prendre leurs fusils, mais ils s'étaient munis d'une lanterne. Aussi les brigands, voyant nettement à qui ils avaient à faire, firent une décharge générale, à la suite de laquelle les deux gendarmes détalèrent au plus vite, en laissant le père recteur sur le carreau.

Le pauvre homme était mortellement blessé, et bien qu'il aperçût dans les rangs de ses assassins sept des jeunes gens qui lui avaient été confiés, il prit la main de Massaroni, la serra, et prononça quelques paroles de pardon.

C'était peut-être pousser la charité un peu loin ; d'autant plus que les coups de fusil avaient atteint également un des séminaristes que Massaroni dut abandonner aux soins d'un berger.

A la pointe du jour, chacun des six autres prisonniers fut invité à écrire à sa famille et à lui demander le payement d'une rançon de quatre mille écus (21,600 fr.).

Peu de familles étaient en état de trouver une

si grosse somme. Il fallut même attendre plusieurs jours pour réunir une somme à laquelle chaque famille contribua selon ses moyens et sans doute en entamant les ressources les plus précieuses.

Massaroni parut néanmoins satisfait du total de la somme, et il donna l'ordre de mettre en liberté les six séminaristes.

S'il était une tradition presque inviolable dans le brigandage, c'était le respect de la vie des prisonniers qui payaient rançon. L'intérêt des bandits les obligeait ici à tenir la parole donnée, car si les familles n'eussent été certaines de voir revenir sains et saufs les êtres qu'elles rachetaient au prix de leur fortune, le brigandage pouvait perdre l'une des sources les plus abondantes de ses recettes.

Cependant, au moment où les jeunes gens se disposaient à retourner à Terracine, deux d'entre eux furent tirés à l'ècart par Girolami et par Paul Rita, qui les égorgèrent comme pour satisfaire le seul besoin de faire couler le sang.

A la vue d'un si lâche et d'un si abominable forfait, quelques vétérans, au nombre desquels était Gasparoni, se récrièrent en accablant de reproches les deux assassins qui faisaient en ce moment horreur même aux meurtriers de profession. Mais Massaroni intervint, poussé peut-être par la jalousie que lui inspirait toujours Gasparoni.

— Celui qui a donné ordre de tuer ces jeunes

gens, dit-il, c'est moi,.. Les motifs de leur mort me sont connus, et cela suffit!

— Non! répliqua Gasparoni, cela ne suffit pas. Nous devons connaître ces motifs, attendu que si tu avais des ennemis dans le séminaire de Terracine, toi seul devais aller t'en saisir. Ce n'est pas à nous à venger tes injures personnelles.

Massaroni ne répondit rien, mais se tournant vers les quatre séminaristes, qui avaient assisté à ce drame plus morts que vifs :

— Allez, dit-il, et dites à Terracine que c'est moi, Alessandro Massaroni, qui ai tué vos deux camarades.

Bien que, dans notre triste humanité, il se soit rencontré des individus, en trop grand nombre, qui ont versé le sang par goût, avec passion même, Masi, le chroniqueur à qui l'on doit ces détails, a voulu voir dans le meurtre des deux séminaristes autre chose qu'un hideux passe-temps.

Selon lui, l'un de ces jeunes gens était le fils de Papi, gouverneur de Prossedi au temps où le lieutenant Avarrini avait fait périr la famille du brigand Vittori. Papi aurait pu empêcher cette exécution et ne se serait pas interposé. Or, Massaroni aurait vengé sur le fils de Papi la mort de la famille Vittori.

Comme les bandits, toujours avides de meurtre,

se faisaient une fête d'opérer ces sortes de vengeances pour le compte les uns des autres, l'assassinat du jeune Papi peut être expliqué par cette atroce coutume. Mais aucun motif n'a jamais été donné de la mort dc l'autre séminariste, d'Isa. Ce qui rend plus révoltante encore la barbarie de Massaroni, c'est que la famille d'Isa, aussi bien que celle de Papi, étaient les seules qui eussent envoyé intégralement la rançon de quatre mille écus qu'il avait exigée, les autres n'ayant pu acquitter que des sommes inférieures.

Masi n'a pu savoir le total de toutes les sommes encaissées par Massaroni dans eette horrible expédition. Il est permis de supposer qu'elles s'élevèrent à une centaine de mille francs, les d'Isa et les Papi ayant contribué à eux seuls pour plus de 40,000 francs.

Chaque homme de la bande eut pour sa part trois cents écus. Massaroni et les anciens se partagèrent le reste.

L'assassinat des deux pauvres étudiants du séminaire de Terracine eut un long et douloureux retentissement dans le pays. On verra plus tard, cependant, à quel point on l'avait mis en oubli, quand le sanguinaire Massaroni fut investi du commandement général de Monticello di Fondi, et autorisé comme tel à porter l'uniforme d'offiŀier supérieur de l'armée napolitaine.

Magari n'avait pas non plus perdu son temps depuis qu'il était à la tête d'une bande.

Ancien soldat sous le roi Joaquim, Michele Magari était un homme d'environ trente-cinq ans. Après la bataille de Macerata où il s'était trouvé, et qui décida des destinées de Murat, il revint à Fondi, son pays, et s'y fiança à une jeune fille, paysanne comme il avait été paysan.

Les anneaux avaient été échangés et la noce devait se faire au temps de la moisson, lorsque la jeune fille s'éprit d'un ouvrier d'Arpino et redemanda son anneau à Magari, en le priant de choisir une autre femme, comme elle avait fait choix d'un autre mari.

Magari cacha sa douleur et sa rage, mais il jura de tirer de son rival une vengeance éclatante.

Les deux amants avaient pris la douce habitude de faire tous les soirs une promenade sentimentale dans les sentiers ombreux des environs. Magari alla s'embusquer sur leur chemin, et dès qu'il les vit venir appuyés sur le bras l'un de l'autre, il se montra le poignard à la main.

C'était à l'amoureux qu'il en voulait, mais celui-ci était doué d'une agilité singulière; il s'élança par-dessus le mur d'un jardin et disparut comme par enchantement, laissant sa belle se tirer d'affaire si elle pouvait. Ses pleurs, sa beauté auraient attendri un tigre; mais Magari avait toute l'étoffe

d'un scélérat. Ne pouvant atteindre son rival, il courut après la jeune fille, qui fuyait éperdue vers la ville, et, l'ayant atteinte il lui enfonça son arme dans la poitrine.

Après cela il n'avait plus qu'à suivre sa véritable vocation. Il s'engagea d'abord dans la bande de Massaroni, puis s'en sépara pour se mettre à la tête de quelques brigands du royaume de Naples.

On lui donna le surnom de *Mezza-Pinta*. Ces deux mots veulent dire très différemment *demi-pinte* et *moyenne impulsion*. La première signification pouvait s'appliquer à la sobriété que lui imposait sa sordide avarice; la seconde, à la prudence, qui lui faisait éviter tout engagement avec la force armée. Cette prudence était taxée de poltronnerie par quelques *gradasses* fanfarons; mais quand il le fallait absolument, Magari montrait plus de courage que les rodomonts.

Du reste, sanguinaire par système et par goût, Magari ne se contentait pas, quand un berger l'avait trahi, de le tuer, lui et ses proches parents; il s'en prenait à toute la famille, disant avec une cynique barbarie que ces gens-là devaient être détruits jusqu'à la septième génération.

En revanche, il était peu généreux avec ces mêmes bergers quand ils le servaient fidèlement; et tandis que les autres brigands n'épargnaient point l'or avec les manutengoules, il ne leur donnait

jamais plus de vingt sous à la fois. Mais comme il punissait le refus de concours à l'égal de la trahison, il fallait avoir l'air d'être satisfait.

Vers l'époque à laquelle se passait l'affreux épisode du séminaire de Terracine, c'est-à-dire en janvier 1821, Magari étant avec une petite bande de sept hommes dans le bois de la Madona della Civita, près d'Itri, aperçut dans la plaine un pèlerin qui se dirigeait vers la chapelle de cette madone. C'était le baron Felice de Rocca Guglielma qui venait faire ses dévotions à ce sanctuaire vénéré dans toute la contrée.

Magari était fort superstitieux, et il aurait cru le salut de son âme compromis à jamais s'il eût enlevé une chèvre ou mangé un mouton qui fût la propriété du monastère; mais, ma foi, les temps étaient durs, l'argent manquait, et on avait en perspective une nouvelle amnistie; ce fut assez; Magari n'hésita point à troubler les saintes intentions du baron.

Au moment où celui-ci allait franchir le seuil du lieu consacré, il fut entouré par la bande et emmené à une distance respectable de la gendarmerie.

La demande traditionnelle d'une très-forte rançon lui fut faite en termes menaçants.

Mais le baron della Rocca était un homme de courage. Il regarda en face Magari et chacun des brigands qu'il avait devant lui.

— Je ne puis, dit-il, disposer de la somme que vous réclamez. Cependant je suis en votre pouvoir, je suis seul, je suis sans armes, et je me vois obligé de racheter ma liberté. Je le ferai, mais comme je l'entendrai. Vous voilà sept. Chacun de vous aura trois cents écus. Cela vous va-t-il?

Le sang-froid impose toujours même aux natures les plus brutales. Le petit discours du baron eut un succès complet, d'autant plus qu'après tout il promettait de l'argent.

— Vous devez savoir, continua della Rocca, que j'ai beaucoup de propriétés, mais nul argent comptant. Il faut que j'emprunte, et que j'emprunte en personne, car la femme que j'ai épousée par amour était la fille d'un simple chevrier, et elle ne possède rien en propre. Si elle allait chercher de l'argent, elle ne trouverait pas un sou. Donc, avec votre permission, je ferai venir mon fils, je vous le laisserai en otage, et vous recevrez ma rançon le lendemain de mon départ.

On alla chercher ce fils qui avait douze ans. A sa vue, le baron sentit s'évanouir une partie de sa fermeté; il fondit en larmes et l'embrassant tendrement :

— Mon cher enfant, lui dit-il, je t'ai donné la vie; mais tu t'acquittes aujourd'hui, car tu me sauves l'existence à ton tour.

Puis, l'ayant chaudement recommandé aux brigands, il partit.

Le jour suivant, Magari reçut ponctuellement la rançon promise. Plus fidèle à la foi donnée que Massaroni, il remit l'enfant sain et sauf à l'émissaire du baron, et partagea la somme entre ses camarades.

XVII

Façons ordinaires de reconquérir l'amour de ses sujets — Jeu de prince. — Les *mange-suif.* — Le prince Carascosi. — Les brigands auxiliaires. — Massaroni, commandant de Monticello-di-Fondi. — Une épaulette bien mal placée. — Un magistrat bandit. —Matilda Massaroni. — Mariage des brigands. — Courte et bonne. — Marco Tempesta. — Novices parias. — L'épouse prévoyante. — Les Autrichiens à Monticello. — Touchante reconnaissance d'un officier et d'un brigand. — On fraternise. — Le général en chef de l'armée autrichienne imite le prince Carascosi et maintient les bandits dans tous leurs grades et priviléges.

Le roi Ferdinand s'étant sauvé en Sicile après la révolution de 1820, son fils Léopold se rendit près de l'empereur d'Autriche, la providence des despotes italiens, pour solliciter l'envoi d'une armée capable de faire rentrer dans l'obéissance des sujets trop justement révoltés.

De son côté, François, le prince héréditaire, pour diriger à son gré le nouveau gouvernement, feignait

de s'unir au peuple napolitain et affichait les principes les plus libéraux.

Mais bientôt les révolutionnaires s'aperçurent qu'ils avaient été joués, à la nouvelle que les Autrichiens venaient d'entrer dans l'État écclésiastique et se dirigeaient vers le royaume de Naples.

Le peuple tout entier prit les armes alors, et occupa toutes les issues qui pouvaient donner passage à l'ennemi sur la frontière.

C'était presque un corps d'armée qui s'était réuni à San-Germano. Les soldats improvisés et sans discipline qui le composaient, tout fiers de posséder un assez grand nombre de canons, attendaient de pied ferme les *mange-suif,* — nom qu'ils donnaient aux Allemands, — et juraient de les exterminer.

Un autre corps était à Fondi sous les ordres du prince Carascosi. Ce général comprenait bien qu'il commandait à de pauvres gens qui savaient à peine tenir un fusil et qui, par conséquent, étaient incapables d'arrêter un instant une armée régulière.

Il lui vint alors la singulière et blâmable idée d'associer à la résistance les brigands qui infestaient les montagnes. Ceux-là du moins, pensait-il, avaient le coup d'œil juste et le cœur à l'épreuve du danger.

Il fit mander leur principal chef, Alessandro Massaroni. Celui-ci fit savoir que si on envoyait

comme otages à la montagne, le contrôleur et le curé de Fondi, plus un officier de l'armée du prince, il se ferait un plaisir de se reudre à l'invitation qui lui était faite.

Les otages furent accordés.

Alors, la population de Fondi vit venir en plein jour et armés les hommes qu'elle avait appris à redouter, Massaroni, Magari, Gasparoni, et quelques autres choisis parmi les bandits de belle prestance.

Le général, entouré de son état-major et de la magistrature de Fondi, les attendait aux portes de la ville. Il proposa à Massaroni, comme chef des bannis de l'État romain, et à Magari, comme chef des bannis du royaume de Naples, de leur livrer, à eux et à leur compagnons, le château de Monticello pour demeure ordinaire. Ils auraient le droit de porter l'uniforme militaire et toucheraient chacun trois carlins de paye chaque jour (trente sous environ), à condition de harceler les Autrichiens comme Fra-Diavolo avait fait pour les Français; c'est-à-dire d'enlever leurs provisions, de couper leurs convois, de supprimer leurs courriers, d'inquiéter leur arrière-garde et de massacrer leurs petits détachements.

Les deux chefs de bande acceptèrent l'offre qui leur était faite. Ils s'empressèrent de prêter serment de fidélité, et reçurent, en échange de leur

promesse de concours, une carte de sûreté qui leur donnait toute liberté d'aller et venir dans le royaume, et leur laissait la complète jouissance du château de Monticello, situé entre Terracine et Fondi.

En vertu de cette carte de sûreté, tous les brigrnds existant dans les deux États frontières se réfugièrent dans la paisible résidence qui leur était faite, et Massaroni ayant été proclamé commandant suprême de la place et chef de cette étrange garnison, endossa incontinent l'uniforme rouge et se para de l'épaulette d'or.

Les plus gros bonnets du pays, tout en le méprisant *in petto*, se firent un devoir d'accueillir ce singulier officier supérieur avec des témoignages affectés de considération. On l'invitait à dîner de toutes parts, et sa vanité daignait recevoir avec bonté les honneurs que lui valait la peur inspirée par sa troupe.

Il eut licence de ce choisir un adjudant qui devait résider à Fondi et serait chargé de toucher quotidiennement la paye des brigands auxiliaires et de l'envoyer à Monticello pour y être distribuée.

Cet emploi fut donné à un certain Antonio Mattei qui, avant de se livrer au banditisme, avait été substitut au tribunal de Vallecorse dans les États du pape. Singulière époque où les brigands pouvaient se recruter jusque dans la magistrature!

Massaroni fit venir sa femme à Monticello. Cette orgueilleuse Matilda, que nous avons vue pousser au crime le plus odieux l'imbécile et sanguinaire Matteo Soli, avait été décrétée d'arrestation comme tous les parents des bandits; mais elle avait eu l'adresse de venir se cacher chez un marchand du royaume de Naples qui l'avait soustraite à toutes les recherches.

Elle vint donc partager avec son mari les honneurs innattendus qui lui étaient décernés.

Les brigands mariés auraient bien imité l'exemple de leur chef en appelant près d'eux leurs douces moitiés; mais celles-ci, moins heureuses que Matilda, étaient pour la plupart dans les prisons.

Le plus étrange de l'affaire fut que les brigands restés celibataires jusque-là, s'engagèrent presque tous alors dans les liens du mariage. Quoi qu'ils n'eussent point leur grâce confirmée par Ferdinand, qui pouvait revenir et qui fut en effet restauré, ni de Pie VII, souverain de ceux qui appartenaient aux États romains, il ne manqua pas de femmes pour négliger ce détail et pour partager légitimement l'existence fortunée que menaient leurs maris dans le paradis terrestre de Monticello.

Cette existence fut courte, mais véritablement plantureuse pour des brigands peu portés à dédaigner les jouissances de ce monde.

Massaroni, tous les jours attiré dans plusieurs

des maisons les plus distinguées de la ville, acceptait toutes les invitations pour ne pas faire de jaloux. Il mangeait et surtout buvait immodérément, puis déployait ses talents dans le chant et dans la danse, absolument comme le Marco Tempesta de la *Sirène*.

Cette vie de désordre fit rouvrir la blessure mal cicatrisée qu'il avait reçue, et les médecins lui signifièrent que s'il ne s'imposait l'abstinence, il ne vivrait pas longtemps.

Excepté les infortunés novices auxquels tout était défendu, sous peine d'être livrés pieds et poings liés au tribunal de Frosinone, et qui, pour comble de peine, étaient seuls chargés de monter la garde nuit et jour aux deux portes de la ville, les autres bandits menaient également joyeuse vie. L'or des séminaristes et des caisses publiques en payaient les frais.

Quant à madame Massaroni, prévoyant que son mari ne résisterait pas au genre de vie qu'il persistait à mener, elle le considérait comme fini, bien qu'il n'eût que vingt-sept ans. Plus jeune encore que lui, elle ne songeait qu'à thésauriser pour se constituer une dot qui lui permît de se choisir un nouvel époux plus sage que le premier. Elle devint bientôt veuve, en effet, et se remaria dix mois après.

Mais n'anticipons pas.

A l'approche de l'armée autrichienne, les volontaires napolitains comprirent enfin l'impossibilité

de la résistance, et reprirent le chemin de Naples. Les brigands, eux, sur l'ordre de Massaroni, restèrent d'abord à Monticello. Quant à lui, il se fit conduire malade dans la montagne voisine de Monticello, et s'y fit construire une cabane, où il fut obligé de garder le lit.

A peine les Autrichiens furent-ils à Portello, à une demi-lieue de Monticello, que toute la bande quitta la ville et vint se réunir autour de la cabane où gisait son chef.

Gasparoni et Minocci, seuls, s'étaient attardés chez leurs maîtresses. Quand ils songèrent à décamper à leur tour, les Autrichiens étaient déjà dans la ville. Ils sortirent néanmoins sans affectation et prirent le chemin de la montagne sans se presser, pour ne point exciter les soupçons.

Deux officiers les aperçurent cependant et les suivirent jusqu'au pied de la montagne, à deux portées de fusil de Monticello. Là, tenant l'épée haute, ils ordonnèrent aux fugitifs de s'arrêter et de les attendre. Mais Gasparoni et son compagnon apprêtèrent leur fusils et enjoignirent à leur tour aux deux officiers de retourner à la ville ou de ne s'approcher qu'après avoir jeté leurs épées.

A peine les deux Autrichiens avaient-ils pris ce dernier parti, que Gasparoni les regardant de plus près, reconnut en l'un d'eux un jeune officier avec lequel il s'était plusieurs fois trouvé lorsqu'il était

interné à Mola di Gaëte en 1815. Il l'appela par son nom, et aussitôt ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, absolument comme s'ils eussent été vieux frères d'armes. Au milieu des questions qui succédèrent naturellement à cette romanesque reconnaissance, Gasparoni parla de la carte de sûreté accordée par le prinue Carascosi. Les officiers promirent de s'employer pour la faire renouveler aux mêmes conditions par leur général en chef.

Pendant ce temps, les soldats autrichiens s'approchaient pour voir Gasparoni et Minocci, qui, étant allés chercher des bouteilles de vin, buvaient pacifiquement avec les officiers. De leur côté, les autres brigands, voyant cette foule inoffensive d'Autrichiens, se hasardèrent à quitter les hauteurs où ils se tenaient. et, se mêlant aux militaires, fraternisèrent avec eux et passèrent gaiement le reste de la journée.

La nuit venue, les Autrichiens prirent le chemin de Naples, et les brigands, en vertu du renouvellement de la carte de sûreté par le général en chef de l'armée d'invasion, rentrèrent tranquillement en possession du château de Monticello.

On voit que ces monstrueux compromis avec le brigandage n'appartenaient en propre à aucun parti, et qu'à cette époque l'utilité l'emportait sur la moralité.

XVIII

Où peuvent conduire l'amour d'une cousine et la haine des brebis. — Un singulier brigand. — Les petits payent les sottises des grands. — Toutes les lettres anonymes ne sont pas à mépriser. — On fait maison nette à Monticello. — Mort de Massaroni. — Une tête de prix. — Le traître trahi. — Le séculier et les réguliers. — La chartreuse de Frascati. — Plusieurs mauvais quarts d'heure. — Dix-neuf ans d'*ergastolo*. — Jouer avec le feu. — Un blessé pour un mort. — La partie est perdue.

Nous avons vu un magistrat, d'un grade peu élevé il est vrai, se jeter dans le brigandage. Cette fois, c'est un personnage revêtu d'un caractère plus auguste encore s'il est possible, qui s'allie à de misérables bandes d'assassins. Mais ce qui rendit la conduite de l'abbé Niccola Tolfa plus inconcevable et aussi plus impardonnable, c'est la position qu'il occupait par le savoir et par une certaine fortune personnelle, augmentée d'une riche prébende accordée à son mérite reconnu.

Tolfa avait un frère dans le ménage duquel il vécut longtemps de bon accord; mais au mois d'août 1820, il s'en sépara pour aller vivre avec une de ses cousines, femme mariée. Les deux frères convinrent de se partager à l'amiable les biens pa-

trimoniaux. Tout alla bien d'abord; mais ils ne purent s'entendre sur le nombre de brebis qui revenait à chacun d'eux. On alla devant le juge qui donna tort à Niccola Tolfa. Ne rêvant plus que vengeance, ce dernier fit faire par un jeune cordonnier trois *patroncines,* semblables à celles que portaient les brigands; il les munit de cartouches, de poignards, et des ustensiles d'usage; puis, une certaine nuit de février 1821, suivi du cordonnier et d'un autre jeune paysan qu'il avait fait boire, il pénétra sur le domaine de son frère, avec l'aide de ses deux acolytes, tua toutes les brebis, objet du litige.

Après cette expédition, tous trois s'enfuirent, *ad refugium peccatorum*, vers le singulier asile officiellement ouvert à tous les criminels du royaume de Naples et des États romains, à Monticello-di-Fondi. On suppose aisément que tout fut mis en œuvre par le clergé pour faire revenir l'abbé Tolfa de la détermination insensée qu'il avait prise. L'évêque de Ferentino, Mgr Gaudencio Patrignani, son supérieur immédiat, lui envoya par son propre frère une invitation paternelle de quitter le repaire où il s'était réfugié. Le curé de Monticello lui promit la protection de l'évêque de Gaëte, mais, soit mauvaise honte de sa faute, soit crainte d'une punition trop sévère, soit endurcissement, Tolfa ne voulut entendre à rien.

Il se plut même tout d'abord à pénétrer dans l'intimité des plus fameux mal-vivants, il en fit sa société de tous les instants, et pour les régaler fit vendre l'une après l'autre par son berger les vaches qu'il possédait.

Jusqu'ici Tolfa ne fait preuve que d'une stupide dépravation de sens moral; mais nous le verrons bientôt à l'œuvre, et le connaîtrons alors tout entier.

Cependant Gasparoni et quelques autres s'aperçurent que leur bourse était à sec. Ils n'hésitèrent pas un seul instant à se procurer de l'argent par le seul moyen qui pouvait s'offrir à leur esprit habitué au crime. Ils sortirent secrètement de la ville, franchirent la frontière romaine, s'emparèrent du premier propriétare qui leur tomba sous la main, et lui imposèrent une rançon. La somme envoyée d'abord par la famille du prisonnier ne leur paraissant pas suffisante, ils renvoyèrent le messager avec ordre d'exiger un supplément; mais, sur ces entrefaites, la force armée les surprit, les mit en déroute et délivra le propriétaire.

Le gouvernement donna l'ordre d'occuper les passages par lesquels la bande pouvait retourner à Monticello; mais Gasparoni, qui prévoyait bien les mesures dont il allait être l'objet, pénétra dans une hôtellerie voisine, y prit des chevaux pour lui et

les siens, galopa toute la nuit, et, avant le jour, il arrivait aux collines de Piperno. On y abandonna les chevaux, on se réfugia pendant le jour dans un petit bois, et, le soir venu, on rentra dans Monticello, comme si de rien n'était.

Le délégat du pape ne laissa pas de se plaindre des incursions que faisaient ainsi dans les États de l'Église les hôtes de Monticello. Massaroni, sévèrement admonesté par le gouvernement napolitain, résolut de faire un exemple. Il connaissait parfaitement les auteurs de la dernière équipée, mais c'étaient les plus braves et les plus éprouvés d'entre les bandits; sa lâcheté les sauva, mais descendant d'un degré plus bas encore, elle résolut de sacrifier des innocens à l'apaisement des deux cours. Quatre novices de San-Lorenzo, qui n'avaient jamais eu part à aucun butin, furent livrés par lui à la police de Terracine. Le lendemain ils étaient fusillés sur la grande place de Frosinone.

Quelque temps après, Gasparoni reçut une lettre anonyme, timbrée de cette dernière ville. On lui apprenait que les gouvernements de Naples et de Rome venaient de faire une convention d'après laquelle leurs forces réunies devaient, dans la nuit de Pâques, investir Monticello et se saisir de tous les bannis qui s'y trouvaient.

Gasparoni porta cette lettre à Massaroni, près duquel se trouvait l'adjudant Mattei, venu le matin

de Fondi, où l'on sait qu'il touchait du trésor napolitain la solde de la sinistre garnison de Monticello. Interrogé par Massaroni sur ce qu'il pensait de cette missive, Mattei la tourna et la retourna, puis déclara qu'elle ne pouvait être que l'œuvre d'un envieux. « Pourquoi ne pas signer, » observa Mattei, « lorsque, en se faisant connaître, cet ami prétendu était sûr d'une généreuse récompense? » Cette remarque, et sans doute aussi la défiance que lui inspirait Gasparoni, décidèrent Massaroni : « Je gage, » dit-il au premier, « que vous êtes encore sans argent, et que vous voulez vous procurer des compagnons pour en aller prendre. Partez donc librement. Quant à moi, qui ai désormais de quoi vivre en honnête homme, je prétends rester ici pour toujours. »

L'avis était bon cependant, et Mattei, vivant à Fondi en contact continuel avec les autorités, ne pouvait pas ignorer les projets à l'aide desquels on voulait purger d'un seul coup les deux États des héros du brigandage. Mais ceux-ci se sentaient toujours et fatalement enveloppés par la trahison, sans pouvoir deviner au juste de quel côté étaient les traîtres.

Massaroni, malade et presque mourant par suite de sa blessure rouverte, ne sut pas discerner cette fois le parti qu'il fallait prendre, il lui en coûta cher.

L'auteur anonyme de la lettre d'avis ne se fit jamais connaître. C'était sans doute quelque agent inférieur du gouvernement, lequel, comme beaucoup d'autres, tenait du brigandage la situation prospère de sa famille.

Pourtant, l'attaque qu'il avait annoncée ne se vérifia pas à l'époque indiquée. La nuit de Pâques se passa sans accident, et l'anonyme fut considéré plus que jamais comme un imposteur.

La raison qui avait fait reculer l'époque de l'investissement de Monticello était pourtant bien simple, et il est étonnant que Massaroni ne l'ait pas devinée. L'autorité savait parfaitement que, tout en suspectant la vérité de l'avis qu'ils avaient reçu, les brigands, par simple mesure de prudence, ne croyaient plus devoir passer la nuit dans la ville; ils étaient à la montagne et couchaient sur la terre, comme aux temps dont ils n'avaient pas encore perdu toutes leurs habitudes.

Bien leur en prit, car l'attaque de Monticello n'avait été que retardée. Elle eut lieu la veille de la Fête-Dieu. Toutes les forces papales et napolitaines unies à un certain nombre de compagnies autrichiennes enveloppèrent la ville pendant la nuit, et, le jour venu, firent dans toutes les maisons une exacte recherche des brigands qui pouvaient s'y cacher. Le plus grand nombre échappa à cette expédition mal préparée, parce que, comme

nous l'avons dit, ils s'étaient décidés désormais à coucher dehors. Massaroni, grelottant la fièvre, était pourtant dans son lit.

A la première nouvelle de l'entrée des soldats dans la ville, il se fit revêtir de son uniforme de commandant, malgré l'état d'extrême faiblesse dans lequel il se trouvait. On le trouva sur pied, mais incapable de se défendre. L'émotion que lui causait son arrestation, jointe à la maladie, le mit bientôt dans l'impossibilité de pouvoir même se tenir debout. Ses gardiens, après l'avoir conduit sur la grande place, se virent dans la nécessité de le coucher dans un cercueil qui se trouvait là. Avec Massaroni on ne put découvrir que cinq brigands; deux furent tués et les trois autres conduits à Fondi. En comptant les seize compagnons de Gasparoni, une quarantaine de malvivants échappaient ainsi à la mort et au bagne. C'était bien la peine de déployer un si grand luxe de troupes pour obtenir un si faible résultat.

Le cercueil dans lequel gisait Massaroni plus mort que vif fut exposé sur la place publique de Fondi. Toute la ville vint contempler cet homme si fameux par ses crimes. Qui le croirait? celui qui servait de cicerone aux curieux n'était autre que le compagnon, l'ami, l'adjudant de Massaroni, l'ancien substitut Mattei. A sa voix, le bandit mourant souleva une espèce de linceul qu'on avait jeté sur

lui pour le garantir des mouches, il tourna la tête du côté de Mattei, lui lança un regard chargé de haine et de mépris; puis, pour ne plus le voir, et comme s'il comprenait que tout était fini pour lui, il rejeta le linceul sur son front. Une heure après il était mort.

Sa tête, portée à Frosinone, fut payée par le gouvernement papal 16,000 fr. Le roi de Naples ajouta une gratification de 1,600 fr., et le tout fut partagé entre les soldats pontificaux, napolitains et allemands qui avaient été à Monticello.

Le tribunal de Capoue fit mettre en liberté les trois individus qui avaient été arrêtés avec Massaroni; ce n'étaient que des novices qui méritaient cependant plus de rigueur. Quant à l'*adjudant* Mattei, il fut conduit à la forteresse de Gaëte, mais il trouva moyen de s'échapper et de retourner à la montagne.

Or, à ce même moment, Michel Magari, qui s'était mis à la tête des brigands échappés de Monticello, refusait d'admettre dans sa bande un certain Ugolini de Ceccano, qui avait été déjà repoussé par Gasparoni, sans doute parce qu'il n'était coupable que de simple blessure. Ainsi abandonné à lui-même, Ugolini ne vit rien de mieux que de s'aller constituer prisonnier. Selon une coutume à laquelle personne en ce pays ne trouvait mot à dire, il fut engagé dans le corps des archers qu'on refor-

mait à Frosinone. Seulement l'obligation lui fut imposée de faire arrêter quelques-uns de ses anciens camarades, et cela dans un temps déterminé, passé lequel il serait réintégré en prison. Cela peut s'appeler encourager le mérite.

Voilà Ugolini en quête d'une victime. Suivi à peu de distance par les archers qui se cachaient dans les bois, il se présentait aux bergers sous le costume de brigand et feignant d'être un de ceux qui s'étaient échappés de Monticello, il leur demandait s'ils n'avaient pas vu l'un ou l'autre de ses compagnons. Cette ruse eut bientôt tout le succès qu'il en espérait. Un berger lui avoua que Mattei, récemment évadé de la forteresse de Gaëte, se cachait dans une cabane des environs. Ugolini fit un signe connu que les archers comprirent et qui les fit s'avancer secrètement.

Bientôt les deux anciens amis se trouvaient en présence l'un de l'autre. Ugolini tenait son fusil de la main gauche, et son manteau cachait le poignard dont était armée sa main droite. Il se jeta chaleureusement au cou de Mattei, et, tout en lui donnant l'accolade, lui glissa son poignard entre deux côtes, et se mit à crier à l'aide. Les archers arrivèrent le plus vite possible, mais pas assez vite cependant pour empêcher Mattei d'arracher la joue d'Ugolini. Il la tenait entre ses dents quand on vint l'achever, et souriait, content de s'être vengé.

Nous avons vu que Gasparoni, peu soucieux de rester à Monticello, après l'avis secret qu'il avait reçu, s'était mis à la tête de seize compagnons jeunes et vigoureux, et qu'il était allé chercher fortune ailleurs. Ce fut naturellement vers les États du pape qu'il se dirigea d'abord.

Au nombre des seize compagnons que Gasparoni avait honorés de sa confiance se trouvait le prêtre Tolfa. Plusieurs motifs lui avaient valu cette haute faveur. D'abord il n'avait que quarante ans et était par conséquent dans la force de l'âge; ensuite, à la lecture de la lettre non signée annonçant la surprise prochaine de Monticello, il avait soutenu, contrairement à l'opinion de l'ancien substitut Mattei, que l'avis anonyme devait être pris en sérieuse considération, attendu que s'il se trompait sur l'époque, il ne pouvait manquer de dire vrai pour l'avenir; le gouvernement napolitain ne sachant plus comment justifier aux yeux de l'Europe la scandaleuse occupation d'un de ses châteaux par des bandits.

En entendant confirmer en si bons termes ses propres défiances, Gasparoni avait pris l'abbé en haute estime. Mais un dernier gage d'intelligence et de dévouement devait achever de placer Tolfa, aux yeux de son chef, comme une des plus précieuses recrues qu'il eût jamais faites pour la carrière du crime.

— Il y aurait beaucoup à faire quelque part, dit un jour l'abbé à Gasparoni.

— Où cela?

— A Frascati.

— Comment! aux portes de Rome?

— On a bien failli enlever de là le cardinal Fesch, et la campagne était mieux gardée qu'à présent.

— Qui faut-il dévaliser?

— Des gens qui gagnent de l'argent plus gros qu'eux et sans rien faire, des gens qui regorgent de richesses et ne savent quel emploi leur donner, des gens enfin que nous prendrons comme dans un filet, sans qu'ils songent à se défendre, et qui trouveront mille mains ouvertes pour payer leur rançon.

— Ce sont donc des seigneurs ou des cardinaux?

— Mieux que cela sous le rapport de l'argent : ce sont les révérends pères chartreux.

— Eux? qui font vœu de pauvreté?

— Eux-mêmes.

— Ah! par Satan et Belzébuth, leurs cousins, nous allons les rappeler à la règle de leur ordre de façon à assurer à tout jamais leur salut.

— Mon fils, s'écria l'abbé tout effarouché, ne blasphémez pas, je vous en supplie, et ne parlez pas avec cette légèreté de l'éternelle béatitude qui

nous attend, quand nous nous serons repentis. La bravoure est une belle chose, mais elle n'est pas exclusive de la retenue dans les paroles.

— Amen, dit Gasparoni. Mais dites-moi, comment connaissez-vous ce couvent?

— Il y a cinq ou six ans, j'ai été appelé par l'évêque Luca Amici pour y faire les exercices religieux.

— Est-il loin de Frascati?

— Suffisamment pour qu'on ait le temps d'enfoncer les portes et d'enlever tous les pères, sans qu'on s'en doute dans la ville avant le jour.

— Oh! mais ils ne se laisseront pas prendre si facilement. Le désir de défendre leur bien fait des plus timides autant de gendarmes; deux ou trois coups de fusil seulement donneraient l'éveil aux habitants, et nous nous trouverions pris entre deux feux. Ils vont bien se promener quelquefois, ces bons pères?

— Sans doute, de cinq à six heures du soir.

— On risque d'être vu à ce moment si peu avancé de la soirée.

— Il y a un petit bois près du couvent où l'on peut se très bien cacher, dit l'abbé.

— C'est dit; nous ferons connaissance avec les révérends pères.

Quand on fut près de Frascati, le programme s'exécuta à la lettre. Huit chartreux désignés par

Tolfa furent choisis, enlevés et conduits à la montagne. En route, quatre d'entre eux s'échappèrent, mais quatre restaient, et pour ces quatre-là Gasparoni exigeait la même rançon que pour tous.

Son messager partit pour le couvent, avec ordre d'apporter la somme dans un endroit qu'il lui indiqua et où il laissait seulement trois hommes, au nombre desquels se trouvait précisément Tolfa.

A une certaine distance il posta deux autres hommes qui pouvaient entendre les coups de fusil des gendarmes s'il en venait au rendez-vous, et lui-même, avec le reste de la bande, se réfugia dans un lieu d'où il pouvait voir ces deux dernières vedettes.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, car les gendarmes suivaient le messager porteur de la rançon des chartreux. Les branches sèches qui craquaient sous leurs pas avisèrent les trois premiers brigands de leur présence. Trois coups de fusil retentirent. Le prêtre Tolfa avait tiré le sien; mais ce fut tout ce que lui permit son héroisme, il jeta son fusil et se mit à fuir à toutes jambes, tant et si bien, qu'ayant perdu de vue ses compagnons et ne sachant que devenir, il comprit que le moins dangereux pour lui était de se constituer entre les mains de l'autorité religieuse.

Il se dirigea en conséquence vers son pays, et

alla se confier à l'archiprêtre Carlo Giammaria qui lui fit endosser l'habit ecclésiastique. Tous deux se rendirent ensuite à Ferentino, chez l'évêque Patrignani. Là, Tolfa se présenta les yeux baissés, et quoi que pût lui dire l'évêque, quelque explication, quelque excuse qu'il cherchât à en tirer pour connaître ce qui l'avait empêché de répondre à l'appel qu'il lui avait adressé à Monticello, Tolfa se renferma dans un silence obstiné, sans quitter la terre des yeux.

L'archiprêtre Giammaria, voulant faire entendre quelques paroles atténuantes pour le coupable, le prélat lui imposa silence avec une citation un peu arrangée de l'*Odyssée* : « Méchants sont les discours qui se font en faveur des méchants. »

Le maréchal des logis des gendarmes fut appelé et l'évêque lui consigna Tolfa, avec ordre de le conduire à la délégation. Mieux eût valu mille fois pour l'abbé avoir été tué dans les rangs des bandits, car il lui fallut subir la curiosité de la foule qui se pressait sur son chemin, et d'où partaient toutes sortes d'exclamations d'horreur et de mépris. « Voilà l'assassin! voilà le prêtre brigand! » Voilà ce qu'il eut à entendre jusqu'à Frosinone, où il fut conduit devant le délégué Zacchia.

Deux religieux de la chartreuse de Frascati étaient présents, qui, n'ayant plus à craindre l'escopette des bandits, se répandirent en propos rail-

leurs sur le compte du misérable Tolfa; la présence de toute la noblesse de Frosinone ajoutait encore à l'humiliation qui lui était infligée. Il fut enfin enfermé à la prison communale, et quelques jours après conduit à Rome, où il fut condamné à une détention perpétuelle dans l'*ergastolo* (cachot) de Corneto, spécialement affecté aux prêtres. Sa peine, à l'avènement de Léon XII, en 1823, fut commuée en celle de vingt ans de prison et réduite encore d'un cinquième en 1829 par le pape Pie VIII. Enfin, l'année 1840 vit sortir de prison l'ex abbé Tolfa, exclu pour toujours, cela va sans dire, des fonctions ecclésiastiques.

Le désir de faire connaître la fin trop prévue et trop méritée de l'histoire de Tolfa, nous a fait perdre de vue Gasparoni, sa bande et les quatre chartreux. La somme qui fut envoyée pour racheter ces derniers étant tombée, comme on l'a vu, aux mains de la gendarmerie, Gasparoni fit écrire une nouvelle lettre qui fut portée à la chartreuse par un autre berger. Quelques jours et quelques nuits se passèrent pendant lesquels on fit voyager les quatre malheureux moines de montagne en montagne et de forêt en forêt jusqu'au moment où, avec des précautions infinies et des détours considérables, le berger apporta leur rançon. Ils se croyaient libres, mais Gasparoni se déclara mal satisfait de la somme envoyée par les religieux de

Frascati et il renvoya vers eux son messager pour en tirer une plus grande somme. Changeant toujours de refuge pour n'être point dépisté, il alla s'établir avec les prisonniers dans les montagnes de Monticello di Fondi. De là il pouvait voir revenir le messager. Mais, par une circonstance qu'il ne pouvait prévoir, les gendarmes de Sonnino n'ayant rien à faire ce jour-là dans leur circonscription, se montrèrent inopinément à Monticello. Dans leurs rangs se trouvaient les quatre beaux-frères de Louis Masocco, qui, comme nous l'avons raconté, avaient assisté à sa mort et n'aspiraient qu'à la venger. Habitués à reconnaître la présence des brigands aux pas imprimés sur l'herbe fraîche et à d'autres indices encore, ces quatre hommes suivaient sûrement les traces de Gasparoni. Le bruit que faisait la bande en jouant à la *cappelletta*, l'empêcha d'éventer l'approche des gendarmes. Il était trop tard quand la sentinelle les aperçut.

Deux coups de feu la renversèrent, une décharge générale fut faite ensuite contre la bande. Malheureusement les gendarmes, devenus plus braves, n'étaient pas plus adroits que par le passé; leur feu n'atteignit pas un seul des brigands, mais il cassa la cuisse à l'un des chartreux prisonniers. Gasparoni pouvait soutenir le choc dans une excellente position; il préféra sauver la sentinelle blessée; on l'enleva pour lui donner des soins, mais inutile-

ment, elle mourut le lendemain. Les révérends pères furent abandonnés sur le champ de bataille et retournèrent à leur chartreuse, non sans force actions de grâce à la Madone.

XIX

Michel Magari dans les Abruzzes. — Le dernier repas. — Tuerie d'hommes et de bêtes. — Trop parler nuit. — Édit du cardinal Consalvi. — Généreux comme un voleur. — Monsignor Zacchia se fâche. — Difficulté de ménage. — La chèvre de l'autorité et le chou des brigands. — Horrible férocité de Gasparoni. — Un beau trait du même. — Le colonel autrichien prisonnier des bandits. — Un fusil par écu. — Utilité de l'uniforme. — Y avait-il prison? — Le parricide. — Courage d'une femme, lâcheté d'une autre.

Beaucoup de personnes s'imaginent de très-bonne foi que fes brigands ne versent le sang que par absolue nécessité et que, en général, c'est surtout contre la force armée qu'ils tournent leurs armes. Voici un fait entre mille qui démontre que les plus innoffensifs d'entre les habitants ne sont pas à l'abri de leur cruauté.

L'un des chefs de bande les plus sanguinaires, Michel Magari, s'était établi dans les Abruzzes après la fuite de Monticello. Un chef de bergers, espèce d'intendant qu'on appelle *massaïo* en Italie, fut chargé par lui d'aller à la provision ; mais, au

lieu de cela, le massaïo se hâta d'aller faire son rapport à l'autorité. Donc, en place de vivres, Magari vit venir des gendarmes. Il ne jugea pas à propos de les attendre et prit la fuite, non sans jurer *in petto* de se venger de son mandataire infidèle.

Celui-ci se doutant bien du sort qui lui était réservé, prit la résolution de se réfugier dans une autre partie du territoire. Il s'y croyait en sûreté; malheureusement Magari ne tarda pas à connaître le lieu de sa retraite; mais, cachant son dessein sous des dehors amicaux, il invita gaiement son ennemi à venir boire avec lui d'un certain vin, dont la veille quelques pauvres diables de voituriers avaient fait malgré eux la fourniture. Séduit par l'air cordial de Magari, le massaïo fit cuire deux moutons entiers, et appela tous les bergers à venir partager ce repas avec les bandits.

Tout alla bien d'abord; mais quand chacun fut rassasié et à peu près ivre de vin, Magari fit signe à l'un de ses compagnons de tuer le *massaïo*. La fatalité voulut que l'assassin se trompât : un des bergers présents paya pour son chef. Cette méprise excita chez Magari une fureur qu'il tourna contre les bergers innocents; saisissant une hâche, il frappa de droite et de gauche sur ces malheureux et en abattit plusieurs à ses pieds; les autres prirent la fuite; mais une décharge générale de toute la bande les atteignit, de façon que, de douze qu'ils

étaient, il n'en resta pas un seul vivant. Fous de colère, de vin et de sang, les bandits, sentant croître leur rage avec l'horreur de cette tragédie, se ruèrent sur les immenses troupeaux restés sans gardiens, et immolèrent plusieurs milliers de moutons.

La nuit venue, ils traversaient la grande route afin de quitter ce séjour devenu dangereux pour eux, quand ils rencontrèrent un pauvre diable que son mauvais sort jetait sur leurs pas.

— Où vas-tu? lui demanda Magari sans se faire connaître et de l'air le plus simple du monde.

— Je vais porter, dit l'homme, une dépêche au gouverneur du pays voisin, pour l'avertir d'un horrible massacre que viennent de faire ici les brigands.

— De quel massacre et de quels brigands veux-tu parler, mon ami?

— Eh quoi! ignorez-vous que la bande de Magari infeste la contrée et y commet les crimes les plus affreux. Ah! monsieur, puisque vous êtes armés, vous et les vôtres, vous devriez bien purger la terre de ces misérables assassins.

— Je vais d'abord la délivrer d'un imbécile tel que toi, dit Magari en tirant son poignard.

Une minute après, le corps de l'infortuné messager gisait dans la poussière.

Cet épouvantable carnage, accompli en si peu

d'instants, redoubla la terreur des populations et la rigueur des autorités pontificales. Plusieurs crurent que Gasparoni en était l'auteur, et monsignor Zacchia, délégat de Frosinone, signala justement ce dernier dans un manifeste menaçant, comme un ennemi de Dieu et des hommes, un monstre vomi par l'enfer, un tigre qui dévorait également la main qui le frappait et la main qui le secourait. Le prélat rappelait, à cette occasion, un édit du secrétaire d'État cardinal Consalvi, en date du 7 juillet 1821, édit d'après lequel une récompense de douze cents francs était promise à tout individu qui ferait connaître la retraite des bandits; les biens de ceux-ci et les biens de tous leurs parents devaient être confisqués, leurs maisons étaient vouées à la destruction; enfin, toute amnistie devait être désormais refusée aux mal-vivants.

Gasparoni qui se trouvait alors dans les montagnes d'Alatri, résolut de faire mentir monsignor Zacchia aux yeux des populations.

La foire de Veroli devait avoir lieu le jour de la Saint-André. A cette occasion, une foule de marchands, de fermiers, de paysans, devaient traverser la plaine de Frosinone pour se trouver de bon matin à la fête.

Après avoir fait promettre aux gens de sa bande de ne molester qui que ce fût dans la nuit de la Saint-André, Gasparoni se dirigea vers Alatri et

entra dans l'hôtellerie qu'il trouva pleine de monde, hommes, femmes et filles.

La moitié de la bande fut laissée en dehors, et l'autre moitié pénétra dans la grande salle de l'hôtellerie à la suite de son chef.

En voyant l'étrange costume des nouveaux arrivants, chacun se mit à trembler. Gasparoni voulut rassurer son monde.

— Mesdames et messieurs, dit-il de son air le plus affable, n'ayez aucune crainte. Ni moi ni mes compagnons n'attenterons à votre vie, à votre honneur, à votre argent. Je vous en donne ma parole, et Antonio Gasparoni ne sait pas ce que c'est que d'y manquer.

L'orateur comptait beaucoup sur l'effet de ce petit discours ; mais au nom terrible de Gasparoni, l'effroi devint général. Chacun cherchait un moyen de cacher son argent; les femmes ôtaient leurs pendants d'oreilles et les glissaient dans leur corsage; quatre soldats qui buvaient dans un coin tremblaient plus que tout le monde.

Gasparoni s'apercevant que son éloquence avait fait une impression toute contraire à celle qu'il attendait s'avança vers les militaires, leur tendit la main et trinqua avec eux ; il fit ainsi le tour des autres tables, donnant force poignées de main et acceptant le verre de tous. Il se fit servir à souper,

invita les soldats, et comme il s'en trouvait un qui savait écrire, il lui dicta une belle lettre pour monsignor Zacchia, lettre dans laquelle il remerciait le délégat des titres gracieux qu'il lui avait prodigués; il témoignait le désir de faire sa connaissance, et le priait de lui procurer la satisfaction de voir de près le visage de ses centurions, nouveau nom qu'avaient pris les archers.

Gasparoni donna un écu à son secrétaire, à chacun de ses camarades; il demanda la note de son dîner et la paya très-exactement, à la grande surprise de l'hôte; puis, appelant un jeune garçon, il lui remit la lettre pour monsignor Zacchia, avec ordre de la porter à son adresse, mais aussi avec un écu de récompense; puis, après avoir amicalement causé avec tous les poltrons de tout à l'heure, qui maintenant se disputaient l'honneur de l'approcher, il salua courtoisement l'honorable compagnie et prit le chemin de Terracine. En route il entra dans une autre hôtellerie et y renouvela la scène que nous venons de raconter.

Le lendemain, à la foire de Veroli, il n'était pas fils de bonne mère, il n'était pas jolie fille qui ne s'écriât : « Quel galant homme que ce Gasparoni! quel beau garçon! qu'il est aimable! Argent et femme, il pouvait tout prendre, et c'est lui, au contraire, qui a donné à tous; décidément monsignor Zacchia est dans l'erreur, et quant à ceux qui

ont été tués par Gasparoni, eh bien ! ils ne l'avaient pas volé, voilà tout ! »

Pour le coup, Gasparoni n'avait pas manqué son effet.

Monsignor Zacchia se vengea en faisant revivre, avec plus de rigueur que jamais, l'ancien décret qui condamnait à être fusillé quiconque était convaincu d'avoir rendu le plus léger service au brigandage.

On voit d'ici la position des malheureux bergers, sûrs d'être égorgés s'il refusaient d'aller chercher du pain pour les bandits !

De fait, ce Gasparoni que nous avons vu tout à l'heure se conduire à Alatri en Fra-Diavolo d'opéra-comique ayant été, peu de temps après, dénoncé par deux paysans de Sonnino, commit à leur égard un acte d'effroyable férocité. Il les égorgea tous deux, et coupa leurs corps en petits morceaux qu'il sema dans les chemins de la forêt la plus voisine de Sonnino.

Ces horribles débris humains furent recherchés par des moines prieurs pour leur donner la sépulture; mais ils étaient disséminés sur un si grand espace qu'on ne put les retrouver tous.

Quel abîme profond que le cœur humain ! On voit des hommes ordinairement bons se livrer quelquefois, poussés par je ne sais quelle passion mauvaise, à un acte qui est une désolante contra-

diction de leur caractère, et, d'un autre côté, des êtres d'une méchanceté notoire faire une bonne action, même contre leur intérêt, même s'il y a péril.

Dans une circonstance critique de sa carrière criminelle, Gasparoni va se montrer sous un jour bien différent de celui où l'on n'a dû voir en lui qu'un froid assassin.

Il attendait sur la route de Terracine, par une sombre nuit de mars de 1822, le carrosse d'un propriétaire duquel il espérait tirer une bonne rançon. Le propriétaire ne vint pas; mais un colonel autrichien, qui se rendait à Naples, vit arrêter sa voiture. Son domestique sauta sur la route, et espadonnant d'une épée, blessa à la main le brigand Minocci.

Le véhicule fut dévalisé et le colonel conduit à la montagne avec ses compagnons. Là, il fut invité à écrire au général en chef de l'armée autrichienne à Naples une lettre par laquelle il demandait qu'on fît parvenir pour son rachat une somme de vingt mille écus (106,000 francs.)

— Vingt mille écus! s'écria le général à la lecture de cette lettre. Par le diable! je vais leur envoyer vingt mille fusils.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le général s'entendit avec monsignor Zacchia pour que les forces romaines fissent converger leur mouvement avec celui

des régiments autrichiens. La montagne où était réfugiée la bande fut cernée, et, à un signal donné, Autrichiens et pontificaux, resserrant à chaque pas leur cercle, gravirent les pentes d'un bois appelé Opaco del Fico.

Gasparoni se vit perdu.

— Monsieur, dit-il au colonel, son prisonnier, n'espérez pas vous sauver en appelant à votre secours; notre premier coup de fusil, dans ce cas, serait pour vous. Tenez-vous tranquille, et si nous sortons de ce traquenard, je vous donne ma parole d'honneur de brigand que ce soir vous serez libre.

Comment se tirer de là? Entre les troupes qui s'avançaient vers sa retraite, Oasparoni ne voyait pas un vide, large comme les épaules d'un homme.

En regardant bien ses ennemis, cependant, il s'aperçut que les forces pontificales n'avaient pas d'uniformes, et qu'un mouchoir blanc était noué autour du chapeau de chacun de ces soldats improvisés. Il n'eut pas de peine à comprendre dès lors que ce mouchoir était un signe auquel les Autrichiens devaient reconnaître leurs auxiliaires et se garder de les confondre avec les bandits, ce qui n'eût pas été tout à fait impossible sans cette précaution. Faire arborer le mouchoir blanc au chapeau de ses hommes, prier le colonel de se coucher par terre derrière un rocher et de ne souffler mot,

attendre les Autrichiens, leur adresser à leur approche un signe amical et se le voir rendre par eux, tout cela fut l'affaire de quelques minutes, au bout desquelles les brigands se trouvèrent derrière un espace libre dont ils s'empressèrent de profiter pour disparaître dans les forêts, dont ils connaissaient tous les tortueux sentiers.

Il était à ce moment quatre heures du soir. Quand la nuit fut venue, Gasparoni se mit en devoir de tenir « sa parole de brigand » au colonel autrichien.

Mais deux hommes importants, deux *anciens* s'y opposèrent tout d'abord. L'un d'eux, Micocci, voulait se venger de la blessure que lui avait faite le domestique du colonel. Quant au farouche Antonio Vittori, il prétendait immoler ce dernier aux mânes de ses parents tués comme nous l'avons raconté précédemment, par le lieutenant Avarrini.

Ici encore, la présence d'esprit dont venait de faire preuve Gasparoni ne l'abandonna point.

— Tes parents, dit-il à Vittori, ont payé pour la mort du commissaire Rotoli. Si nous n'épargnons pas davantage ce colonel, nous provoquerons des représailles plus terribles encore. Mes propres parents, ceux de tous nos compagnons seront fusillés, et c'est nous qui aurons provoqué leur sentence.

A ces mots, toute la bande, composée en grande partie de novices, s'écria qu'il fallait rendre la liberté au colonel.

Gasparoni fit venir un berger et lui enjoignit de conduire les deux Autrichiens à Sonnino.

Singulièrement ému de la magnanimité de ce brigand, le colonel obtint que tous les parents des bandits avec lesquels il venait de passer vingt-quatre heures sortissent de prison et fussent renvoyés dans leurs villages. Masi, l'historien à qui nous empruntons tous ces détails, prétend que ce colonel s'appelait Joseph Gutnofer, ou quelque chose d'a prochant, et que lorsque Gasparoni fut condamné aux galères, il reçut de ce colonel, devenu général, des dons en argent par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche et du consul que la même nation avait à Civita-Vecchia.

En 1856, le fils même de son ancien prisonnier vint lui rendre visite au bagne de Civita-Castellana ; il lui apprit la mort de son père et voulut connaître dans tous ses détails l'aventure de l'*opaco del Fico*. Ce fils, qui était religieux, remit, au nom de sa mère, un nouveau secours en argent au vieux mal-vivant.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer souvent dans la vie de Gasparoni de pareils traits de générosité. Nous allons le retrouver tout à l'heure tel qu'il était, tel qu'il fallait qu'il fût, pour s'être

acquis une si grande autorité sur tant de misérables souillés de crimes.

Du reste, dans le désarroi où l'impuissance de réduire le brigandage par la force mettait les deux gouvernements, on ne s'inquiétait guères quelquefois de la moralité des moyens employés pour se défaire en détail de ses insaisissables membres.

Dans une rencontre fortuite avec les gendarmes, Gasparoni avait été blessé une seconde fois. La thérapeutique élémentaire des brigands n'admettait guère que le cérat avec l'huile et le vin mélangés. Un paysan fut chargé par Gasparoni de se procurer du cérat à Monticello. Mais la police ayant été avertie, ce paysan fut conduit devant le syndic. On lui demanda pour qui était ce médicament. « Pour un de mes enfants qui est mal, répondit-il. — C'est bien; mais comme nous avons soupçon sur celui qui l'a vendu, nous allons faire constater sa qualité. »

Au bout d'une demi-heure, le cérat fut rendu au paysan resté seul pendant tout ce temps-là.

« — Il est bon, lui dit-on, et vous pouvez l'appliquer sans crainte.

Le paysan présuma qu'on connaissait les rapports qu'il avait eus avec les brigands; il supposa que le cérat était empoisonné, et Gasparoni, prévenu par lui, ne fit point usage du médicament suspect.

Que d'embûches n'avaient-ils pas à craindre, et

quelle déplorable vocation pour le mal les retenait ainsi dans cette existence où l'on n'évitait le péril que pour tomber dans le crime!

Un jeune homme du nom de Grossi, fils d'un apothicaire de Lenola, dans le diocèse de Gaëte, ayant tué son père, se crut tous les droits possibles à entrer dans une des bandes qui parcouraient en ce moment les montagnes environnantes. Refusé également par Magari et par Gasparoni, il s'imagina qu'il n'avait pas assez de titres pour être accueilli. Il retourna dans son pays, tua la maîtresse de son père, et se présenta devant les brigands qui le repoussèrent encore une fois.

« — Comment espérer, disait Gasparoni, qu'un homme assez abominable pour avoir commis un parricide, hésite à donner la mort à l'un de ses compagnons pour obtenir sa grâce! »

Ce jugement, dicté plutôt, peut être, par l'instinct de la sécurité que par une juste horreur du forfait de Grossi, ne devait pas tarder à recevoir sa justification.

Trois bandits, Bianchi, Rita et Tacovacci se séparèrent de Gasparoni pour « butiner » à leur compte. Moins scrupuleux que leur ancien chef, ils admirent le parricide Grossi dans leur compagnie. Celui-ci ne songea plus qu'à obtenir sa grâce à leurs dépens. En prévision de quelque scélératesse à faire, il portait toujours sur lui de l'opium. Un

certain soir qu'il buvait avec ses nouveaux camarades, Grossi mêla son opium à leur vin, et, quand ils furent plongés dans un profond sommeil, il cassa la tête à Rita d'un coup de fusil, blessa mortellement Bianchi, et trouvant Tacovacci réveillé par le bruit et prêt à se défendre, il alla chercher les gendarmes de son pied le plus léger. La tête de Rita fut portée à monsignor Zacchia, qui fit entrer Grossi dans le corps des archers pontificaux.

Rita n'était guère moins scélérat que son assassin. C'est Rita qui avait égorgé l'un des séminaristes d'Isa. Depuis ce temps, il se réveillait souvent en sursaut :

— Ah ! s'écriait-il, je rêvais encore de ce malheureux jeune homme !

Cette brute avait des remords involontaires, mais trop stupide pour comprendre les effets terribles de la conscience, même chez les natures les plus endurcies, il ajoutait bientôt :

— Bast ! que peut me faire, à moi vivant ce garçon qui est mort !

Les deux faits suivants, serviront à faire comprendre les étranges contrastes qui se heurtaient dans l'âme de Gasparoni.

De pauvres femmes, surprises par sa bande pendant qu'elles faisaient du bois, deviennent les victimes de ces misérables. L'une d'elles, plus belle, beaucoup mieux vêtue que ses compagnes, est ré-

servée pour le chef. Gasparoni fit le galant d'abord; mais cette infortunée avait un mari qu'elle aimait; elle déclara qu'elle préférait la mort au déshonneur. Alors, Gasparoni lui offrit des bijoux, de l'or. Pour montrer le cas qu'elle faisait de ces objets, elle ôta ses propres pendants d'oreilles, ses bagues, la chaîne qu'elle portait au col, et jeta le tout aux pieds du bandit. Rendu furieux par ces dédains, celui-ci s'élance sur elle, mais il se sentit aussitôt blessé au visage par un gros caillou dont venait de se saisir sa victime. A ce coup de pierre, le cruel Gasparoni répondit par un coup de poignard, et la courageuse femme expira en remerciant le ciel de l'avoir sauvée de l'outrage.

Un autre jour, Gasparoni traversait la plaine de la Sabine pour se rendre dans les Maremmes. Une jeune dame couverte de riches vêtements se rendait à un village voisin, montée sur un cheval et précédée d'un domestique à pied.

Gasparoni la fit descendre de cheval et se fit connaître. La dame se crut perdue; elle se jeta aux pieds du brigand et le supplia avec larmes de l'épargner.

— Rassurez-vous, madame, dit Gasparoni, je n'exigerai de vous qu'une rançon proportionnée à la fortune que vous paraissez posséder.

— Hélas! s'écria la dame, je suis mariée à un homme avare qui n'aime que ses écus, qui se sou-

cie peu de moi, et qui me laissera tuer plutôt que de débourser une baïoque.

Gasparoni, ému, — il était dans un jour de clémence, — exigea que, du moins, elle lui fît ouvrir la maison où elle allait, afin qu'il pût se récupérer sur quelque autre qu'elle.

Heureuse d'en être quitte à si bon compte, la tremblante jeune femme ne se fit pas trop prier pour commettre cette petite lâcheté; elle indiqua le mari de la cousine à qui elle allait rendre visite, comme étant parfaitement en état d'être rançonné; elle eut même l'imprudence de dire que son oncle, administrateur des biens du prince de C..., était riche à millions; en sorte que sur ses indications volontaires et involontaires, Gasparoni conduisit à la montagne l'oncle et le neveu et en obtint, pour prix de leur mise en liberté, une somme de dix mille francs.

Il eût été à souhaiter que le brigandage n'eût jamais eu d'autres crimes à se reprocher!

XX

Difficulté de bien jouer le beau rôle à l'autorité. — Les bandits refusent l'amnistie offerte par le roi de Naples. — Ils rendent impossible l'amnistie accordée par le pape Léon XII. — Quatre bergers tués. — Le cardinal Paillotta est pour la douceur. — Un fonctionnaire assassiné dans une église. — Temps de cocagne. — Le cardinal Benvenuti. — On n'attrape les mouches qu'avec du vinaigre. — Assassin, bandit, traître, archer et forçat. — Un bienfait n'est jamais perdu. — Les brigands s'entre-tuent; les paysans les y aident. — Un menu de Gamache. — Le voleur volé. — Les gendarmes gagnent encore une bataille. — Mort de Minocci. — Après la grandeur la décadence.

Deux causes agissant en sens contraire perpétuaient le brigandage à cette époque. Nous sommes en 1824. D'un côté l'endurcissement des mal-vivants, de l'autre l'incohérence des mesures ordonnées par les gouvernements et la maladresse avec laquelle elles étaient obéies. Si nous voulions rapporter tous les incidents sur lesquels peut se baser eette assertion, nous aurions l'air d'écrire l'apologie du banditisme et de raconter les hauts faits des scélérats qui s'y réfugiaient, ce qui est le contraire de notre pensée.

Les choses en étaient arrivées au point que l'on suspectait de complicité, non-seulement les popula-

tions, non-seulement les gendarmes, mais encore les magistrats et les autorités locales elles-mêmes. On verra plus loin les inutiles changements que ces injustes soupçons amenèrent dans l'administration.

La clémence et la vigueur se succédaient sans amener la moindre amélioration dans la situation des malheureuses provinces qui confinaient les deux États.

Au moment où la bande de Magari venait de s'enrichir en deux coups de filet d'une somme de quarante mille francs, une amnistie lui fut offerte par l'intendant de Gaëte : mais elle devait consentir à séjourner désormais dans l'île de Ponza. Il lui était assuré la traditionnelle indemnité de trente sous par jour et par homme. Les anciens de la bande firent repousser ces propositions inattendues, sous prétexte qu'une île était une prison où le roi de Naples les tiendrait à sa discrétion et les traiterait en condamnés, s'il lui plaisait.

Plus tard, à l'avénement du pape Léon XII, le frère de Gasparoni, Gennaro, alla supplier son compatriote, M. Dominique Antonelli, de plaider la cause d'une nouvelle amnistie. Père du secrétaire d'État Mgr Della Sommaglia, celui-ci consentit à envoyer à Terracine Mgr Belisario Cristaldi, qui promit aux brigands un pardon sans restriction, à la seule condition qu'ils se constitueraient jusqu'au

dernier. Cet acte de clémence fut accueilli avec la joie la plus vive par les premiers qui en eurent connaissance; cependant, ayant rencontré les gendarmes napolitains, leurs ennemis, ils ne purent se priver du plaisir de leur faire subir une humiliation en les obligeant à abandonner sur place leurs chapeaux, leurs manteaux et leurs armes.

C'était déjà plus qu'une imprudence. Gasparoni vint aggraver la situation en incendiant une maison de campagne appartenant à un chef d'archers dont il prétendait avoir à se plaindre.

Mais Gasparoni, poussé par les passions les plus farouches, ne devait pas s'en tenir là. Un chef de bergers l'avait trahi dans une précédente occasion et avait failli le faire prendre. Ce malheureux fut rencontré par son ennemi qui le tua et le coupa en morceaux. Ce n'est pas tout; trois bergers qui accompagnaient le premier et qui n'avaient pas trempé dans sa délation furent également mis à mort.

A la vue des restes de ces infortunés, Mgr Cristaldi s'écria : « Eh! quoi, tandis que le gouvernement offre un trop généreux pardon aux plus criminels des hommes, ceux-ci ne savent point pardonner à ceux qui n'ont eu d'autre tort que d'avoir fait leur devoir en obéissant aux lois? Qu'on ne me parle pas d'amnistie pour ces scélérats vomis par l'enfer!

Et Mgr Cristaldi retourna immédiatement à Rome.

Quelque temps après, le délégat de Frosinone fut rappelé et remplacé par le cardinal Pallotta, nommé légat *à latere*. Celui-ci crut mieux faire que ses prédécesseurs en transportant le siége de la délégation de Frosinone à Ferentino, et ensuite en rapportant toutes les mesures rigoureuses qui avaient été édictées contre les familles des brigands et contre les bergers qui déclareraient n'avoir cédé qu'à la contrainte en leur rendant service. Il abolit également le corps des archers, mais il rendit les communes responsables des crimes commis sur leur territoire, et leur imposa dans ce cas une amende de cinq cents écus.

Qu'arriva-t-il ? C'est que les propriétaires, les ouvriers et les paysans se réunirent, mais pour la forme seulement, en une sorte de garde civique, et ils se gardèrent bien de poursuivre les brigands, dans la crainte de représailles exercées non-seulement sur leurs biens, mais encore sur leurs familles.

La complicité de quelques habitants aidant, ces représailles étaient inévitables. En voici un exemple éclatant :

Le vice-gouverneur du village de Pisterzo, à la tête d'une troupe nombreuse de paysans, avait un jour prêté main-forte aux gendarmes qui venaient de surprendre les mal-vivants. Ceux-ci faillirent

être enveloppés, et n'échappèrent qu'à grand'peine. Dans l'action, Gasparoni entendit le vice-gouverneur s'écrier en s'adressant au caporal des gendarmes : « Courage, Sforzella !

Ces paroles furent l'arrêt de mort du malheureux fonctionnaire.

Carboni n'était pas seulement vice-gouverneur de Pisterzo, il était aussi médecin, et, en ces deux qualités, également détesté d'une population plongée dans la plus profonde ignorance.

Un ordre émané de la délégation, qualifié d'arbitraire par ceux qu'il froissait, était-il mis à exécution, on s'en prenait à Carboni, vice-gouverneur.

Un malade désespéré succombait-il ? la faute en était à Carboni, médecin.

Au contraire, si les actes de la délégation satisfaisaient les paysans, l'honneur en revenait au délégat, et si les malades recouvraient la santé, les prières adressées à la madone en étaient la seule cause, et l'on s'empressait d'aller à l'église remercier le ciel qui avait fait le miracle.

Quelques-uns de ces « braves gens » entreprirent de persuader à Gasparoni que Carboni était digne de mort. Leur éloquence n'eut pas de peine à triompher.

Le jour de l'Ascension, Gasparoni, après avoir

fait forcer l'unique porte du village, se présenta avec ses hommes à l'entrée de l'église dans laquelle était réunie toute la population. Carboni, qui se méfiait de ses administrés aussi bien que des brigands, était armé d'un fusil; mais au moment où il le dirigeait sur Gasparoni, un paysan détourna l'arme et la balle alla frapper la muraille.

S'enfuir vers la sacristie et s'y enfermer fut pour le vice-gouverneur l'affaire d'un instant, mais un des assistants fut requis de briser la porte à coups de hache, et elle allait céder lorsque Carboni consentit à se livrer, pourvu que la sûreté de sa famille fût garantie. Cette promesse faite, Carboni fut conduit hors de l'église, et là, Gasparoni, rappelant les paroles prononcées par sa victime dans la circonstance que nous avons mentionnée : « Courage, Sforzella ! dit-il en lui enfonçant son poignard dans le cœur.

Dès l'entrée de Gasparoni dans l'église, le prêtre qui disait la messe avait déposé sa chasuble sur l'autel et s'était avancé vers le chef de brigands pour intercéder en faveur du vice-gouverneur. Voyant ses efforts inutiles, il obtint du moins le renouvellement de la promesse faite d'épargner les parents de Carboni.

Il aurait dû sans doute jeter entre la victime et l'assassin le crucifix que les bandits eux-mêmes respectaient, bien que, à l'exemple des populations

qui les entouraient, leurs croyances ne fussent guère que des superstitions, mais il ne faut pas demander au renard d'être un lion. Le prêtre, timide et rusé, songea d'abord à occuper les loisirs de la bande, loisirs qui pouvaient devenir dangereux pour les habitants, et il fit dresser dans le presbytère une longue table où vinrent s'asseoir tous les brigands.

Pour son malheur, le garde champêtre Transolico, qui avait eu la garde de la porte du village, et qui s'était laissé surprendre, fut aussi du repas. Ancien mal-vivant, Transolico était celui-là même qui avait guidé Decesaris à Frascati, lorsque celui-ci avait entrepris l'enlèvement du cardinal Fesch : ces antécédents donnaient plus de gravité à sa situation. Gasparoni lui proposa de revenir avec lui à la montagne. « Non, » répondit Transolico; bien qu'aujourd'hui je sois innocent, je sais le sort qui me menace; mais j'ai connu les horreurs du métier de brigand, et j'ai juré de ne plus m'y exposer. Adieu. »

Innocent ou non, Transolico avait bien deviné : quelque temps après, il était pendu.

Dès que le cardinal légat eut appris la mort de Carboni, il fit saisir tous les troupeaux qui étaient sur le territoire de Pisterzo et les fit vendre. Le malheur est que les Pisterzins, étant tous de simples bergers, n'avaient pas à eux en propre une

tête de bétail, et que ce furent des propriétaires des territoires environnants qui payèrent l'amende.

Le pouvoir du cardinal Pallota dura juste quarante-cinq jours. Ce fut le meilleur temps du brigandage. On dévalisait les chaises de poste, on assiégait les propriétaires dans leurs maisons, on faisait de gros butins, et l'on allait dépenser gaiement son argent au milieu des bons paysans émerveillés. Toute la journée, ce n'étaient que festins joyeux et copieuses libations du meilleur vin ; le soir venu, les brigands se livraient au plaisir de la danse, au son des instruments et en compagnie des plus jolies femmes du pays.

Une nouvelle sottise de Gasparoni vint mettre fin à ce temps de cocagne. Il mit en plein jour le siége devant une espèce de château fort qui servait de demeure à un riche propriétaire, du nom de Rossetti. Celui-ci ne voulant point ouvrir la porte, on se disposait à l'enfoncer à coups de hache, lorsqu'elle s'ouvrit enfin laissant voir Rossetti armé jusqu'aux dents ainsi que quatre de ses domestiques.

Une immense quantité de cartouches étaient à la portée de ces braves, qui, s'ils eussent tiré quelques coups de fusil par les fenêtres, auraient attiré à leur aide toute la population de trois communes qui étaient tout proche. La montagne, en revanche, était loin, et Gasparoni et ses compa-

gnons n'auraient eu que le temps d'y courir à toutes jambes. Mais Rossetti manqua du courage le plus facile et le plus nécessaire. Ses armes et ses munitions furent saisies, et il fut soumis à une rançon tellement forte qu'il fallut la compléter avec des bijoux et deux gros diamants.

A cheval sur son décret, le cardinal légat condamna à l'amende de cinq cents écus chacune des communes de Segna, de Cavignano et de Montellanico, toutes trois voisines du domaine de Rossetti.

Mais les habitants des communes ainsi mises à contribution envoyèrent porter de vives réclamations à Rome par des députés auxquels se joignirent ceux de Veroli, de Pisterzo et de Frosinone, et, le 1er juillet 1824, le cardinal Benvenuti succédait au cardinal Pallotta dans la difficile mission de tenir tête au brigandage.

Le premier fait de Benvenuti fut de rapporter le trop indulgent édit de son prédécesseur, et remettant les choses sur l'ancien pied, il réinstalla à Frosinone le siége de la délégation, fit peser sur la tête des bergers *manutengoles* les mêmes peines que sur celles des brigands eux-mêmes, rendit les parents de ceux-ci responsables des méfaits qui se commettraient dans la montagne, reforma le corps des archers, augmenta celui des gendarmes, et porta ainsi à deux mille hommes le nombre des

troupes destinées à agir contre les mal-vivants.

A leur tête se trouvait le colonel Rovinetti. Il forma des détachements composés par moitié d'archers et de gendarmes, de façon à exciter l'émulation entre eux. La fuite devant les brigands n'était plus possible pour un corps, à moins d'être exposé aux mépris de l'autre.

Le caadinal Benvenuti fit connaître que les brigands qui se constitueraient seuls ou en apportant la tête d'un de leurs compagnons, seraient l'objet, non-seulement d'une amnistie personnelle, mais encore d'une gratification proportionnée à la perte faite par la mal-vivance.

Le premier qui comprit bien le nouveau délégat fut un certain Bracci, qui n'était pas depuis plus de trois jours dans le brigandage. Il persuada à un autre novice du nom de Tranelli de quitter la montagne, que ce dernier n'habitait lui-même que depuis très-peu de temps. La nuit les surprit en vue de Patrica. Tranelli, sans défiance, se coucha sur l'herbe, et, quand Bracci le vit bien endormi, il lui tira dans la poitrine un coup de fusil, lui coupa la tête et la porta glorieusement à Frosinone!

Le délégat, charmé de cette première preuve de la bonté de ses dispositions, fit vêtir magnifiquement le traître Bracci, lui compta une assez grosse somme d'argent, lui acheta deux belles montres, et

le plaça dans le corps des archers. Voilà des bienfaits étrangement placés!

En agissant avec une telle munificence, le cardinal espérait bien que Tranelli trouverait des imitateurs; il ne se trompa pas. Seulement ce pre-premier protégé de Mgr Benvenuti tourna mal. Sa vocation était d'être voleur de grand chemin; il y retourna et fut condamné aux galères à perpétuité. En 1857, il était encore au bagne de Civita-Vecchia.

Même quand ils ne l'auraient pas voulu, même sur des innocents n'ayant ni sou ni maille, les brigands se croyaient, pour leur sûreté, obligés d'accomplir d'abominables meurtres. Il y a une coupable audace dans le crime quand on échange des coups de fusil avec les soldats de la loi; mais égorger froidement de malheureux enfants, cela est hideux, et plus d'une fois Gasparoni ou quelque autre ne recula pas devant ce lâche forfait. Un jeune paysan de Veroli l'échappa belle; mais ce qui arriva rendit les mal-vivants plus impitoyables encore que par le passé.

La bande de Gasparoni s'arrêta un jour dans la ferme d'un manutengole nommé Marco, pour boire et manger. D'aventure, le jeune paysan dont il est question entra dans la ferme et y vit les brigands. Ce fut pour lui un arrêt de mort. Gasparoni allait le

tuer dans l'intérêt et pour la sûreté de son ami le manutengole ; mais celui-ci se sentit venir les larmes aux yeux à la vue du sort cruel qui allait atteindre le pauvre garçon. A force d'instances, il obtint qu'il serait épargné. « Soit, dit Gasparoni; mais souviens-toi, Marco, que celui-ci te fera mourir au bout d'une corde. »

Lorsque les bandits furent partis, Marco et le jeune paysan, qu'il venait de sauver, allèrent, sur l'invitation même de Gasparoni, faire leur rapport au gouverneur de Veroli :

— Vous avez fait rencontre des mal-vivants? demanda le gouverneur.

— Oui, Excellence, répondit le fermier.

— Et c'était bien Gasparoni qui les commandait?

— Oh! certainemement oui, s'écria le jeune garçon, je l'ai vu comme je vous vois, Excellence, et la preuve, c'est qu'il voulait me faire passer le goût du pain, et, sans un brave et digne homme qui a intercédé pour moi, je serais à l'heure où je vous parle bel et bien enterré.

A ces paroles imprudentes, dont le candide garçon n'avait pas calculé la portée, dans l'élan de sa reconnaissance, le lieutenant des gendarmes qui était présent fronça le sourcil. On arrêta le pauvre Marco; l'instruction le convainquit d'avoir des rap-

ports avec les brigands, et, comme l'avait prédit Gasparoni, il fut condamné au gibet.

Ce qui prouve qu'une bonne action ne porte pas toujours sa récompense, ici-bas, bien entendu.

Du reste pour la première fois depuis tant d'années, le banditisme allait faire de nombreuses pertes.

Dans une rencontre avec la force armée, le brigand Lattanzi fut blessé; on le laissa en garde à plusieurs de ses compagnons, mais deux d'entre eux, Ciavaglia et Mandatori, ayant été chargés d'aller chercher de la neige pour en faire de l'eau, le premier tua le second, et porta sa tête à Frosinone, laquelle lui fut payée comme d'usage.

Cinq novices, abandonnés à eux-mêmes et ne sachant que devenir, couraient la montagne, traqués par les gendarmes. Francesco Vittori, Fainotti et San-Giuliani ne trouvèrent d'autre moyen de sauver leur trois têtes qu'en coupant celle de leur camarade Marsili. Le cinquième, blessé par la force armée, ne tarda pas à être pris, condamné et exécuté.

Des trois traîtres on fit trois archers.

Le blessé Lattanzi, découvert à son tour, fut tué par un berger. Les bergers, comme tous les faibles, étaient toujours du côté du plus fort. Or, les plus forts en ce moment-là, c'étaient les gendarmes. Chacun son tour.

Deux autres bergers atteignirent mortellement Felice, qui, préposé à la garde de Lattanzi, l'avait abandonné.

Chacun de ces coups de fusil valut deux mille cinq cents francs à leur auteur.

Pellegrini, Orefice et Martella tombèrent également sous les coups des habitants du pays.

Pendant ce temps, les bandes de Gasparoni, de Minocci et de Magari vivaient dans l'abondance et la quiétude au plus haut des montagnes des Abruzzes. Veut-on connaître le menu qui fut commandé un jour par Minocci pour sa bande, qui se composait de vingt-sept hommes à ce moment-là? Ce menu comprenait deux cents livres de pain, quatre-vingt-dix livres de macaroni, trente-six livres de merluche, deux formes de fromages et deux barils de bon vin. Tout cela fut consommé en moins de deux jours.

Ce Minocci, hardi et vigoureux bandit, n'était pas aussi sanguinaire que les autres chefs. De haute taille et de forte corpulence, comme Gasparoni, il semblait fait pour commander. Du reste, quoique issu d'une très-pauvre famille, il tenait peu à l'argent. Un de ses compagnons et lui-même ayant été volés de leurs économies, le premier se désolait et faisait le diable à quatre; quant à Minocci, il riait et disait : « Ma foi! celui qui l'a fait est un voleur plus habile que moi, et par consé-

quent plus digne que moi de manger mes deux cents écus. »

Sa mauvaise étoile voulut que le 2 janvier 1825, un dimanche, il se trouvât sur le territoire de Patrica. Il connaissait dans le pays un jeune berger nommé Vallecorsa, qui s'était toujours montré jusque-là un fidèle manutengole. Vallecorsa fut appelé et envoyé à Patrica pour y chercher une provision de pain. Mais comme son frère venait d'être condamné à mort pour cause de brigandage et que la sentence devait être exécutée à Frosinone dans la semaine même, — circonstance qu'ignorait Minocci, — Vallecorsa, au lieu d'aller chercher du pain, courut à la gendarmerie, et, sous promesse de la vie sauve à son frère, se chargea de guider la force armée jusqu'à la retraite des mal-vivants.

Le chef des gendarmes promit tout. Une partie de ses hommes était à Frosinone où elle était allée toucher la paye de toute la garnison; mais il lui en restait encore un bon nombre. Il divisa sa troupe en trois corps, et plaça chacun d'eux dans l'une des directions par où devait passer inévitablement la bande de Minocci.

Dix-neuf heures venaient de sonner à l'italienne (une heure et demie après midi), Feudi qui veillait à côté de Minocci endormi, entendit un bruit qui lui parut suspect. C'étaient les gendarmes qui fai-

saient craquer sous leurs pas quelques branches sèches. Feudi réveilla Minocci, celui-ci fit lever toute la bande, et, tandis qu'on se consultait pour connaître la cause du bruit entendu, douze coups de fusil partirent à la fois.

Simoni, un de ceux qu'avait entraînés le prêtre Tolfa, tomba raide mort. Les bandits ripostèrent et s'enfuirent du côté de la plaine pour gagner la montagne de Siserno. Ils se heurtèrent à la troupe du capitaine Sarsalia. Les gendarmes, embusqués près des hauteurs qu'ils venaient de quitter, s'étaient réunis sur leurs derrières; il fallut tourner à gauche et se diriger vers le bois de Patrica, distant d'un mille.

La bande allait enfin atteindre ce bois, lorsqu'une nouvelle barrière de fusils se dressa devant elle. C'étaient les gendarmes qui revenaient de toucher la paye à Frosinone, et qui, entendant le feu, s'étaient cachés derrière le gros chêne de la forêt.

Ainsi cernés de toutes parts, les bandits comprirent qu'il fallait forcer le passage ou périr. Ils s'élancèrent donc et passèrent, mais non pas tous. Deux hommes de la bande furent tués, et les deux chefs blessés. Feudi eut quatre doigts du pied gauche enlevés par une balle; quant à Minocci, il avait reçu un coup de feu dans le dos, un autre lui avait coupé le tendon d'Achille du pied droit; il marcha encore quelque temps, mais, ses forces l'a-

bandonnant peu à peu, il tomba et mourut bientôt après.

Des quatorze dangereux bandits qui se trouvaient réunis le matin devant Patrica, quatre avaient été tués, un était blessé, sept s'étaient perdus, et les trois derniers, emmenant Feudi, purent se sauver, réservés qu'ils étaient à d'autres catastrophes ou à un plus long châtiment.

XXI

Une nuit d'angoisses. — Que tout n'était pas roses dans la malvivance. — Les quarante écus de Minocci. — Le carnet de Pietro Mazi. — Les voleurs volés. — Qu'il est parfois dangereux de boire le vin d'autrui. — Les fonds secrets de Gasparoni. — Gertrude Demarchis. — Des bijoux dans leurs rapports ave le cœur des jeunes filles. — Variations sur l'amour. — L'abbé Pellegrini et l'apothicaire de Sonnino. — Deux veuves prématurées.

Nous avons dit que Minocci venait d'être tué dans une rencontre avec les gendarmes, que Francesco Feudi avait été blessé au pied, que neuf autres s'étaient dispersés dans la plaine pour y gagner la montagne de Siserno, et que, des quatorze brigands réunis le matin devant Patrica, il n'en restait plus que quatre, parmi lesquels Feudi, qui ne se fussent pas séparés.

La question était de gagner, avant la force armée, un pont nommé *ponte Rotto* (le pont rompu) ; il y avait, pour y arriver, toute une lieue à parcourir par des terres labourées et fangeuses dans lesquelles on enfonçait jusqu'à la cheville. Ajoutez que Feudi avait dans la bagarre perdu la *cioccia* de son pied blessé (pièce de cuir retenue par des ficelles), et que, comme il était le plus ancien, c'était à ses compagnons de la lui remplacer tour à tour par une des leurs.

Le plus expéditif était de s'engager dans la montagne de Siserno, qui était voisine ; mais Feudi, prévoyant que, une fois reposé, il ne pourrait plus marcher, voulut doubler l'étape pour se mettre plus en sûreté.

En effet, sa jambe était échauffée par le mouvement, tandis que le lendemain elle lui refuserait sans doute le service.

Masi proposa de s'emparer de la première monture qu'on rencontrerait, mais Feudi s'y opposa, ne voulant laisser aucune trace de leur passage. Il avait aussi intérêt à ce que l'on ignorât qu'il fût blessé, car la force armée, le sachant perclus, n'aurait mis que plus d'acharnement à le poursuivre.

Ils traversèrent donc d'une seule traite les territoires de Ceccano, de Castro, de Pastina, de Pico, et arrivèrent, à la pointe du jour, aux environs de

Campo-di-Miele (champ de miel), non loin de Gaëte, dans le royaume de Naples.

Ils avaient fait plus de dix lieues dans leur nuit. C'était au mois de janvier : le vent soufflait du nord; ils étaient sans manteaux, sans chapeaux, à demi chaussés, vêtus d'une simple veste de velours et mourant de faim.

On voit que tout n'était pas roses dans la malvivance, et que véritablement, au choix, le plus agréable est encore de se contenter du peu que l'on a et de ne rien prendre à personne.

Les misérables se refugièrent dans un petit bois de chênes, où, harassés de fatigue et tout ruisselants de sueur, ils se couchèrent sur le sol gelé à plus de quatre pouces de profondeur. Pour comble de désagrément, de légers flocons de neige commençaient à tourbillonner.

Je vois d'ici tomber en syncope les petites maîtresses.

Les quatre bandits dormirent néanmoins et se réveillèrent le ventre creux devant une nappe de neige assez peu servie, car il n'avaient par tête qu'un petit pain noir, et les gourdes ne contenaient plus que de l'air.

Heureusement que, avant d'abandonner le cadavre de Minocci, ils lui avaient enlevé sa *patroncina.* Elle contenait quarante écus, au moyen des-

quels ils purent se procurer, à quelques jours de là; des chapeaux et des manteaux.

Quant aux pleurésies, auxquelles ils semblaient avoir tous les droits possibles, l'historien Masi n'en fait pas mention.

Le 15 mars suivant, ils se réunirent à Gasparoni.

Les notes de Masi contiennent ces légers détails :

« Le 2 avril, avoir tué deux bergers, contre lesquels nous n'avions pas de griefs personnels, mais parce qu'ils avaient trahi d'autres bandes, à l'époque de la domination française.

Quelle mémoire avaient ces messieurs !

« Le 18 suivant, dans une marche forcée, poursuivis par des gendarmes, nous nous trouvons en face d'une petite rivière qu'il fallait franchir; trois d'entre nous tombent en pleine eau, et sont forcés d'y laisser leurs armes. Un quatrième est atteint d'une balle, et y laisse la vie par-dessus le marché. »

« Le 5 mai, Lorenzo Pelloni est blessé mortellement dans une rencontre. Nous sommes obligés de l'abandonner. »

Plus tard, son squelette fut trouvé au pied d'un arbre par un berger.

» Le 12 suivant, Ciacinto Ceccanese et Francesco Apponi sont tués par une escouade sous les ordres du brigadier Jesta. Celui-ci porte leurs têtes

à Frosinone et reçoit la récompense allouée en pareil cas.

» Le dix-neuf suivant, dans les bois du prince de Caserte, surpris par la force armée qui nous enlève un poignard incrusté d'or, deux fusils, douze gibecières, un chaudron, cinquante livres de pain et le quart d'un porc. »

C'en était fait de la mal-vivance; les voleurs se laissaient voler.

Le vingt-sept suivant, Louis Mattia se constitue prisonnier.

» Le six juin, Lorenzo Maniconi est pris vivant dans un cabaret de son village, où il était allé se divertir avec d'anciens camarades.

» Dans la nuit du treize au quatorze suivant, les mal-vivants de Paolis et Framentozzi se trouvant dans un lieu écarté, le premier coupe la tête au second, et en fait hommage au délégat.

» Le vingt-quatre suivant (juin) proposition d'amnistie. L'autorité nous envoie du vin empoisonné. Mais le porteur s'avise d'en boire en route ; il meurt quelques instants après dans des convulsions, et cela *donne l'éveil.* »

Il y avait bien de quoi, en vérité.

« Le trois juillet, nos familles viennent nous visiter, munies d'une carte de sûreté. Elles nous engagent à tuer Gasparoni, moyennant quoi nous se-

rions tous aministiés et *récompensés*. Nous refusons en les priant de ne plus se charger à l'avenir de pareilles commissions. »

Voilà un beau trait!

« Le douze suivant, enlevé trois frères en plein jour, dans la commune de Marannola. Entrés par la porte du village, nous sommes obligés d'en sortir en franchissant une muraille. Rançon : trois mille écus.

» Le 18 suivant, Gasparoni se sépare de Magari ; ce dernier emmène six mal-vivants. Il passe le fleuve Sacco, près de Ponte-Corvo, et se dirige vers la province d'Aquila. Gasparoni reste dans les États du pape et ne garde avec lui que deux compagnons : Notargiovanni et Leoni. »

Les incidents de leur criminelle industrie étant naturellement peu variés, nous ne les suivrons pas plus loin.

Si le lecteur s'est avisé de supputer approximativement, d'une part, le montant des vols commis ou des rançons perçues par Gasparoni ; d'autre part, la longue durée de ses brigandages, la part faite à ses compagnons, les délateurs à payer, les complices à acheter et l'exessive prodigalité de ce chef qui « éparpillait l'or comme du chènevis, » peut-être en sera-t-il arrivé à cette conclusion que la balance est inexacte, et que les mal-vivants ont dû soit voler davantage soit dépenser moins.

Masi a trop à cœur de passer pour un historien véridique pour ne pas prévoir cette objection.

Voici comment il y répond :

Il y avait une façon *douce et tranquille de butiner* qui, chaque jour, faisait entrer, sans bruit et sans éclat, de l'or dans les poches des chefs de bande sans qu'ils fussent obligés de le partager. Cela consistait à mettre à contribution les propriétaires des troupeaux, et cette *méthode* avait cela de bon qu'elle pouvait se pratiquer partout et en toute saison.

Le chef avisait, je suppose, un berger, et l'appelait de l'index. Le pauvre diable se hâtait d'accourir et le chef lui coulait amicalement cette simple phrase dans l'oreille :

— Dis à ton maître que j'ai besoin de telle somme et ne manque pas de l'avoir à ma disposition pour quand je repasserai.

On n'y manquait jamais, pour deux raisons :

La première, que les sommes demandées étaient assez modestes ;

La seconde, qu'il y allait de la destruction des troupeaux.

Il ne se passait guère de jour sans que Antonio Gasparoni frappât ou récoltât de pareils impôts. C'était une espèce de capitaliste en voyage, qui, moins la lettre de crédit, trouvait de l'argent tout prêt qui l'attendait là où il daignait passer.

Au milieu d'une existence si périlleuse et si accidentée, Gasparoni trouvait encore le moyen d'avoir le cœur tendre. Il connaissait même les femmes, ce qui est une science assez rare à la poursuite de laquelle beaucoup de personnes très-perspicaces ont perdu tout le latin qu'elles pouvaient avoir.

L'aventure suivante en fait foi :

Parmi les *manutengoles* les plus filèles et les plus éprouvés de Gasparoni, était un nommé Demarchis, de Sonnino, lequel lui rendait d'éminents services, non à prix d'argent, mais parce que, voyageant beaucoup, il y trouvait l'avantage de ne jamais être arrêté par les mal-vivants.

Ce Demarchis avait une fille jeune, jolie, très-coquette, très-habile à jouer de la prunelle et très-amoureuse de parure, à ce que disaient les commères de Sonnino. Mais que voulez-vous que disent des commères, qui, n'ayant plus rien à faire pour leur propre compte, passent naturellement le temps à envenimer ce que font les autres ?

Cette belle enfant s'appelait Gertrude, un nom assez maussade en thèse générale, mais qui n'en doit pas moins être charmant lorsque celle qui le porte est charmante. J'en demande bien pardon à l'auteur de *Tristram Shandy*, mais, selon moi les jolis yeux font les jolis noms.

Gasparoni avait entrevu deux ou trois fois ce cher trésor chez le *manutengole,* alors que ses *affaires* l'y

appelaient, et il lui en était resté le plus aimable souvenir.

Or, au mois de septembre 1824, Gasparoni se trouvait avec sa bande aux environs de Sonnino. Chaque jour il envoyait un de ses novices, déguisé en pâtre, dans un petit bois d'oliviers désigné à l'avance, où le *manutengole* envoyait, de son côté, un homme à lui recevoir les ordres d'Antonio et apporter les vivres ou les vêtements qu'on lui avait demandés la veille.

Un beau jour, Gasparoni s'avisa d'aller lui-même à ce petit bois, et y trouva l'envoyé du *manutengole* jetant son bonnet en l'air, battant des entrechats, et se livrant à toutes les contorsions de la plus folle gaieté.

— Qu'as-tu donc, Gasparo? lui demanda le brigand.

— J'ai que je me marie, reprit Gasparo en tournant sur lui-même comme un derviche ou comme une toupie, au choix du lecteur.

— Ah! et avec qui?

— Avec Gertrude, la fille du patron.

A cette nouvelle, le brigand fronça le sourcil. Il n'admettait pas qu'un autre se permît d'aimer une femme qu'il avait distinguée. Son premier mouvement fut de faire un mauvais parti à l'audacieux, mais le second fut de biaiser et de recourir à la ruse.

Gertrude Demarchis, reprit-il, je connais cela; elle est laide à faire peur, à ce qu'il me semble.

— Par exemple! c'est la perle de Sonnino.

— La perle! la perle! tu me permettras d'en douter. Petite, maigrelette, un peu rousse...

— Vous voulez dire mince et flexible, la grâce en personne, avec des yeux et des cheveux noirs comme du jais, et de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

— On a bien raison de mettre un bandeau à l'Amour, dit Gasparoni en riant. Allons, mon garçon, tu as déjà la grâce de l'état. Marie-toi et grand bien te fasse! Seulement, il me semblait qu'un gaillard de ta tournure aurait dû s'adresser à mieux que cela.

— Et moi, dit le jeune homme en s'en allant d'assez méchante humeur, je croyais que vous vous y connaissiez mieux.

— A propos, dit Gasparoni en le rappelant, j'ai besoin de quelques jolies bagues. Voici vingt écus. Les femmes s'entendant meux que nous à ces bagatelles, tu prieras ta fiancée de me les choisir.

Le mal-vivant savait que Gasparo était bavard; il savait que Gertrude était coquette, et ce fut sur ces deux frêles bases qu'il calcula le succès de son entreprise.

Il retourna le lendemain au petit bois, et la première chose que lui dit le jeune homme fut ceci :

— Vous êtes cause que j'ai joliment fait rire Gertrude.

— Ah ! et comment cela ?

— Je lui ai dit que vous la trouviez laide à faire peur.

— Mais c'est une trahison cela ! et de quel air a-t-elle pris la chose ?

— Elle est allée se regarder dans un miroir, puis elle a haussé les épaules, puis elle a éclaté de rire à en avoir des attaques de nerfs.

— Bon ! elle aura été vexée.

— Elle vexée ?... allons donc ! avec ça qu'elle ignore qu'elle est à croquer, et que tout le monde ne le lui dit pas !

— Tout le monde excepté moi. Et mes bagues ?

— Gertrude m'a chargé de vous dire que vous ne pourriez les avoir qu'après-demain... Ensuite, elle est fort embarrassée, ne sachant pas votre goût... « S'il en est des jolies bagues comme des jolies filles, » m'a-t-elle dit au moment où je partais pour venir ici, « je crois que ton fameux Gasparoni ne doit pas être facile à contenter. »

— Qu'elle les choisisse comme pour elle, reprit le brigand, et ce sera bien.

Gasparoni ne douta pas un seul instant que la belle viendrait elle-même le surlendemain, et que c'était quelque chose comme un rendez-vous tacite qu'elle lui faisait donner par son promis.

Elle vint en effet, fraîche, délurée, souriante, pimpante, sûre d'elle-même et tirée à toutes les épingles possibles.

— J'ai voulu vous apporter moi-même vos bijoux, dit-elle à Gasparoni. S'ils ne vous conviennent pas, je les échangerai.

— Ils me conviennent, dit le mal-vivant, sans seulement se donner la peine de regarder les bagues que Gertrude faisait miroiter au soleil.

Puis, se croisant les bras, il se prit à contempler la jeune fille avec la plus profonde attention.

— Je pense à cet imbécile de Gasparo, reprit le brigand, qui a eu la bonhomie de me croire sur parole, et d'aller vous faire part de mes hérésies.

— Quelles hérésies?

— Dame! que vous étiez roussse, affreuse, disgracieuse.

— Des goûts et des couleurs, vous savez...

— Tandis que, poursuivit Antonio, vous êtes tout simplement la plus ravissante enfant qu'il soit possible de voir

Gertrude devint rouge comme une pomme d'api, et, décochant un regard chargé à mitraille:

— Comment se fait-il alors que vous ayez soutenu le contraire à mon fiancé?

— Ah! voilà! c'est que je suis jaloux; c'est que je ne puis me faire à l'idée de vous voir appartenir à un pareil rustre; c'est que, en blessant votre

juste amour-propre, je me doutais bien que vous saisiriez volontiers l'occasion de me détromper, rien qu'en vous montrant ; or, l'occasion, je vous l'ai fournie, grâce à ces bijoux.

— En ce cas, je m'en vais, dit la jeune fille en faisant mine de fuir ; ce bois ne me vaut rien.

— Restez, je vous en prie, belle Gertrude ; je suis l'ami de votre père et vous n'avez rien à craindre de moi.

Ce disant, il prit les mains de Gertrude, et lui coulant une à une aux doigts ses bagues diaboliques :

— Vous l'aimez donc bien, ce Gasparo? demanda-t-il d'une voix douce et triste.

La jeune fille fit une petite moue assez équivoque :

— J'ai près de dix-huit ans, reprit-elle; il faut bien se marier.

— Ah ! si vous aviez seulement attendu quelques mois !

— Et..., au bout de ces quelques mois..., que serait-il arrivé ?

— J'eusse été amnistié, reprit Gasparoni, je serais rentré dans la vie légale, le gouvernement m'aurait donné une place ou alloué une pension, je vous aurais demandée à votre père, et j'aurais fait de vous la plus heureuse petite femme du monde.

Il faut bien se rendre compte d'une chose, c'est que, si brigand que fût Gasparoni, cette proposi-

tion était loin d'avoir ce caractère d'énormité que nous pourrions lui croire. De mal-vivant à sbire ou à geôlier, il n'y avait que la main. Ces métamorphoses avaient lieu chaque jour. Deux Sonninaises avaient parfaitement épousé, l'une Masocco, l'autre Gregorio Monacelli, brigands en retraite. Les aimables filles de ce pays ne s'effrayaient pas de si peu. J'ajoute que les mal-vivants avaient à leurs yeux je ne sais quel prestige de costume, de vaillance, de richesse, auquel ces têtes légères se laissaient volontiers prendre. Plus le brigand était fameux, plus grand était le nombre des cœurs qui galopaient après lui. Or, sous ce dernier rapport, Gasparoni pouvait prétendre à tout.

Soit que le mal-vivant eût oublié de les lâcher, soit que Gertrude n'eût pas songé à les retirer, les mains de cette dernière étaient restées dans celles d'Antonio.

— Eh bien! demanda-t-il à la jeune fille songeuse, que pensez-vous de mon offre?

Gertrude avait le caractère très-résolu et des idées fort nettes.

— Avec Gasparo, reprit-elle, c'est une affaire arrêtée, et mon mariage marche sur des roulettes; avec vous, il y a beaucoup de si et de mais.

— Soit, mais il y aura aussi beaucoup d'amour, de ma part du moins, et cela vaut bien quelque chose.

— Ainsi, vous ne me trouvez plus affreuse?

Gasparoni ne répondit pas : mais posa de longs baisers sur les mains de Gertrude, ce qui était mieux que répondre.

Il est à penser que Gertrude ne s'en apercevait pas, car elle laissait faire.

— Ah! et vos bagues que j'oubliais de vous rendre!

— Ce sont mes gages d'alliance que je vous prie d'accepter.

— Tout beau, comme vous y'allez! je n'en veux pas à ce titre.

— Eh bien, gardez-les sans condition. Il est entendu qu'elles sont à moi; mais je ne puis pas mieux les porter qu'à vos jolies mains.

— Il est temps que je m'en aille, dit la jeune fille. Mon père et Gasparo ne savant pas que je suis venue.

— Reviendrez-vous?

— Je ne crois pas.

— Moi, je reviendrai passer ici une heure tous les mercredis et les samedis. Si je vous y vois, je serai bien heureux; si je ne vous y vois pas, je passerai le temps à me souvenir et à regretter.

Ce n'était pas trop mal pour un brigand.

Gertrude reprit de son pied léger le chemin de Sonnino. Il est vrai que des bagues, cela pèse si peu!

Arrivée au bord d'une clairière, elle fit un bouquet de bruyère, et le jeta de loin à Gasparoni qui, en amoureux bien appris, la suivait tendrement des yeux.

C'était dire qu'elle reviendrait, et elle revint en effet.

Pendant tout un mois, malgré ses deux compagnons, Notargiovanni et Léoni, qui le suppliaient, pour d'excellentes raisons, de passer dans les Abruzzes, Gasparoni ne manqua jamais d'aller deux fois par semaine au bois d'oliviers.

Si, à cette époque, Gasparoni avait voulu reconstituer sa troupe décimée par la force armée, rien ne lui aurait été plus facile. Mais, d'une part, l'amour l'absorbait, — comme il en absorbe bien d'autres, — et, en second lieu, il craignait de recruter des traîtres en recrutant des novices.

Le gouvernement papal savait très-bien que, Gasparoni pouvant d'un jour à l'autre s'entourer d'une bande nouvelle, le brigandage ne serait jamais éteint tant que ce chef redoutable tiendrait la montagne; aussi avait-on, sans y réussir, employé tous les moyens pour le prendre ou le faire se constituer. Le gouvernement était loin de se douter — et j'avoue qu'il ne pouvait guère le prévoir — qu'une jeune fille de dix-huit ans, en accordant des rendez-vous dans un petit bois d'oliviers, faisait

en ce moment plus pour lui que n'avaient pu faire toutes ses brigades de gendarmes.

C'est que c'est parfois si fort, une jeune fille, justement parce que c'est si faible !

Il y avait plus de neuf mois que les archers n'avaient fait aucune prise. Ils surprenaient bien encore parfois le camp des brigands, mais les brigands n'y étaient plus. Ils accouraient bien encore là où on venait de commettre un meurtre ou un vol, mais ils ne trouvaient plus que le cadavre ou le volé. Les mal-vivants étant devenus plus circonspects dans le choix de leurs affidés, la trahison, ce précieux auxiliaire de la force armée, ne battait plus que d'une aile. La déportation des parents était un coup d'épée dans l'eau qui n'amenait aucun résultat; et, quant à l'amnistie proposée *à la discrétion du gouvernement*, les mal-vivants manquaient de confiance et ne voulaient pas en entendre parler.

Les choses en étaient là, lorsque le pape Léon XII résolut de changer de tactique et de voir si la persuasion et la douceur ne feraient pas plus que les espingoles et les coups de sabre.

L'homme choisi pour tenter cette voie nouvelle était un nommé Pietro Pellegrini, lequel était alors vicaire général à Sezze. Muni des pleins pouvoirs de Sa Sainteté, il commença par se rendre à Frosinone pour s'y entendre avec le délégat. Son quar-

tier général devait être Sonnino, bourgade aux environs de laquelle le brigandage florissait toujours un peu plus que partout ailleurs; mais le malheur voulait que Pellegrini eût précisément prêché une mission à Sonnino quelques années auparavant, et qu'il s'y fût, à tort ou à raison, attiré la haine d'un apothicaire nommé Luigi Milza.

Or, il pouvait très bien se faire que, instruit du but, — un peu frauduleux, comme on le verra plus tard, — dans lequel Pellegrini venait à Sonnino, Milza se procurât le malin plaisir de mettre Gasparoni sur ses gardes.

Il était donc prudent de commencer par purger Sonnino de son apothicaire, lequel fut enlevé un beau matin à ses pilons et transféré à Frosinone sans savoir pourquoi. Tant pis pour les Sonninais qui se trouvaient avoir besoin de son ministère.

Milza sortait par une porte au moment où le vicaire général entrait par l'autre.

Une fois installé, le premier soin de Pellegrini fut de se renseigner sur le repaire de Gasparoni. Jusque-là on n'avait employé que des hommes dans ces sortes de négociations. L'abbé résolut d'y employer des femmes comme étant à la fois d'un commerce plus doux, de formes plus attrayantes et d'un esprit plus subtil.

C'était un grand homme que cet abbé.

Son choix tomba sur Roccana Jannottoni et sur

Maria-Grazia Monacelli, deux jeunes veuves prématurées dont les époux languissaient en prison pour cause de mal-vivance.

Leur mission était de découvrir la *résidence* de Gasparoni, dans un creux quelconque de la montagne, et de le décider à s'aboucher, — pour son bien, — avec le vicaire général, muni par l'autorité de toutes les indulgences et de toutes les absolutions désirables.

Bien entendu que si elles réussissaient, la liberté de leurs maris était au bout.

Que ne feraient pas certaines femmes pour arriver à un pareil résultat ! Il est vrai que certaines autres en feraient davantage encore dans le but contraire.

Quant à Gasparoni, il était toujours dans les environs de Sonnino, où il continuait à avoir une prédilection toute particulière pour la solitude, à deux, dans le petit bois d'oliviers.

Un matin donc, il vit poindre à l'horizon, deux jupes rouges qui s'engageaient résolûment dans les défilés de la montagne, comme si elles ne s'exposaient pas à y rencontrer plus de loups que de moutons.

A ces jupes tenaient deux tailles fort bien prises, deux corsages gracieux, et le tout était surmonté de ces coiffures traîtresses sous lesquelles ressortent si bien les abondants cheveux noirs et le teint

légèrement ambré des paysannes de la campagne romaine.

— Qu'on aille au-devant de ces promeneuses, dit-il à ses compagnons, et qu'on me les amène.

Grand fut l'étonnement de Gasparoni, et grande fut peut-être aussi sa déconvenue, lorsqu'il se trouva en face de deux femmes de son monde, — le monde des brigands, — que les traditions de la mal-vivance lui imposaient la loi de respecter.

Elles s'acquittèrent de la commission dont le vicaire général Pellegrini les avait chargées.

Gasparoni était plein de défiance; mais d'un autre côté, il n'était pas fâché d'entamer des négociations qui lui permettraient de continuer à faire sa cour à Gertrude avec plus de sécurité.

— Revenez demain avec l'abbé par le même chemin, dit-il aux deux envoyées, et nous verrons à nous entendre.

XXII

Négociations. — Que l'estomac est le chemin du cœur. — Pilules dorées. — Chansonnettes et bombance. — Gasparoni fait commerce d'amitié avec les gendarmes. — De l'éloquence d'un sourire. — Gasparoni dépose les armes. — Rêve de bonheur. — Triste réveil. — Dans la gueule du loup. — Le lieutenant Montignani. — Départ pour Rome. — Le château Saint-Ange. — *Il cortille dell' Olio.* — Plus de Gertrude. — La mal-vivance s'écroule de toute part. — Décret de monseigneur Benvenuti. — La *cavaletto.* — Maria-Grazia. — Ses trois maris. — Neuvaine à Saint-Jean-Décollé. — Gasparoni au bagne de Civita-Castellana. — Que les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Le lendemain, en effet, Gasparoni vit venir de loin une soutane à cheval, précédée de Roccana Janottoni et de Maria-Grazia Monacelli.

Notargiovanni et Leoni furent galamment envoyés au-devant du vicaire général.

Le premier de ces deux brigands était d'une force herculéenne. Il enleva le vicaire de son cheval et le mit à terre comme s'il se fût agi d'un enfant.

Le révérend tremblait comme une feuille, à ce que prétend Masi, l'historiographe de Gasparoni, et il ajoute naïvement : « Je ne sais pas si c'était de *crainte* ou bien de peur. »

Admettons que c'était des deux, et n'en parlons plus.

Masi suppose que cette crainte, — ou cette peur, — était jouée, et Pellegrini n'avait affecté de trembler devant Gasparoni que pour flatter l'amour-propre de ce dernier. Cette peur allait jusqu'aux convulsions, à ce point que, à défaut d'eau de mélisse, dont la bande n'était pas pourvue, Antonio fut obligé d'administrer au vicaire général une forte dose d'exhortations et de témoignages de respect.

— On m'a assuré que vous mangiez de la chair humaine, dit le révérend à Gasparoni, et que votre pipe avait été taillée dans un os de mort.

Le malvivant ne put s'empêcher de rire à cette hyperbole.

— On vous a trompé, mon père, reprit-il; je préfère en général le mouton, comme étant une viande plus chrétienne et moins indigeste.

Pellegrini entama alors un discours fort long, fort touchant, et dont la conclusion était que « le » jubilé approchant, Sa Sainteté voulait que toutes » les brebis égarées fussent rentrées au bercail pour cette époque. » De plus, il offrait, au nom de Léon XII, un pardon général.

Gasparoni répondit que l'affaire demandait de la réflexion, qu'il avait des *confrères* à consulter, et que, comme premier témoignage de sincérité, il

serait peut-être bon que la force armée rentrât dans ses quartiers et ne battît plus la campagne.

L'abbé Pellegrini se fit fort d'obtenir cette concession des autorités de Frosinone et promit de revenir sous deux jours.

Il revint, en effet, précédé des deux mêmes femmes. Celles-ci apportaient deux paniers remplis de ces arguments irrésistibles qui finissent toujours par réagir un peu de l'estomac sur la raison. L'abbé était en outre porteur d'un arrêté qui enjoignait à la force publique de ne pas bouger jusqu'à nouvel ordre.

Plusieurs entrevues eurent lieu successivement. L'abbé et le brigand en étaient venus à causer avec plus de laisser-aller, à mieux se connaître et à s'apprécier.

— Mon cher enfant, disait Pellegrini, vous êtes né avec d'excellentes qualités. La fatalité a bien pu vous faire sortir du droit chemin, mais vous êtes digne d'y rentrer. Allez vers le bien, et vous y déploierez la même énergie que vous avez eue pour le mal.

D'un autre côté, les renseignements particuliers pris par Gasparoni concordaient parfaitement avec les assurances données par l'abbé. Les archers et les gendarmes étaient bien réellement consignés.

D'un autre côté encore, Gasparoni allait régulièrement au bois d'oliviers, où Gertrude ne man-

quait pas de lui dire que c'était un coup du ciel, que l'amnistie se présentait d'elle-même, aussi large, aussi complète que possible, qu'il fallait l'accepter pour l'amour d'elle, et que tous leurs projets d'avenir, d'union, de bonheur allaient pouvoir se réaliser.

Gertrude avait d'ailleurs un certain regard qui plaidait admirablement et devait gagner toutes les causes.

Ah ! si les avocats pouvaient regarder comme cela ! Mais alors que deviendraient les juges, juste ciel !

Le premier résultat de tout ceci fut que, sur les indications de Gasparoni, le révérend put envoyer un agent à ceux des brigands restés dans les marais Pontins, avec l'ordre de venir immédiatement rejoindre leur chef. Cet envoyé était porteur d'un sauf-conduit.

En attendant, sur la parole donnée par l'abbé, Gasparoni et ses deux compagnons s'étaient retirés dans une petite chapelle située à une portée de fusil de Sonnino. C'était déjà un divorce avec la vie en plein air et comme un acheminement à des habitudes plus normales.

Cette chapelle, qui existe encore, était dédiée à la *Madonna della Pieta*.

Les trois mal-vivants y étaient rentrés le 10 septembre 1825. Le temps s'y écoulait dans la bonne

chère et dans les plaisirs. Les principaux habitants de Sonnino, hommes et femmes, se disputaient l'honneur de leur rendre visite. La belle Gertrude passait auprès d'eux des journées entières. Le rusé Pellegrini, instruit de l'amour que cette jeune fille avait inspiré à Gasparoni, en tirait un grand parti : il poussait la complaisance jusqu'à aller la chercher lorsqu'elle tardait à venir; il les excitait à s'aimer, leur faisant entrevoir une félicité parfaite dans un avenir très-prochain. On avait poussé l'attention jusqu'à louer un musicien qui leur pinçait de la guitare en chantant des *canzonette*. L'abbé ne pouvait plus se passer de son cher Gasparoni, à ce point qu'il s'était fait dresser un lit dans la chapelle même, à côté de celui du brigand.

Masi ouvre ici une parenthèse pour établir que l'on n'a jamais bien su si l'abbé Pellegrini était réellement l'organe officiel des intentions du gouvernement ou s'il les avait tout simplement prises sous son bonnet de révérend. Il laisse aux événements leur éloquence et ajoute que le lecteur jugera.

Gasparoni avait sa vieille marraine (*madrina*) à Sonnino. Il demanda un jour à Pellegrini la permission d'aller l'embrasser, et eut la confiance de se présenter sans armes à la porte du bourg, qui s'ouvrit devant lui. Le château de Sonnino était

alors bourré de gendarmes; mais, selon la promesse faite, aucun ne sortit.

Un autre jour, il fut accosté par un brigadier de gendarmerie qui, le chapeau à la main, lui demanda respectueusement la faveur de le contempler, se disant fort honoré de faire son illustre connaissance.

— Quand je pense, ajoutait ingénument le maréchal des logis, que j'ai été si souvent à la recherche de votre tête, qui ne valait pas moins de deux mille cent écus, et que maintenant je suis heureux de vous serrer la main d'amitié !

Il faut avouer que de plus fortes cervelles que celle de Gasparoni s'y seraient laissé prendre.

La bande de Michele Magari travaillait sur le territoire de Lenola, dans la terre de Labour. Il faisait déjà nuit lorsque l'envoyé de Pellegrini parvint jusqu'à elle. Magari fit allumer un feu de sarment, à la lueur duquel Pietro Masi fut chargé de lire à haute voix la missive de l'abbé. Le chef alléguait plusieurs raisons pour ne pas la lire lui-même. La meilleure, qu'il gardait pour lui, était qu'il ne savait pas même épeler.

La lettre était pleine d'assurances de paix et de pardon; ce n'était que mansuétude, charité chrétienne, oubli des injures. A mesure que lisait Masi, toutes ces physionomies dures et bronzées se dilataient; ils renaissaient à la vraie liberté : celle d'aller partout sans rien craindre; ils dansaient de

joie, égrenaient leur chapelet et remerciaient la madone.

Le soir même, Michele Magari en tête, ils franchissaient la frontière napolitaine, rentraient dans les États du pape, et, le lendemain 19 septembre 1825, à midi, après avoir marché toute la nuit, ils arrivaient en vue de la chapelle où les attendaient le vicaire général, Antonio Gasparoni et ses deux compagnons.

L'abbé sortit au-devant d'eux, et commença par les embrasser tous l'un après l'autre.

De là ils entrèrent dans la chapelle, où les attendait une collation, après quoi ils formèrent le cercle autour de Pellegrini, qui leur parla en ces termes :

« Mes bons amis, notre gouvernement bien-aimé » vous fait savoir par ma voix qu'il vous pardonne » et qu'il vous reçoit tous dans son sein, quels que » soient les crimes que vous ayez commis dans le » passé. Il vous pardonne, parce que son cœur » paternel souffre à la seule pensée du danger où » vous êtes continuellement de perdre votre âme en » même temps que la vie. Il souhaite ardemment » de vous rendre votre tranquillité en ce monde et » d'empêcher votre condamnation éternelle. Il sera » pour vous ce que fut le père de l'enfant prodigue; » il vous ouvre ses bras : refuserez-vous de vous y jeter ? »

Cette allocution ne produisit qu'un enthousiasme médiocre.

Michele Magari demanda à l'abbé si les lettres de grâce étaient en bonne forme, si elles étaient signées et s'il en était porteur.

L'abbé répondit que les lettres de grâce leur seraient remises à Rome par l'autorité elle-même, que le gouvernement exigeait d'eux cette preuve de confiance, qu'il les accompagnerait lui-même jusqu'au Vatican; que ceux qui avaient une famille et des moyens d'existence pourraient alors retourner chez eux, que les autres seraient employés comme archers, comme geôliers ou comme gardiens de la *camera*.

Il ajouta que, en 1818, sous le ministère du cardinal Consalvi, la bande de Louis Masocco s'était rendue aux mêmes conditions, et que jamais le gouvernement romain n'avait manqué à sa parole.

Cependant les mal-vivants hésitaient encore.

Pellegrini frappa un dernier coup.

— Que quelques-uns, dit-il, m'accompagnent à Rome. Les autres retourneront à la montagne, où je me charge de leur faire parvenir chaque jour toutes les choses nécessaires à l'existence. Ils attendront là, en toute sécurité, que l'on ait statué, à Rome, sur le sort de leurs camarades plus confians; de cette façon, ils ne se rendront qu'à bon escient.

Cette proposition semblait devoir lever tous les

doutes. Les mal-vivants sortirent de la chapelle pour délibérer. Michele Magari tira Gasparoni à l'écart, et lui conseilla de n'envoyer à Rome que les novices.

— Nous avons toujours le temps, disait-il, de nous jeter dans la gueule du loup. Après comme après ; gardons-nousde déposer les armes sans une garantie suffisante. Qui nous dit que ce *monsignore* a de pleins pouvoirs ? Que ne les montre-t--il ? Mon opinion est que, lorsque le gouvernement nous tiendra dans ses griffes, il trouvera quelque honnête moyen de dégager sa parole, ou même de nous prouver qu'il ne l'avait pas donnée.

Gasparoni hésitait encore, mais, au même instant, Gertrude vint à lui de son pas le plus langoureux, et, en se hissant sur la pointe des pieds, elle tendit gentiment le front aux lèvres de son amoureux. Cette petite mignardise décida du sort de Gasparoni, à qui elle allait coûter trente ou quarante années de prison, — on ne sait pas au juste, car il vit encore.

Cinq minutes après il déposait les armes avec sept de ses compagnons : Vincenzo Jannucci, Costanzo Notargiovanni, Alessandro Léoni, Sante-Mattia, Pietro Masi, Domenico Talova et Léone Pernarella.

Ils donnèrent fraternellement l'accolade au restant de la bande, qui s'en retourna à la montagne.

Le 19 septembre, à trois heures de relevée, les

constitués firent leur entrée solennelle à Sonnino, sous la conduite du délégat, de Pellegrini et du curé de la bourgade.

Ils allèrent d'abord à l'église Saint-Ange, où ils adressèrent à Dieu des actions de grâce. De là on les conduisit au palais du gouverneur — monsignore Cecconi, où ils passèrent la nuit, après un somptueux souper.

Jusque-là tout allait fort bien.

Mais, pendant qu'ils dormaient à poings fermés, comme des gens pour qui un lit véritable était une chimère depuis longues années, deux détachements de troupes, sous les ordres des lieutenants Montignani et Cavani, s'étaient dirigés à marche forcée vers Sonnino.

Pendant que l'un de ces détachements cernait le château, l'autre se dirigeait vers la montagne où l'on espérait que, en raison de l'amnistie promise, Magari se serait dispensé de placer des védettes en observation.

Mais Magari avait pris ses précautions habituelles et sut déjouer le piége qu'on lui tendait.

Revenons à Gasparoni, royalement logé chez le délégat.

Il se leva avant le jour, et son premier soin fut d'ouvrir une fenêtre et de respirer ce bon air parfumé de joie que respire toujours l'homme tout à

coup dégegé des soucis qui ont préoccupé toute sa vie.

Ses regards étonnés tombèrent sur de nombreux piquets de gendarmerie qui gardaient les abords du palais de la délégation.

— Trahis! s'écria-t-il.

Et il s'empressa de réveiller ses sept compagnons.

Vous jugez de leur rage et de leur consternation.

Cependant, Gasparoni avait véritablement les qualités d'un chef : le sang-froid et la réflexion.

— Nous n'avons plus d'armes, dit-il, la violence nous perdrait sûrement; soyons calmes, prudents et attendons.

Vers sept heures du matin, le lieutenant Montignoni se présenta seul, désarmé, et en costume bourgeois, dans la chambre occupée par les malvivants.

— Lequel de vous est Gasparoni? demanda-t-il.

— Moi, dit Antonio.

— Je suis venu, reprit l'officier, pour vous rassurer sus le développement de forces que vous voyez sur la place. Tout ce que vous a promis le vicaire général Pellegrini sera ratifié. Le délégat a décidé que vous iriez à Rome sans être liés ; mais pour votre sûreté même et afin de vous garantir des outrages que pourraient vous adresser les po-

pulations, on a cru nécrssaire de vous faire escorter par la force armée.

— Nous nous sommes remis entre vos mains, dit froidement Gasparoni; faites de nous ce que vous voudrez.

Cela se passait le 20 septembre 1825, et l'on peut dire que ce fut à dater de ce jour que commença la captivité de Gasparoni, laquelle dure, à l'heure où nous écrivons, depuis trente-huit ans.

Gasparoni avait imposé pour condition que Gertrude Demarchis l'accompagnerait à Rome. Il avait espéré l'y épouser dès qu'il serait libre.

Comme cette jolie pécheresse était l'aimant qui attirait le fer, on s'était bien gardé de s'y refuser.

Or, de la façon dont tournaient les choses, et sa liberté devenant fort problématique, Gasparoni eut assez de force d'âme pour vouloir se séparar de sa chère compagne. Il demanda qu'on la renvoyât chez son père; mais l'abbé Pellegrini s'y opposa, disant qu'il n'y avait rien de changé et que tout se ferait comme il avait été convenu.

Il y a plus : l'abbé complaisant s'offrit à célébrer le mariage à l'instant même dans la chapelle domestique du palais.

Gertrude était toute prête, mais Gasparoni refusa.

Vers le milieu de la journée, après un bon dé-

jeûner, les mal-vivants quittèrent Sonnino, accompagnés du vicaire général, de Gertrude, de Roccona Janottoni et de Maria-Grazia Monacelli. Ces deux dernières n'avaient plus quitté la bande depuis la première entrevue de Gasparoni et de l'abbé, auxquels elles avaient servi de trait d'union.

Toutes les forces réunies des deux provinces, Maritime et Campagne, leur servaient d'escorte.

Le premier soir ils s'arrêtèrent à Piperno, le second à Sisterna, et le troisième à la Riccia, dans le palais du prince Chigi.

Le matin du 23 septembre, à la première heure, ils entrèrent dans Rome par la porte Saint-Jean.

Conduits au château Saint-Ange, on les enferma dans la cour de l'Huile *(cortille dell' Olia)*.

A dater de ce moment, ils ne virent plus les trois femmes qui avaient servi d'appeaux à leur capture, si capture il y a. Gertrude fut confiée à la garde de la femme du chef gardien des prisons de Rome; on lui alloua provisoirement une paye de trente sous par jour. Elle fut renvoyée à son père au bout de huit mois. L'histoire ne mentionne pas l'accueil que lui fit Gasparo, son premier fiancé, mais je mettrais ma main au feu qu'il l'aura épousée, Il n'y a pas, au monde, d'animal plus aveugle que l'homme, et il a cependant la prétention d'être clairvoyant.

L'abbé et les deux autres femmes retournèrent

tranquillèment à Frosinone, d'où ces dernières furent de nouveau expédiées à la montagne, en quête des mal-vivants réfractaires.

Elles leur apportaient, disaient-elles, les compliments de Gasparoni, qui était le plus heureux des hommes et venait d'épouser Gertrude. S'ils n'avaient pas encore quitté Rome, c'était pour suivre les exercices et obtenir les indulgences du saint jubilé. Le gouvernement attendait le restant du troupeau; il avait hâte de le faire participer aux faveurs dont il venait de combler Gasparoni et ses compagnons.

Le jubilé était cause de toute cette clémence; cette occasion perdue, elle ne se retrouverait plus de longtemps, et autres traquenards dans lesquels donna une seconde fournée de brigands : les deux frères Luigi et Domenico Tomacci, Francesco Nardoni et Antonio Cappadoccio, qui furent immédiatement dirigés sur Rome et réunis à Gasparoni.

Toutefois Magari tint bon et se retira sur le territoire napolitain avec quelques camarades qui restaient associés à sa bonne ou mauvaise fortune. Mais il ne tarda pas non plus à se rendre à la discrétion du gouvernement des Deux-Siciles, qui l'interna, lui et ses hommes, dans l'île de Patenteria.

Plus heureux que leurs complices et Gasparoni, ceux qui ont survécu sont libres aujourd'hui.

Le brigandage croulait de toutes parts.

Un nommé Giovanni-Battista Mannarelli, de Sonnino, venait d'être tué sur le territoire de Gaëte. Sept autres mal-vivants, disséminès dans les États du pape, s'étaient spontanément rendus au colonel Rovinotti; on les envoya à Rome rejoindre Gasparoni au château Saint-Ange.

Au 27 octobre 1825, un peu plus d'un mois après la suppression de Gasparoni, il ne restait plus un seul mal-vivant dans les deux États. L'allégresse fut grande, comme on le pense bien.

Voici quelques extraits d'un décret promulgué à cette époque par Monseigneur Benvenuti, prélat domestique et délégat apostolique extraordinaire dans les deux provinces Maritime et Campagne :

« Chaque année, à la date du 19 octobre, il sera rendu à Dieu de solennelles actions de grâces dans toutes les églises paroissiales ou collégiales des deux provinces. On récitera l'hymme ambroisienne, le *Salve Regina* et les oraisons *Defende.* »

Jusque-là rien de mieux.

« Tous les artisans seront *tenus* d'assister au sacrifice de la messe.

» Tout homme suspect habitant l'une des deux provinces, qui s'en éloignera sans autorisation pendant plus de huit jours, sera considéré comme étranger à sa commune, et exilé à une distance de cinquante milles.

» Si, éludant la loi, un coupable ou un prévenu venait à se retirer dans la montagne, ne fût-ce qu'avec un seul camarade, ils seront considérés comme *bande*; leurs biens seront confisqués et leurs familles déportées; de plus, tous leurs parents, jusqu'au troisième degré, seront privés de leurs droits civils.

» Quiconque exprimera l'*intention* de se livrer à la mal-vivance, ou y excitera, ou approuvera verbalement ceux qui s'y livrent, sera puni de la *cavalletto* (chevalet de bois, renouvelé de l'ancienne torture, sur lequel on étendait le patient). »

Si le brigandage repoussait après cela, c'est qu'il devait avoir de terribles racines dans le pays.

Roccana Jannottoni et Maria-Grazia Monacelli eurent chacune une gratification de deux cents écus et la grace de leur mari.

Cette Maria-Grazia vit encore. Elle habite toujours Sonnino, où Edmond About raconte (1) l'avoir vue, il y a trois ou quatre ans.

« C'est, » dit-il, « une grande et forte créature » d'une soixantaine d'années, borgne et presque » aveugle, mais pleine de bonne humeur et de santé. » Elle parle vite, d'un ton très-mâle et d'une voix » bourrue; son costume était tout moderne et sem-

1. Rome contemporaine.

» blable à celui des paysannes de Bièvre ou de Mon-
» treuil. On lui offrit un verre de vin, et elle en but
» plusieurs. »

Elle a eu trois maris :

Le premier fut tué par un de ses amis « qui l'aimait beaucoup, » dans une altercation survenue à propos d'olives soustraires par l'un et mangées par l'autre.

Le second était de Terracine. Un jour qu'il réclamait deux ou trois écus à un homme pour qui il avait travaillé, son débiteur refusa de le payer. « Alors, » c'est Maria-Grazia elle-même qui parle, « mon mari, ne pouvant en obtenir autre chose, lui a pris la vie. » Et le meurtrier s'en alla à la montagne.

« Le pauvre garçon, ajoutait Maria-Gra zia, fut
» pris et envoyé aux galères à Porto-d'Ancio. Quelques
» amnisties survinrent, sa peine fut réduite plusieurs
» fois, si bien que au bout de quelques années, il
» n'avait plus que dix-huit mois à faire. Nous étions
» contents et pleins d'espoir ; notre idée était de bâtir
» un petit cabaret vers la porte Portèse, et d'y finir
» tranquillement notre vie. Mais mon mari, qui avait
» toujours été si sage en prison, fit je ne sais plus
» quelle imprudence. Je crois que dans un moment
» de colère, il dit quelques mots contre les saints,
» tant et si bien qu'on le mit au bagne de Civita-Vec-
» chia pour le restant de ses jours. »

Dans cette triste condition, d'étant ni fille, ni

femme, ni veuve, — et son mari « qui était la douceur même » ayant du reste tué un gardien, — *elle* fit écrire une pétition au roi de Naples pour qu'on exécutât au plus vite » ce pauvre homme qui *traînait* la maladie à l'hôpital de Gaëte.

Le motif de l'empressement de Maria-Grazia était qu'un chapelier de Rome lui faisait la cour pour l'épouser.

Elle fit même, avec sa belle-sœur et le chapelier, une neuvaine à Saint-Jean-Décollé. La pétition resta sans réponse,, mais son mari ne tarda pas à mourir de sa maladie.

Maria-Grazia put alors épouser son chapelier qui était *aussi* un digne homme et un mari » exemplaire. » Elle en a eu un fils qui est mort dragon à l'hôpital de Viterbe. Le père est mort à Rome, dans sa chambre, de la mort des justes.

— Moi, je me porte très bien, disait Maria-Grazia à Edmond About en terminant l'histoire de sa vie, et je vivrai longtemps, s'il plaît à Dieu, quoiqu'il fasse grand froid à Sonnino, que je n'y voie guère de l'œil qui me reste et que le vin soit à sept sous le demi-litre,

Antonio Gasparoni est encore au bagne de Civita-Castellana. C'est aujourd'hui un grand vieillard d'une beauté remarquable; sa taille est droite et fière, ses traits mâles et réguliers, son regard étnicelant; il porte une grande barbe blanche.

L'explosion d'un fusil chargé à poudre, — nous croyons l'avoir dit, — a marbré sa figure d'une myriade de petites taches bleuâtres; son costume de gros drap est celui d'un paysan aisé. On l'a dispensé de la livrée des forçats ainsi que de leur compagnie. Il vit seul, entouré de ceux de ses anciens compagnons qui ont survécu, et distrait de son ennui par la visite des étrangers. Des montagnes qui l'ont vu naître, il n'a gardé que l'accent et les *cioccie*.

Gasparoni ne manque pas d'une certaine bonhomie; cependant, il est assez froid et paraît préoccupé de *tenir son rang*. Il a toujours sur le cœur le dernier épisode de sa vie active, et lui, le scélérat abominable, il proteste volontiers contre *l'illégalité* de sa détention.

Ses compagnons et ses gardiens l'écoutent avec une admiration respectueuse.

Je crois que s'il venait à se retrouver en face du vicaire général Pellegrini, il lui ferait un mauvais parti.

Il offre habituellement un souvenir aux personnes qui le visitent : c'est la liste manuscrile de ses homicides, au nombre de *cent ving-sept*.

Voilà une attention bien délicate !

FIN

TABLE

VII

VIII

IX

X

XI

XII

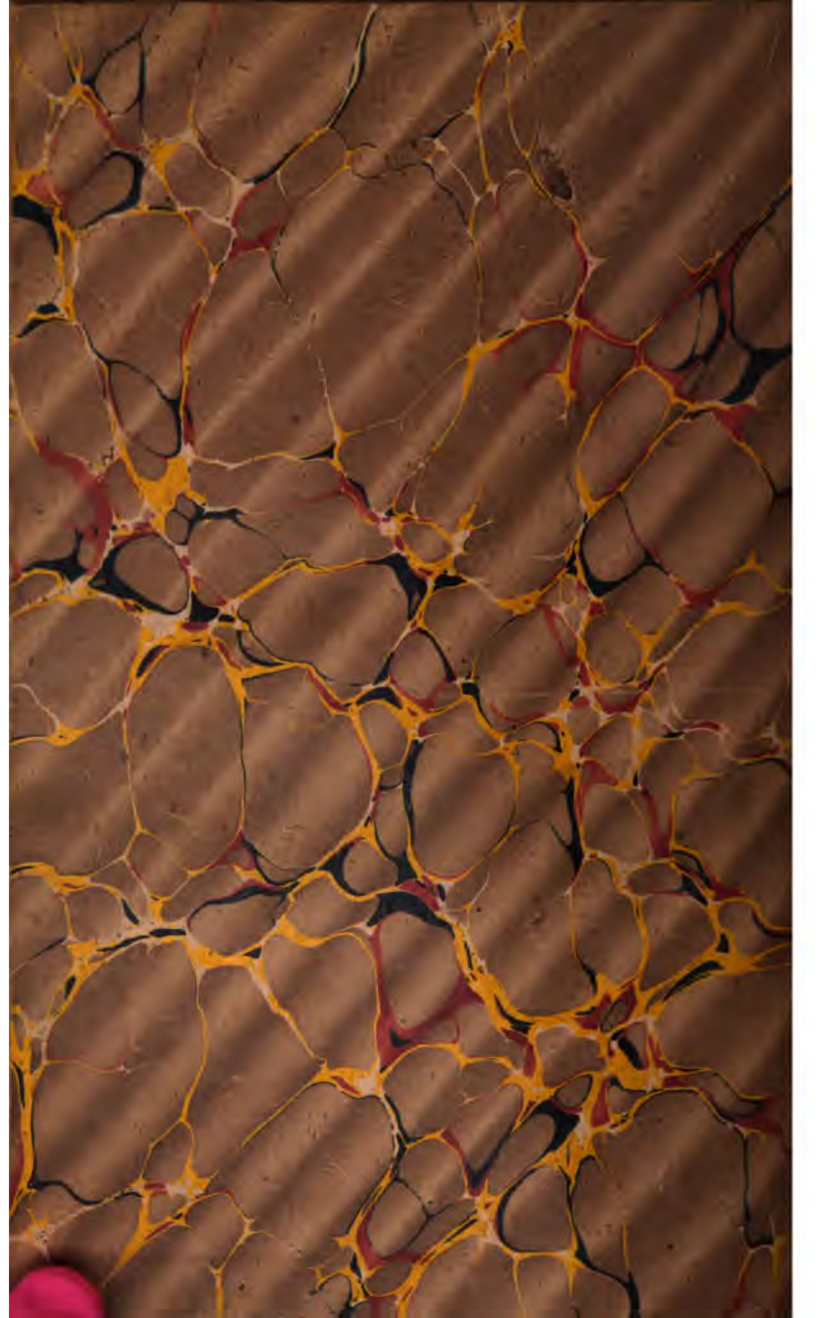
XIII

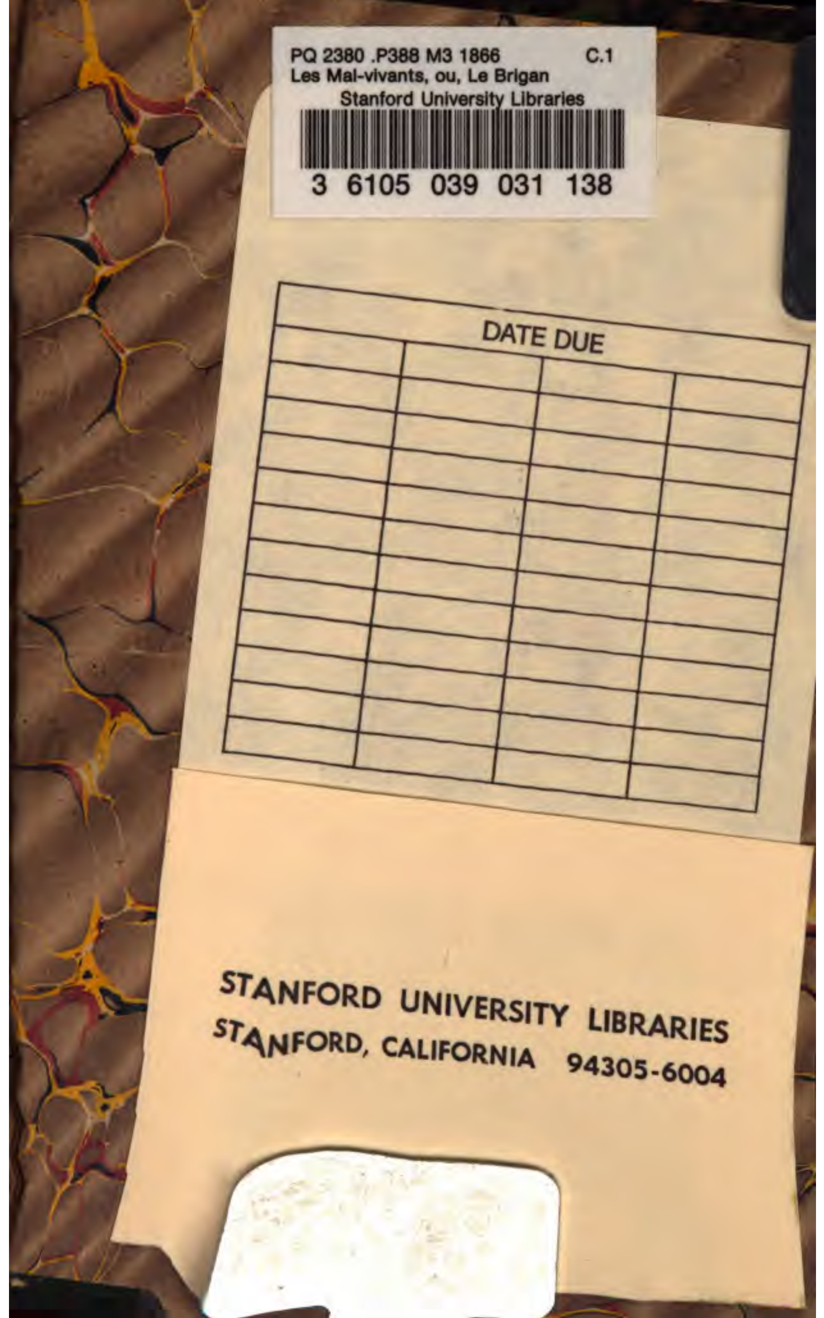
XIV

XV

FIN DE LA TABLE

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.





DATE DUE

